U d'/of OTTAWA
39003002339074

LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés en 7 volumes

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis.

ensis

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

AVEC LES VARIANTES DE 1595

ET UNE NOTICE, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET UN INDEX

PAR

H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

TOME SEPTIÈME ET DERNIER

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

26, Rue Racine, 26

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1641
.A1
1886
v.1

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE TROISIESME

(SUITE)

CHAPITRE XIII

De l'Experience.

IL n'est desir plus naturel que le desir de connoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut, nous y employons l'experience [1], qui est un moyen plus foible [2] et plus vile; mais la verité est chose

---

1. *Per varios usus artem experientia fecit,*
Exemplo monstrante viam.

2. *De beaucoup* plus foible.

si grande que nous ne devons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes que nous ne sçavons à laquelle nous prendre; l'experience n'en a pas moins. La consequence que nous voulons tirer de la conference des evenemens est mal seure, d'autant qu'ils sont tousjours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprés exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit jamais l'un pour l'autre [1]. La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art peut arriver à la similitude. Ny Perrozet, ny autre, ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes qu'aucuns joueurs ne les distinguent, à les voyr seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne faict pas tant un, comme la difference faict autre [2].

Pourtant l'opinion de celuy-là ne me plaist guiere qui pensoit par la multitude des loix brider l'authorité des juges en leur taillant leurs morceaux : il ne sentoit point qu'il y a autant de li-

---

1. Et y ayant plusieurs poules savoit juger de laquelle estoit l'œuf.

2. Nature s'est obligée à ne rien faire autre qui ne fust dissemblable.

berté et d'estendue à l'interpretation des loix qu'à leur façon. Et ceux là se moquent qui pensent appetisser nos debats et les arrester en nous r'appellant à l'expresse parolle de la Bible : d'autant que nostre esprit ne trouve pas le champ moins spatieux à contreroller le sens d'autruy qu'à representer le sien, et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit, car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudroit à reigler tous les mondes d'Epicurus[1] : et si avons tant laissé à opiner et decider à nos juges qu'il ne fut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples. Adjoustez y en cent fois autant, il n'adviendra pas pourtant que, des evenemens à venir, il s'en trouve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenemens choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse joindre et apparier si exactement qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de jugement : il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avec les loix fixes et immobiles. Les plus desirables, ce

1. *Ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus.*

sont les plus rares, plus simples et generales; et encore crois-je qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousjours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons, tesmoing la peinture de l'aage doré des poëtes et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres. En voylà qui, pour tous juges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes; et ces autres eslisent, le jour du marché, quelqu'un d'entre eux qui sur le champ decide tous leurs procés. Quel danger y auroit-il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres selon les occurrences et à l'œil, et[1] sans obligation d'exemple et de consequence? A chaque pied son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouveut sagement qu'on n'y menast aucuns escholiers de la jurisprudence, de crainte que les procés ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : jugeant avec Platon que c'est une mauvaise provision de pays que jurisconsultes et medecins.

Pourquoy est-ce que nostre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible en un contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne trouve en cela aucune maniere de

1. *Et* [mot supprimé].

se declarer qui ne tombe en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquans d'une peculiere attention à trier des mots solemnes et former des clauses artistes, ont tant poisé chaque sillabe, espluché si primement chaque espece de cousture, que les voilà enfrasquez et embrouillez en l'infinité des figures et si menuës partitions qu'elles ne peuvent plus tomber soubs aucun reiglement et prescription ny aucune certaine intelligence [1]. Qui a veu des enfans essayans de renger à certain nombre une masse d'argent vif : plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuit à leur art et se va menuisant et esparpillant au delà de tout compte : c'est de mesme, car en subdivisant ces subtilitez on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en trein d'estendre et diversifier les difficultez, on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelles [2]. Nous doubtions sur Ulpian, redoutons encore [3] sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions, non poinct s'en parer et en entester la posterité.

---

1. *Confusum est quidquid usque in pulverem sectum est.*

2. Comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiée et profondement remuée. *Difficultatem facit doctrina.*

3. *Et* redoutons encore.

Je ne sçay qu'en dire, mais il se sent par experience que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escrit pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile et un tiers que celuy qui traite sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere et l'espandons en la destrempant; d'un subject nous en faisons mille, et retombons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose; et est impossible de voir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement je trouve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher. Je bronche plus volontiers en pays plat, comme certains chevaux que je connois qui chopent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, auquel[1] le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? Le centiesme commentaire le renvoye à son suivant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé. Quand est il convenu entre nous : « Ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se voit mieux en la chicane : on donne authorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations.

---

1. *Sur qui.*

Trouvons nous pourtant quelque fin au besoin d'interpreter? S'y voit-il quelque progrés et advancement vers la tranquillité? Nous faut-il moins d'advocats et de juges que lors que cette masse de droict estoit encore en sa premiere enfance? Au rebours[1], nous obscurcissons et ensevelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoiant, bastissant et s'empestrant en sa besongne comme nos vers de soye[2], et s'y estouffe : *mus in pice*. Il pense remarquer de loing je ne sçay quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye d'empeschemens et de nouvelles questes qu'elles l'esgarent et l'enyvrent : non guiere autrement qu'il advint aux chiens d'Esope, lesquels, descouvrant quelque apparence de corps mort floter en mer et ne le pouvant approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'assecher le passage, et s'y tuerent[3]. Ce n'est rien que foiblesse particuliere qui nous faict contenter de ce que d'autres ou que nous-mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un

1. Au *contraire*.

2. Comme nos vers *à* soye.

3. Et s'y *estoufferent*. A quoy se rencontre ce qu'un Crates disoit des escrits de Heraclitus, qu'ils avoient besoin d'un lecteur bon nageur afin que la profondeur et pois de sa doctrine ne l'engloutist et suffoquast.

plus habile ne s'en contentera pas. Il y a tousjours place pour un suyvant[1] et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : nostre fin est en l'autre monde[2]. Les poursuites de l'esprit humain sont sans terme[3] et sans forme; son aliment, c'est doubte et ambiguité[4] : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousjours à nous doublement, obscurement et obliquement, ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement perpetuel, sans arrest et sans but[5]. Ses inventions s'eschauffent, se suyvent et s'entreproduisent l'une l'autre :

Ainsi voit l'on[6], en un ruisseau coulant,
Sans fin l'une eau aprés l'autre roulant;
Et tout de rang, d'un eternel conduict,
L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuyt.
Par cette-cy celle-là est poussée,
Et cette-cy par l'autre est devancée :
Tousjours l'eau va dans l'eau, et tousjours est-ce
Mesme ruisseau, et tousjours eau diverse.

---

1. Ouy et pour nous mesmes.

2. C'est signe de racourcissement d'esprit quand il se contente, ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy : il pretend tousjours et va outre ses forces, il a des eslans au delà de ses effects; s'il ne s'avance et ne se presse, et ne s'accule et ne se choque et tournerive, il n'est vif qu'à demy.

3. *Ses poursuites* sont sans terme.

4. Son aliment, c'est *admiration, chasse, ambiguité.*

5. C'est un mouvement *irregulier,* perpetuel, sans *patron* et sans but.

6. Voit-*on.*

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations qu'à interpreter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre subject : nous ne faisons que nous entregloser [1]. Combien souvent, et sottement à l'avanture, ay je estandu mon livre à parler de soy [2] ! J'ay veu en Alemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escritures sainctes. Nostre contestation est verbale : je demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle et Substitution. La question est de parolles et se paye de mesme. Une pierre, c'est

---

1. Tout fourmille de commentaires; d'autheurs, il en est grand cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est-ce pas sçavoir entendre les sçavants? est-ce pas la fin commune et derniere de touts estudes? Nos opinions s'entent les unes sur les autres : la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce; nous eschellons ainsi de degré en degré, et advient de là que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain sur les espaules du penultime.

2. Sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me devoit souvenir de ce que je dy des autres qui en font de mesmes : « Que ces œillades si frequentes à leurs ouvrages tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour, et les rudoyements mesmes desdaigneux dequoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affetteries d'une faveur maternelle » ; suivant Aristote, à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse : « Que je doy avoir en cela plus de liberté que les autres d'autant qu'à poinct nommé, j'escry de moy et de mes escrits comme de mes autres actions; que mon theme se renverse en soy » ; je ne sçay si chacun la prendra.

un corps; mais qui presseroit : « Et corps, qu'est-ce? — Substance. — Et substance, quoy? » ainsi de suitte, acculeroit en fin le respondant au bout de son calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu : je sçay mieux que c'est qu'Homme que je ne sçay que c'est Animal, ou Mortel, ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois : c'est la teste de Hydra. Socrates demandoit à Memnon que c'estoit que Vertu. « Il y a, fit Memnon [1], vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillart. — Voicy qui va bien! s'escria Socrates : nous estions en cherche d'une vertu, en voicy un exaim [2]. » Nous communiquons une question, on nous en redonne une ruchée. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une autre, aussi ne differe nulle de l'autre entierement [3]. Toutes choses se tiennent par quelque similitude, tout exemple cloche, et la relation qui se tire de l'experience est tousjours defaillante et imparfaicte : on joinct toutesfois les comparaisons par quelque coin [4]. Ainsi servent les loix et s'assortis-

1. *Dict* Memnon.

2. Nous estions en cherche d'une vertu, *tu nous en apportes* un exaim.

3. Aussi ne differe *l'une* de l'autre entierement. Ingenieux meslange de nature : si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme.

4. Par quelque *bout*.

sent ainsin à chacun de nos affaires par quelque interpretation estirée[1], contrainte et biaise.

Puisque les loix ethiques, qui regardent le devoir particulier de chacun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont, ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont d'avantage. Considerez la forme de cette justice qui nous regit, c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité, tant il y a de contradiction et d'erreur. Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice, et y en trouvons tant que je ne sçay si l'entre-deux s'y trouve si souvent, ce sont parties maladives et membres injustes du corps mesmes et essence de la justice. Des paysans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié et du secours pour le soubslever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher et s'en sont fuis, de peur que les gens de la justice ne les y attrapassent, et, comme il se faict de ceux qu'on rencontre prés d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident à leur totale ruyne, n'ayant ny suffisance ny argent pour deffendre leur innocence. Que leur eusse-je dict ? Il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocens avoir esté punis, je dis sans la coulpe des juges ;

1. Par quelque interpretation *destournée*.

et combien en y a-il eu que nous n'avons pas descouvert? Cecy est advenu de mon temps : certains sont condamnez à la mort pour un homicide, l'arrest sinon prononcé, au moins conclud et arresté. Sur ce poinct, les juges sont advertis, par les officiers d'une court subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doit interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers : on considere la nouvelleté de l'exemple et sa consequence pour accrocher les jugemens ; que la condemnation est juridiquement passée, les juges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrez aux formules de la justice. Philippus, ou quelque autre , prouveut à un pareil inconvenient en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un autre, par un jugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprés, il se trouva qu'il avoit iniquement jugé. D'un costé estoit la raison de la cause, de l'autre costé la raison des formes judiciaires : il satisfit aucunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence et recompensant de sa bourse l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens furent pendus irreparablement [1].

---

1. Combien ay-je veu de condemnations plus crimineuses que le crime!

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions : Qu'il est force de faire tort en detail qui veut faire droict en gros, et injustice en petites choses qui veut venir à chef de faire justice és grandes; Que l'humaine justice est formée au patron [1] de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi juste et honneste ; et de ce que tiennent les Stoiciens, que nature mesme œuvre contre justice en la plus part de ses operations [2].

Il n'y a remede : j'en suis là comme Alcibiades, que je ne me representeray jamais, que je puisse, à homme qui decide de ma teste, où mon honneur et ma vie dépende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Je me hazarderois à une telle justice qui me reconneust du bienfaict comme du malfaict, où j'eusse autant à esperer que à craindre. L'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un homme qui n'est pas seulement exempt de malfaire, mais qui faict mieux que les autres [3]. Nostre justice ne nous presente que l'une de ses mains, et encore la gauche ; quiconque il soit, il en sort avecques perte [4].

---

1. Au *modelle.*

2. Que nature mesme *procede* contre justice en la pluspart de ses *ouvrages;* et de ce que tiennent les Cyrenaïques, qu'il n'y a rien juste de soy, que les coustumes et les loix forment la justice; et les Theodoriens qui trouvent juste au sage le larrecin, le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoit qu'elle luy soit profitable.

3. A un homme qui *faict mieux que de ne faillir point.*

4. En la Chine, duquel royaume la police et les arts sans

Nul juge n'a encore, Dieu mercy, parlé à moy comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile ; nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady aprés la liberté que qui me deffenderoit l'accez de quelque coin des Indes, j'en vivroys aucunement plus mal à mon aise ; et, tant que je trouveray terre ou air ouvert ailleurs, je ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourroy-je souffrir la condition où je vois tant de gens, clouez à un quartier de ce royaume, privés de l'entrée des villes principalles et des courts, et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos loix ! Si celles que je sers me menassoient seulement le bout du doigt, je m'en irois incontinent en trouver d'autres où que ce fust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

---

commerce et cognoissance des nostres surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceux qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi de pure liberalité ceux qui s'y sont bien portez outre la commune sorte et outre la necessité de leur devoir : on s'y presente non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir, ny simplement pour estre payé, mais pour y estre estrené.

Or les loix se maintiennent en credit non par ce qu'elles sont justes, mais par ce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur authorité, elles n'en ont poinct d'autre [1]. Et [2] quiconque obeyt à la loy par ce qu'elle est juste, ne luy obeyt pas justement par où il doibt [3]. Les nostres françoises prestent aucunement la main, par leur desreiglement et deformité, au desordre et corruption qui se voit en leur dispensation et execution. Le commandement est si trouble et inconstant qu'il excuse aucunement et la desobeyssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit donq le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangers, si nous faisons si mal nostre proffict de celle que nous avons de nous-mesme, qui nous est plus familiere, et certes suffisante à nous instruire de ce qu'il nous faut.

Je m'estudie plus qu'autre subject : c'est ma metaphisique, c'est ma phisique.

Qua Deus hanc mundi temperet arte domum;

---

1. Qui bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots, plus souvent par des gens qui, en haine d'equalité, ont faute d'equité, mais tousjours par des hommes, autheurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement fautier que les loix, ny si ordinairement.

2. *Et* [mot supprimé].

3. Quiconque *leur* obeit par ce qu'*elles sont justes* ne *leur* obeyt pas justement par où il doibt.

Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua [1],

Quærite, quos agitat mundi labor [2].

J'aymerois mieux m'entendre bien en moy qu'en Platon [3]. De l'experience que j'ay de moy,

---

1. *Sit ventura dies mundi quæ subruat arces.*

2. En cette université, je me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : je la sçauray assez, quand je la sentiray; ma science ne luy peut faire changer de routte : elle ne se diversifiera pas pour moy; c'est folie de l'esperer, et plus grande folie de s'en mettre en peine, puis qu'elle est necessairement semblable, publique et commune. La bonté et capacité du gouverneur nous doit à pur et à plein descharger du soing de gouvernement : les inquisitions et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité Les philosophes, avec grande raison, nous renvoyent aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient et nous presentent son visage peint, trop haut en couleur et trop sophistiqué, d'où naissent tant de divers pourtraits d'un subject si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds à marcher, aussi a elle de prudence à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention, mais, à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict tresbien ce que l'autre dit, en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïvement et ordonnément, c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. O que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte!

3. Bien en moy qu'en *Ciceron.*

je trouve assez dequoy me faire sage, si j'estoy bon escholier. Qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passée, et jusques où cette fiévre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a couru, de ceux qui l'ont menassé, des legeres occasions qui l'ont remué d'un estat à autre, se prepare par là aux mutations futures et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cæsar n'a poinct plus d'exemple que la nostre pour nous : et emperiere, et populaire, c'est tousjours une vie que tous accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce dequoy nous avons principalement besoing. Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mesconté de son propre jugement est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en deffiance ? Quand je me trouve convaincu par la raison d'autruy d'une opinion fauce, je n'apprens pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest, comme en general j'apprens ma debilité et la trahison de mon entendement, d'où je tire la reformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs je fais de mesme, et sens de cette reigle grande utilité à la vie. Je ne regarde pas l'espece et l'individu comme une pierre où j'aye bronché ; j'apprens à craindre mon alleure par tout et m'attens à la reigler[1]. Les faux pas que ma memoire m'a

1. D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est

fait si souvant, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perduz : elle a beau me jurer à cette heure et m'asseurer, je secouë les oreilles ; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose d'importance [1], ny la garentir sur le faict d'autruy ; et n'estoit que je ne voy que mentir, et que [2] ce que je fay par faute de memoire, les autres le font encore plus souvant par faute de foy, je prendrois tousjours, en chose de faict, la verité de la bouche d'un autre plustost que de la mienne. Si chacun espioit de prés les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme j'ay faict de celle à qui j'estois tombé en partage, il les verroit venir et ralantiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous sautent pas tousjours au colet d'un prinsaut, il y a de la menasse et des degrets :

Fluctus uti primo cœpit cum albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo.

Le jugement tient chez moy un siege magistral, aumoins il s'en efforce soigneusement ; il laisse mes appetis aller leur trein, et la haine et l'amitié, voire et celle que je me porte à moy-mesme, sans

---

rien que cela : il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot ; instruction bien plus ample et importante.

1. En chose de *poix*.

2. *Je ne voy que mentir et que* [mots supprimés].

s'en alterer et corrompre. S'il ne peut reformer les autres parties selon soy, aumoins ne se laisse il pas difformer à elles; il fait son jeu à part.

L'advertissement à chacun de se cognoistre doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere le fit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller [1]. Les difficultez et l'obscurité ne s'aperçoivent en chacune science que par ceux qui y ont entrée : car encore faut il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer qu'on ignore, et faut pousser à une porte pour sçavoir qu'elle nous est close [2]. Ainsin en cette-cy de se cognoistre soy-mesme, ce que chacun se voit si resolu et satisfaict, ce que chacun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout [3]. Moy, qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur et varieté si infinie que mon apprentissage n'a autre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A moy et [4] à ma foiblesse si souvent recogneuë je doibs l'inclination que j'ay à la modestie, à l'obeyssance

---

1. Platon dict aussi que prudence n'est autre chose que l'execution de cette ordonnance, et Socrates le verifie par le menu en Xenophon.

2. D'où naist cette platonique subtilité : Que ny ceux qui sçavent n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent, ny ceux qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il faut sçavoir dequoy on s'enquiert.

3. Comme Socrates apprend à Euthydeme.

4. *A moy et* [mots supprimés].

des creances qui me sont prescrites, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la hayne à cette arrogance importune et quereleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemye capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter : les premieres sotises qu'ils mettent en avant, c'est au stile qu'on establit les religions et les loix[1]. Aristarchus disoit qu'anciennement à peine se trouva il sept sages au monde, et que de son temps à peine se trouvoit il sept ignorans : aurions nous pas plus de raison que luy de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes ordinaires de bestise et d'ignorance[2]. Cettuy-cy aura donné du nez à terre cent fois pour un jour; le voylà sur ses ergots, aussi resolu et entier que devant : vous diriez qu'on luy a infuz, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la Terre qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforçoit par sa cheute,

Cui, cum tetigere parentem,
Jam defecta vigent renovato robore membra.

Ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience que j'accuse l'humaine bestise[3], qui est, à mon advis, le plus seur party de

---

1. *Nihil est turpius quam cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere.*

2. Sont signes *exprez de bestise.*

3. L'humaine *ignorance.*

l'escole du monde. Ceux qui ne la veulent conclurre en eux par un si vain exemple que le mien ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le plus sage qui fut onques, au tesmoignage des dieux et des hommes[1].

Cette longue attention que j'employe à me considerer me dresse à juger aussi passablement des autres ; et est peu de choses dequoy je parle plus heureusement et excusablement. Il m'advient souvant de voir et distinguer plus exactement les conditions de mes amys qu'ils ne font eux-mesmes. J'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dés mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'autruy, j'ay acquis une complexion studieuse en cela ; et, quand j'y pense, je laisse eschaper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. J'estudie tout : ce qu'il me faut fuyr, ce qu'il me faut suyvre. Ainsin, à mes amys je descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes, non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si descoupées, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions en classes et regions cogneuës :

---

1. Par Socrates *le maistre des maistres :* car le philosophe Antisthenes à ses disciples, « Allons, disoit-il, vous et moy, ouyr Socrates ; là je seray disciple avec vous » ; et, soustenant ce dogme de la secte stoïque, que la vertu suffisoit à rendre une vie plainement heureuse et n'ayant besoin de chose quelconque, « Sinon de la force de Socrates », adjoustoit-il.

Sed neque quam multæ species, et nomina quæ sint,
Est numerus [1].

Je prononce ma sentence par articles descousus, comme de chose [2] qui ne se peut dire à la fois et en bloc. La relation et la conformité ne se trouvent poinct en telles ames que les nostres, viles et communes [3]. La sagesse est un bastiment solide et entier dont chaque piece tient son rang et porte sa marque [4]. Je laisse aux artistes, et ne sçay s'ils en viennent à bout en chose si meslée, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance et la mettre par ordre. Non seulement je trouve mal-aisé d'attacher nos actions les unes aux autres ; mais, chacune à part soy, je trouve mal-aysé de la designer proprement par quelque qualité principalle, tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres [5]. Il faict besoing des

---

1. Les sçavans parlent et denotent leurs fantasies plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y voy qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes et à tastons ; comme en cecy.

2. Je prononce ma sentence par articles descousus, *c'est* chose.

3. *Basses* et communes.

4. *Sola sapientia in se tota conversa est.*

5. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine, Perseus, que son esprit, ne s'attachant à aucune condition, alloit errant par tout genre de vie, et representant des mœurs si essorées et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu ny de luy ny d'autre quel homme ce fust, me semble à peu prés convenir à tout le monde ; et, par dessus tous, j'ay veu quelque autre

oreilles[1] bien fortes pour s'ouyr franchement juger ; et, par ce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure et sans amertume[2], ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous nous montrent un singulier effect d'amitié : car c'est aimer sainement d'entreprendre à blesser et offencer pour proffiter. Je trouve rude de juger celluy-là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes[3].

Quelque fois on me demandoit à quoy j'eusse pensé estre bon, qui se fust advisé de se servir de moy pendant que j'en avois l'aage :

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus :

« A rien », fis-je ; et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à autruy. Mais j'eusse dict ses veritez à mon maistre et eusse contrerolé ses meurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que je ne sçay

---

de sa taille à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encore, ce croy-je : nulle assiette moyenne, s'emportant tousjours de l'un à l'autre extreme par occasions indivinables ; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse ; nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un jour, ce sera qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mescognoissable.

1. Besoing *d'*oreilles.

2. *Et sans amertume* [mots supprimés].

3. Platon ordonne trois parties à qui veut examiner l'ame d'un autre, Science, Bienveillance, Hardiesse.

point, et n'en vois naistre aucune vraye reformation en ceux qui les sçavent, mais les observant pas à pas, à toute oportunité, et en jugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement, luy faisant veoyr quel il est en l'opinion commune, m'opposant à ses flateurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement trahy et pipé[1], comme ils sont, de cette race de gens[2]. Comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre? J'eusse eu assez de fidelité, de jugement et de liberté pour cela. Ce seroit un office sans nom, autrement il perdroit son effect et sa grace ; et est un rolle qui ne peut indifferemment appartenir à tous : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employée à toute heure et en toute sorte ; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvant, comme le monde est, qu'on la lasche à l'oreille du prince non seulement sans fruict, mais dommageablement et encore injustement ; et ne me fera l'on pas accroire qu'une sainte remonstrance ne puisse estre appliquée vitieusement, et que l'interest de la substance ne doive souvent ceder à l'interest de la forme.

Je voudrois à ce mestier un homme content de sa fortune,

Quod sit esse velit, nihilque malit,

---

1. S'il estoit ainsi continuellement *corrompu*.
2. De cette *canaille* de gens.

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de craincte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son avancement; et, d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysée communication à toute sorte de gens [1].

Un prince [2] n'est pas à croire quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy pour le service de sa gloire [3], si pour son proffit et amendement il ne peut souffrir la liberté des parolles d'un amy, qui n'ont autre effort que de luy pincer l'ouye, le reste de leur operation [4] estant en sa main. Or il n'est aucune condition d'hommes qui ayt si grand besoing que ceux là de vrays et libres advertissemens. Ils soustiennent une vie publique et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se trouvent, sans le sentir, engagez en la hayne et detestation de leurs peuples pour des occasions souvent qu'ils eussent pu eviter, à nul interest de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez et redressez à temps. Communement leurs favorits

---

1. Je le voudroy à un homme seul : car respandre le privilege de cette liberté et privauté à plusieurs engendreroit une nuisible irreverence ; ouy, et de celuy là je requerroy sur tout la fidelité du silence.

2. Un *roy*.

3. Pour *sa gloire*.

4. Le reste de leur *effect*.

regardent à soy plus qu'au maistre : et il leur va de bon, d'autant qu'à la verité la plus part des offices de la vraye amitié sont envers le souverain en un rude et perilleus essay ; de maniere qu'il y faict besoing non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encore de courage.

En fin, toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez à prendre l'instruction à contre-poil. Mais, quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'experience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alterée par art et par opination. L'experience est proprement sur son fumier au subject de la medecine, où la raison luy quite toute la place. Tibere disoit que quiconque avoit vescu vingt ans se debvoit respondre des choses qui luy estoyent nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine[1]. Elle faict profession[2] d'avoir tousjours l'experience pour touche de son operation. Ainsi Platon avoit raison de dire que, pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veut guarir et par

1. Et le pouvoit avoir apprins de Socrates, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement et comme un tres-principal estude l'estude de leur santé, adjoustoit qu'il estoit malaisé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieux que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais.

2. *Si* fait *la medecine* profession.

tous les accidens et circonstances dequoy il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement, je m'en fierois à celuy là : car les autres nous guident comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'un navire en toute seurté : jettez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maux que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu : Tel poil, telle hauteur, telle oreille; mais presentez le luy, il ne le cognoit pas pourtant.

Pour Dieu! que la medecine me face un jour quelque bon et perceptible secours, voir comme je crieray de bonne foy :

Tandem efficaci do manus scientiæ!

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé et l'ame en santé nous promettent beaucoup; mais aussi n'en est-il point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceux qui font profession de ces arts entre nous en montrent moins les effects que tous autres hommes. On peut dire d'eux, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales; mais qu'ils soyent medecins, cela ne peut on dire à les voir et ceux qui se gouvernent par eux[1]. J'ay assez vescu pour mettre en compte l'usage qui m'a con-

1. *A les voir et ceux*, etc. [mots supprimés].

duict si loing : pour qui en voudra gouster, j'en ay faict l'essay, son eschançon. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira [1].

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent et mesme breuvage. Je n'y adjouste du tout rien que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je voy que la maladie m'en desloge d'un costé ; si je crois les medecins, ils m'en destourneront de l'autre : et par fortune et par art me voylà hors de ma route. Je ne croys rien plus certainement que cecy : que je ne sçauroy estre offencé par l'usage des choses que j'ay si long temps accoustumées. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist : elle peut tout en cela; c'est le breuvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serain, qui nous blesse si apparemment! et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Aleman de le coucher sur un matelas, comme un Italien sur la plume et un François sans rideau et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à nostre

1. Je n'ay point de façon qui ne soit allée variant selon les accidents, mais j'enregistre celles que j'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy jusqu'à cette heure.

forme de manger, ny le nostre à boire à la Souysse.

Un Aleman me fit plaisir, à Auguste, de combatre l'incommodité de noz fouyers par ce mesme argument dequoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poyles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffée dequoy ils sont composez, enteste la plus part de ceux qui n'y sont experimentez, à[1] moy non. Mais, au demeurant, estant cette challeur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs dequoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles, d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis par les tuyaux practiquez dans l'espais du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en devoient estre eschauffez : ce que j'ay veu clairement signifié, je ne sçay où, en Seneque. Cettuy-cy, m'oyant louër les commoditez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commença à me plaindre dequoy j'avois à m'en esloigner; et des premiers inconveniens qu'il m'allega, ce fut la poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminées ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir

1. *A* [mot supprimé].

chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus que le meilleur condiment de la vie estoit le feu : je prens plustost toute autre façon d'eschaper au froid.

Nous craingnons les vins au bas; en Portugal, cette fumée est en delices, et est le breuvage des princes. En somme, chaque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneuës, mais farouches et miraculeuses à quelque autre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité si elle n'est d'aage competant[1]? Il y a bien pour luy autre poix de dire : « Je l'ay leu », que si vous dictes : « Je l'ay ouy dire. » Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche que la main des hommes, et qui sçay qu'on escript autant indiscretement qu'on parle, et qui estime ce siecle comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy que Aulugele et que Macrobe, et ce que j'ay veu que ce qu'ils ont escrit[2]. Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir aprés les exemples estrangers et scholastiques : leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est-ce pas

---

1. Nous mettons en dignité nos sottises quand nous les mettons en moule.

2. Et, comme ils tiennent de la vertu qu'elle n'est pas plus grande pour estre plus longue, j'estime de mesme de la verité que, pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage.

que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation que la verité du discours? comme s'il estoit plus noble d'emprunter[1] de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves que de ce qui se voit en nostre village ; ou bien, certes, que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le juger assez vifvement pour le tirer en exemple : car, si nous disons que l'authorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos ; d'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneuës, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines.

Or, sur mon subject, laissant les exemples que je sçay par les livres[2] : un gentil-homme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit, où j'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plain esté, sans boire. Il se porte vigoureusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-il dict, sans boire. Il sent de l'alteration, mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit aiséement de soy-mesme; et boit plus par caprice que pour le besoing ou pour le plaisir.

---

1. Comme si *c'*estoit plus *d'emprunter*.

2. Et ce que dit Aristote d'Andron Argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Lybie.

En voicy d'un autre : il n'y a pas long temps que je rencontray l'un des plus sçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, estudiant au coin d'une sale qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy un tabut de ses valets plain de licence. Il me dict[1] qu'il faisoit son profit de ce tintamarre, comme si, battu de ce bruict, il se ramenast et reserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensées au dedans. Estant escholier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes[2]. Je suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor; quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine[3].

---

1. Et Seneque quasi autant de soy.

2. Socrates respondit à Alcibiades s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme : « Comme ceux qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des rouës à puiser de l'eau. »

3. Seneque, en sa jeunesse, ayant mordu chaudement, à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an avec plaisir, comme il dit, et s'en deporta seulement pour n'estre soupçonné d'emprunter cette regle d'aucunes religions nouvelles qui la semoyent. Il print quand et quand des preceptes d'Attalus de ne se coucher plus sur des loudiers, qui enfondrent, et employa jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cedent point au corps : ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse.

Regardez la difference du vivre de mes valets à bras à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloingné de ma force et de ma forme. Je sçay avoir retiré de l'aumosne des enfans pour m'en servir, qui bien tost aprés m'ont quicté, et ma cuisine et leur livrée, seulement pour se rendre à leur premiere vie; et en trouvay un amassant depuis des moules emmy la voirie pour son disner, que par priere ny par menasse je ne sceu distraire de la saveur et douceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez comme les riches, et, dict-on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peut duire non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages, nous faut-il planter à la meilleure qu'elle nous facilitera incontinent), mais[1] au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : j'ay des inclinations plus propres et ordinaires et plus agreables que d'autres; mais avec bien peu d'effort je m'en destourne et me coule aiséement à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses regles pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronir; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline :

1 Mais *aussi*.

Ad primum lapidem vectari cum placet, hora
Sumitur ex libro; si prurit frictus ocelli
Angulus, inspecta genesi collyria quærit.

Il se rejettera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit : autrement la moindre desbauche le ruyne; il se rend incommode et desaggreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere si elle n'est ploiable et soupple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance ou de n'oser ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gens gardent leur cuisine. Par tout ailleurs il est indecent; mais à un homme de guerre il est vitieux et insupportable, lequel, comme disoit Philopœmen, se doit accoustumer à toute diversité et inegalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu à la liberté et à l'indifference, si est-ce que par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution et n'a meshuy[1] dequoy regarder ailleurs que à se maintenir), la costume a desjà, sans y penser, imprimé si bien en moy son caractere en certaines choses, que j'appelle excez de m'en despartir; et, sans m'essaier, ne puis ny dormir sur jour, ny faire collation entre les repas, ny desjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle[2] aprés le soupper,

1. Et n'a *desormais*.
2. Comme de trois heures.

ny faire des enfans qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nud teste long temps, ny me faire tondre aprés disner; et me passerois autant malaiséement de mes gans que de ma chemise, et de me laver à l'issuë de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nape; mais à l'alemande, sans serviette blanche, tres-incommodéement; je les barbouille[1] plus qu'eux et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cullier et de fourchete. Je plains qu'on n'aye suyvy un train que j'ay veu commencer à l'exemple des roys : qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius que, vieillissant, il devint si delicat en son boire qu'il ne le pouvoit prendre que dans une sienne couppe particuliere[2]. Les tasses me desplaisent et l'argent au pris du verre, et d'estre servy à boire d'une main inaccoustumée et estrangere et en verre commun; et me laisse aller au choix de certaine forme de verres[3]. Je dois plusieurs telles

---

1. Je les *souille*.

2. Il devint *delicat* en son boire, *et* ne le *prenoit* qu'*en* une sienne couppe particuliere.

3. *Les tasses me desplaisent,* etc. [Variante] : Moy, je me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne boy pas volontiers en verre commun, non plus que d'une main commune : tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere

mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes : comme de ne soustenir plus deux plains repas en un jour sans surcharger mon estomac, ny l'abstinence pure de l'un des repas sans me remplir de vents, assecher ma bouche, estonner mon appetit; de m'offenser d'un long serain, car, depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communément, aprés cinq ou six heures l'estomac me commence à troubler avec vehemente douleur de teste, et n'arrive poinct au jour sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vay dormir, et, au partir de là, aussi gay qu'au paravant. J'avois tousjours appris que le serain ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict; mais, hantant, ces années passées, familierement et long temps un seigneur imbu de cette creance, que le serain est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soingneusement, et mesprise celuy de la nuict, il m'a cuidé imprimer[1] non tant son discours que son sentiment.

Quoy! que le doubte mesme et inquisition de l'imagination nous frappe[2] et nous change? Ceux qui cedent tout à coup à ces pantes attirent l'en-

---

claire et transparante : que mes yeux y tastent aussi selon leur capacité.

1. Il *a cuidé m'*imprimer.

2. Et *l'*inquisition *frappe nostre imagination.*

tiere ruyne sur eux; et plains plusieurs gentilshommes qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre tous jeunes et entiers. Encores vaudroit-il mieux souffrir un reume que de perdre pour jamais par desacoutumance le commerce de la vie commune, en action de si grand usage [1]. Estendons nostre possession jusque aux derniers moyens. Le plus souvent on s'y durcit en s'opiniastrant, et corrige l'on sa complexion, comme fit Cæsar le haut mal à force de le mespriser et corrompre. On se doit adonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir, si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile.

Et les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : les autres ont pour leur part la discretion et la suffisance, moy l'ingenuité et la liberté [2]; les vies publiques se doivent à la ceremonie, la mienne cachée et privée [3] jouit de toute dispence naturelle; soldat et Gascon sont qualitez aussi un peu subjettes à l'indiscretion. Parquoy je diray cecy de cette action, qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubjectir, comme j'ay faict, mais non s'assujectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere

---

1. Fascheuse science qui nous descrie les plus douces heures du jour.

2. *Les autres*, etc. [passage supprimé].

3. *Obscure* et privée.

commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois, aux plus sales services[1], est-il pas aucunement excusable de requerir plus de soing et de netteté[2] ? J'ay veu beaucoup de gens de guerre incommodez du desreiglement de leur ventre : le mien et moy ne nous faillons jamais[3] au poinct de nostre assignation, qui est au saut du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieux en seurté qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blesse. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le fromage aux gens de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contradictoire forme de vie[4] : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans, enfermez dans une estuve un homme de marine, deffendez le promener à un laquay basque : ils les privent de mouvement et en fin d'air et de lumiere.

An vivere tanti est?
Cogimur a suetis animum suspendere rebus,

---

1. Aux plus sales *offices*.

2. *Natura homo mundum et elegans animal est.* De toutes les actions naturelles c'est celle que je souffre plus mal volontiers m'estre interrompue.

3. *Tandis que* le mien et moy ne nous *faillions* jamais.

4. Mais *contraire* forme de vie.

Atque ut vivamus vivere desinimus.
Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,
Et lux qua regimur redditur ipsa gravis?

S'ils ne font autre bien, ils font aumoins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patiens à la mort, leur sapant peu à peu et retranchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande authorité à mes desirs et propensions. Je n'ayme point à guarir le mal par le mal ; je hay les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subject à la cholique et subject à m'abstetenir du plaisir de manger des huitres, ce sont deux maux pour un : le mal nous pinse d'un costé, la regle de l'autre. Puisque on est au hazard de se mesconter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict au rebours et ne pense rien utile qui ne soit penible ; la facilité luy est suspecte. Mon appetit en plusieurs choses s'est assez heureusement accommodé par soymesme et rangé à la santé de mon estomac ; l'acrimonie et la pointe des sauces m'agréerent estant jeune ; mon estomac s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvy [1]. Quoy que je reçoive desagreablement me nuit, et rien ne me nuit que je face avec faim et allegresse. Je n'ay jamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plai-

1. Le vin nuit aux malades : c'est la premiere chose dequoy ma bouche se desgouste, et d'un degoust invincible.

sante; et si ay fait ceder à mon plaisir bien largement toute conclusion medicinalle; et me suis, jeune,

Quem circumcursans huc atque huc sæpe Cupido
Fulgebat crocina splendidus in tunica,

presté, autant licentieusement et inconsideréement qu'autre, au desir qui me tenoit saisi;

Et militavi non sine gloria,

plus toutesfois en continuation et en durée qu'en saillie :

Sex me vix memini sustinuisse vices.

Il y a du malheur, certes, et du miracle à confesser en quelle foiblesse d'ans je me rencontray premierement en sa subjection. Ce fut bien rencontre, car ce fut long temps avant l'aage de choix et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peut on marier ma fortune à celle de Quartilla, qui n'avoit point memoire de son fillage :

Inde tragus, celeresque pili, mirandaque matri
Barba meæ.

Les medecins ploient ordinairement avec utilité leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades. Ce grand desir ne se peut imaginer si estranger et vicieux que nature ne s'y applique. Et puis, combien est-ce de contenter la fantaisie? A mon opinion, cette piece là importe de tout, aumoins au delà de toute autre. Les plus

griefs et ordinaires maux sont ceux que la fantasie nous charge. Ce mot espagnol me plaist à plusieurs visages : *Defienda me Dios de my*. Je plains, estant malade, de quoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir; à peine m'en destourneroit la medecine. Autant en fay-je sain, je ne vois guere plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoibly jusques au souhaiter.

L'art de medecine n'est pas si resolue que nous soyons sans authorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats et selon les lunes, selon Farnel et selon l'Escale. Si vostre medecin ne trouve bon que vous dormez, que vous usez de vin ou de telle viande, ne vous chaille; je vous en trouveray un autre qui ne sera pas de son advis : la diversité des arguments et opinions medicinales embrasse toute sorte de formes. Je vis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration pour se guarir, et estre moqué depuis par un autre medecin condamnant ce conseil comme nuisible : avoit-il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement de la pierre un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combatre son mal : ses compagnons disent qu'au rebours ce jeusne l'avoit asseché et luy avoit cuit le sable dans les roignons.

J'ay aperceu qu'aux blesseures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit autant que desordre que je face. La voix me couste et me lasse : car je l'ay haute et efforcée, si que, quand je suis venu

à entretenir l'oreille des grands d'affaires de poix, je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce compte merite de me divertir : Quelqu'un, en certaine eschole grecque, parloit haut comme moy ; le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas. « Qu'il m'envoye, fit-il, le ton auquel il veut que je parle. » L'autre luy replica qu'il prinst son ton des oreilles de celuy à qui il parloit. C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende : « Parlez selon ce que vous avez affaire à vostre auditeur » : car, si c'est à dire : « Suffise vous qu'il vous oye, ou reglez vous par luy », je ne trouve pas que ce fust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens, c'est à moy à le conduire pour me representer. Il y a voix pour instruire, voix pour flater ou pour tancer. Je veux que ma voix non seulement arrive à luy, mais, à l'avanture, qu'elle le frape et qu'elle le perse. Quand je mastine mon laquay d'un ton aigre et poignant, il seroit bon qu'il vinst à me dire : « Mon maistre, parlez plus doux, je vous oys bien [1]. » La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Cettuy-cy se doibt preparer à la recevoir selon le branle qu'elle prend : comme entre ceux qui jouent à la paume, celuy qui soustient se desmarche et s'apreste selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup et selon la forme du coup.

---

1. *Est quædam vox ad auditum accommodata non magnitudine, sed proprietate.*

L'experience m'a encores appris cecy : que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes[1], il leur faut donner passage : je trouve qu'ils arrestent moins chez moy qui les laisse faire[2]; et en ay perdu de ceux qu'on estime plus opiniastres et tenans[3], de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature, elle entend mieux ses affaires que nous. « Mais un tel en mourut. » Si ferez vous, sinon de ce mal là, d'un autre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur costé[4]? L'exemple est un patron libre[5], universel et à tout sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la; c'est tousjours autant de bien present[6]. J'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des

---

1. Leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux; elles ont leur fortune limitée dés leur naissance, et leurs jours. Qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les allonge et multiplie, et les harselle au lieu de les appaiser. Je suis de l'avis de Crantor, qu'il ne faut ny obstinéement s'opposer aux maux et à l'estourdi, ny leur succomber de mollesse, mais qu'il leur faut ceder naturellement selon leur condition et la nostre.

2. *On doit* donner passage *aux maladies, et* je trouve qu'*elles* arrestent moins chez moy, qui les laisse faire.

3. De *celles* qu'on estime plus opiniastres et *tenaces*.

4. A leur *cul*.

5. Est un *miroüer vague*.

6. Je ne m'arresteray ny au nom ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante : le plaisir est des principales especes du profit.

reumes, defluxions gouteuses, relaxation, battement de cœur, micraines et autres accidens, que j'ay perdu quand je m'estois à demy formé à les nourrir. On les esconjure[1] mieux par courtoisie que par braverie. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfans, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre et tais toy. »

C'est injustice de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peut advenir à chacun[2]. Voyez un vieillart qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en jeunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas?

n'est-ce pas folie ? Sa condition ne le porte pas[3]. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit

---

1. On les *conjure*.

2. *Indignare si quid in te inique proprie constitutum est.*

3. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues années, comme des longs voyages la chaleur, les pluyes et les vents. Platon ne croit pas qu'Æsculape se mist en peine de prouvoir par regimes à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à son pays, inutile à sa vacation, et à produire des enfants sains et robustes; et ne trouve pas ce soing convenable à la justice et prudence divine, qui doit conduire toutes choses à l'utilité.

plus[1] redresser, on vous plastrera et estançonnera un peu[2] :

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contra nititur objicibus,
Donec certa dies, omni compage soluta,
Ipsum cum rebus subruat auxilium.

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut eviter. Nostre vie est composée, comme l'armonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, douz et aspres, aigus et plats, mols et graves. Le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit il dire ? il faut qu'il s'en sçache servir en commun et les mesler ; et nous aussi, les biens et les maux qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut sans ce meslange, et y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon, qui entreprenoit de faire à coups de pied contre sa mule[3].

Je consulte peu des alterations que je sens, car ces gens icy sont avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde : ils vous gourmandent les oreilles de leurs prognostiques, et, me surprenant autre fois affoibly du mal, m'ont injurieusement traicté de leurs dogmes et contenance magistrale[4],

---

1. *Plus* [mot supprimé].
2. On vous plastrera *pour le plus* et estançonnera un peu, et allongera-lon de quelque heure vostre misere.
3. *Avec* sa mule.
4. Et *troigne* magistrale.

me menassant tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbatu ny deslogé de ma place, mais j'en estois heurté et poussé : si mon jugement n'en est ny changé ny troublé, au moins il en estoit empesché ; c'est tousjours agitation et combat.

Or je trete mon imagination le plus doucement que je puis et la deschargerois, si je pouvois, de toute peine et contestation ; il la faut secourir et flatter, et piper qui peut. Mon esprit est propre à ce service[1], il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit comme il presche, il me secourroit heureusement.

Vous en plaict il un exemple ? Il dict que c'est pour mon mieux que j'ay la gravele ; que les bastimens de mon aage ont naturellement à souffrir quelque goutiere (il est temps qu'ils commencent à se lascher et desmentir, c'est une commune necessité, et n'eust on pas faict pour moy un nouveau miracle : je paye par là le loyer deu à la vieillesse, et ne sçaurois en avoir meilleur compte) ; que la compaignie me doibt consoler, estant tombé en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon temps (j'en vois par tout d'affligez de mesme nature de mal, et m'en est la societé honorable, d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands : son essence a de la noblesse et de la dignité) ; que des hommes qui en sont frapez il en est peu de quittes à meilleure raison ; et si, il leur couste la

1. A cet *office*.

peine d'un fascheux regime et la prise ennuieuse et quotidienne des drogues medicinales, là où je le doy purement à ma bonne fortune : car quelques bouillons communs de l'eringium et herbe du turc, que deux ou trois fois j'ay avalé en faveur des dames qui, plus gratieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroyent la moitié du leur, m'ont semblé également faciles à prendre et inutiles en operation. Ils ont à payer mille veux à Esculape et autant d'escus à leur medecin de la profluvion de sable aysée et abondante que je reçoy souvent par le benefice de nature[1]. « La crainte de ce mal, faict-il[2], t'effraioit autresfois quand il t'estoit incogneu ; les cris et le desespoir de ceux qui l'aigrissent par leur impatience t'en engendroient l'horreur. C'est un mal qui te bat les membres par lesquels tu as le plus failly. Tu es homme de conscience,

Quæ venit indigne pœna dolenda venit :

regarde ce chastiement, il est bien doux au pris d'autres, et d'une faveur paternelle ; regarde sa tardifveté, il n'incommode et occupe que la saison de ta vie qui, ainsi comme ainsin, est mes-huy perdue et sterile, ayant faict place à la licence et plaisirs de ta jeunesse comme par composition. La

---

1. La decence mesme de ma contenance en compagnie n'en est pas troublée ; et porte mon eau dix heures et aussi long temps qu'un sain.

2. *Dit*-il.

crainte et pitié que le peuple a de ce mal te sert de matiere de gloire; qualité de laquelle, si tu as le jugement purgé et en as guery ton discours, tes amys pourtant en recognoissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouyr dire de soy: Voylà bien de la force, voylà bien de la patience. On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions et convulsions estranges, degouter par foys de grosses larmes des yeux, rendre les urines espesses, noires et effroyables, où les avoir arrestées par quelque pierre espineuse et herissée qui te pouint et escorche cruellement le col de la verge; entretenant cependant les assistans d'une contenance commune, raillant à pauses avec les dames [1], tenant ta partie en un discours tendu, excusant de parolle ta douleur et rabatant de ta souffrance. Te souvient il de ces gens du temps passé qui recerchoyent les maux avec si grand faim, pour tenir leur vertu en haleine et en exercice? Mets le cas que nature te porte et te pousse à cette noble escole [2], en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis que c'est un mal dangereux et mortel, quels autres ne le sont? car c'est une piperie medecinale d'en excepter aucuns qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort: qu'importe s'ils y vont par accident et s'ils glissent et gauchissent ayséement vers la voye qui nous y

1. *Bouffonant* à pauses avec *tes gens*.
2. A cette *glorieuse* escole.

meine[1]? La cholique est souvent non moins vivace que nous : il se voit des hommes ausquels elle a continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse; et, s'ils ne luy eussent failly de compaignie, elle estoit pour les assister plus outre : vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te presenteroit l'image de la mort voisine, seroit ce pas un bon office à un homme de tel aage de le ramener aux cogitations de sa fin[2]? Considere combien artificielement et doucement elle te desgouste de la vie et desprend du monde, non te forçant d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillarts qui les tiennent continuellement entravez et sans relasche de foyblesses et douleurs, mais par advertissemens et instructions reprises à intervalles, entremeslant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter et repeter sa leçon à ton ayse. Pour te donner moyen de juger sainement et prendre party en homme de cœur, elle te presente l'estat de ta condition entiere et en bien et en mal, et, en mesme jour, une vie

1. Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es vivant : la mort te tue bien sans le secours de la maladie, et à d'aucuns les maladies ont esloigné la mort, qui ont plus vescu de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants; joint qu'il est, comme des playes, aussi des maladies medecinales et salutaires.

2. Et, qui pis est, tu n'as plus pour quoy guerir : ainsi comme ainsin, au premier jour la commune necessité t'appelle.

tres-alegre tantost, tantost insupportable. Si tu n'accoles la mort, au moins tu luy touches en paume une fois le moys[1]. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyallement le temps avec la santé. »

Je suis obligé à la fortune de quoy elle m'assaut si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue. Je sçay à peu prés mes-huy en quoy j'en doibs estre quitte[2]. Me sert aussi l'accoustumance à mieux esperer pour l'advenir : car, la conduicte de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce trein, et n'en adviendra autre pire accident que celuy que je sens. En outre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soudaine. Quand elle m'assaut mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps ; mais naturellement elle a des excez vigoreux et gaillarts ; elle me secouë à outrance pour un jour

---

1. Par où tu as de plus à esperer qu'elle t'attrappera un jour sans menace, et qu'estant si souvent conduit jusques au port, te fiant d'estre encore aux termes accoustumez, on t'aura et ta fiance passé l'eau un matin inopinément.

2. A faute de memoire naturelle, j'en forge de papier ; et, comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, je l'escris : d'où il advient qu'à cette heure, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus comme des feuilles sybillines, je ne faux plus de trouver où me consoler de quelque prognostique favorable en mon experience passée.

ou deux. Mes reins ont duré quarante ans[1] sans alteration; il y en a tantost quatorze[2] qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur periode comme les biens. A l'avanture est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomac; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere cruë à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme, et nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation? Les ans m'ont evidemment faict tarir aucuns reumes : pourquoy non ces excremens qui fournissent de matiere à la grave?

Mais est-il rien doux au prix de cette soudaine mutation, quand d'une douleur extreme je viens, par le vuidange de ma pierre, à recouvrer comme d'un esclair la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soudaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amandement? De combien la santé me semble plus belle aprés la maladie, si voisine et si contigue que je les puis recognoistre en presence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil, où elles se mettent à l'envy comme pour se faire teste et contrecarre! Tout ainsi que les stoyciens disent que les vices sont utilement introduicts

1. Ont duré *un aage.*
2. Il y en a tantost *un autre.*

pour donner pris et faire espaule à la vertu, nous pouvons dire, avec meilleur raison et conjecture moins hardie, que nature nous a fourni[1] la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lors que Socrates, aprés qu'on l'eut deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeson que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjouyt à considerer l'estroitte alliance de la douleur à la volupté, comme elles sont associées d'une liaison necessaire, si qu'à tours elles se suyvent et s'entr'engendrent[2]; et s'escrioit au bon Esope qu'il deust avoir pris de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect comme elles sont en leur yssue : on est un an à se ravoir, tousjours plein de foiblesse et de crainte; il y a tant de hazard et tant de degrez à se reconduire à sauveté que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrechef et puis d'une calote, avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette-cy a ce privilege qu'elle s'emporte tout net, là où les autres laissent tousjours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux autres. Ceux là sont

1. Nous a *presté*.
2. Et *entr'engendrent*.

excusables qui se contentent de leur possession sur nous, sans l'estendre et sans introduire leur sequele; mais courtois et gratieux sont ceux de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, je me trouve deschargé d'autres accidens, plus ce me semble que je n'estois auparavant, et n'ay point eu de fievre depuis. J'argumente que les vomissemens extremes et frequens que je souffre me purgent; et, d'autre costé, mes degoustemens et les jeusnes estranges que je passe digerent mes humeurs peccantes, et nature vuide en ces pierres ce qu'elle a de superflu et nuysible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue : car quoy, tant de puans breuvages, cauteres, incisions, suées, sedons, dietes, et tant de formes de guarir qui nous apportent souvent la mort pour ne pouvoir soustenir leur violence et importunité? Par ainsi, quand je suis atteint, je le prends à medecine; quand je suis exempt, je le prens à constante et entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal, particuliere : c'est qu'à peu prez il faict son jeu à part et me laisse faire le mien, ou il ne tient qu'à faute de courage; en sa plus grande esmotion, je l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime; jouez, disnez, courez, faictes cecy et faictes encore cela si vous pouvez, vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira. Dictes en autant à un verolé, à un gouteux, à un hernieux. Les autres maladies ont

des obligations plus universelles, geinent bien autrement nos actions, troublent tout nostre ordre et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie. Cette-cy ne faict que pinser la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappée de l'ardeur d'une fievre, et aterrée d'une epilepsie, et disloquée par une aspre micraine, et en fin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse et les plus nobles partyes : ici, on ne l'ataque point; s'il luy va mal, à sa coulpe; elle se trahit elle mesme, s'abandonne et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuyt en nos roignons se puisse dissoudre par breuvages : parquoy, depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il.

Je remarque encore cette particuliere commodité, que c'est un mal auquel nous avons peu à diviner : nous sommes dispensez du trouble auquel les autres maus nous jettent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniement penible. Nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales; les sens nous montrent que c'est et où c'est.

Par tels argumens, et forts et foibles, comme Cicero le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir et amuser mon imagination et gresser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pour-

voyerons d'autres eschapatoires [1]. Or, sens je quelque chose qui crosle, ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à recognoistre mon pous et mes urines pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : je seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la crainte [2]. Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours. A quoy faire, puisque je n'y veux apporter que l'attente et la patience? Voulez-vous sçavoir combien je gaigne à cela? Regardez ceux qui font autrement et qui dependent de tant de diverses persuasions et conseils; combien souvent l'imagination les presse sans le corps! J'ay main-

---

1. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus legers mouvements espreignent le pur sang de mes reins. Quoy pour cela? je ne laisse de me mouvoir comme devant et picquer aprés mes chiens d'une juvenile ardeur et insolente; et trouve que j'ay grand raison d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur et alteration en cette partie : c'est quelque grosse pierre qui foulle et consomme la substance de mes roignons, et ma vie, que je vuide peu à peu, non sans quelque naturelle douceur, comme un excrement hormais superflu et empeschant.

2. Sans l'allonger par le mal de la *peur*. Qui craint de souffrir, il souffre desjà ce qu'il craint; joint que la dubitation et ignorance de ceux qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrez et tant de faux prognostiques de leur art nous doit faire cognoistre qu'elle a ses moyens infiniment incognuz : il y a grande incertitude, varieté et obscurité de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de tous les autres accidents, je voy peu de signes de l'advenir surquoy nous ayons à fonder nostre divination.

tesfois prins plaisir, estant en seurté et delivre de ces accidens dangereux, de les communiquer aux medecins comme naissans lors en moy : je souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions bien à mon aise, et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieux instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activeté et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement et suis tardif par tout, à me lever, à me coucher et à mes repas; c'est matin pour moy que sept heures, et, où je gouverne, je ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprés six heures. J'ay autrefois attribué la cause des fiévres et maladies où je suis tombé à la pesanteur et assoupissement que le long sommeil m'avoit apporté, et me suis tousjours repenty de me r'endormir le matin [1]. J'ayme à coucher dur et seul, voire sans femme, à la royalle, un peu bien couvert. On ne bassine jamais mon lict; mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand j'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion d'estre dormart, non à mon advis pour autre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose;

1. Platon veut plus de mal à l'excés du dormir qu'à l'excés du boire.

mais je cede[1] en general autant que tout autre à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie; et le continuë encores en cet aage, huict ou neuf heures, d'une halaine. Je me retire avec utilité de cette propension paresseuse, et en vauls evidemment mieux; je sens un peu le coup de la mutation, mais c'est faict en trois jours. Et n'en voy guieres qui vive à moins quand il est besoin, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les corvées poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme, mais non pas vehemente et soudaine. Je fuis meshuy les exercices violents et qui me meinent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout tout le long d'un jour, et ne m'ennuye poinct à me promener; mais, sur le pavé, je ne puis aller qu'à cheval[2]; à pied, je me crotte jusques aux fesses, et les petites gens sont subjets par ces ruës à estre choquez, à faute d'apparence. J'ayme à me reposer[3] soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation et noble en execution, car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance; et noble en sa cause : il n'est

---

1. Et m'accommode.

2. Mais sur le pavé, *depuis mon premier aage,* je n'*ay aymé d'*aller qu'à cheval.

3. A estre choquez *et coudoyez,* à faute d'apparence; *et ay aymé* à me reposer.

point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son pays. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie masle et sans ceremonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les oreilles et l'ame; l'honneur et noblesse [1] de cet exercice, son aspreté mesme et sa difficulté [2]. Vous vous conviez aux rolles et hazards particuliers selon que vous jugez de leur esclat et de leur importance [3], et voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

Pulchrumque mori succurrit in armis.

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse, de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent [4], c'est à faire à un cœur vile [5] et bas outre mesure. La compagnie asseure jusques aux enfans. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre ; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous

1. *Et noblesse* [mots supprimés].
2. Que Platon estime si peu qu'en sa republique il en faict part aux femmes et aux enfants.
3. Soldat volontaire.
4. Et tout un peuple.
5. A un cœur *mol*.

en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante et penible dans un lict qu'en un combat; les fiévres et les catarres, autant doleureux et mortels qu'une harquebusade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune n'auroit poinct à grossir son courage pour se rendre gendarme [1].

Je suis nay de tous les sens corporels [2], entiers quasi à la perfection. Mon estomac est commodéement bon comme est ma teste, et le plus souvent se maintiennent au travers de mes fiévres et aussi mon haleine. J'ai passé l'aage auquel aucunes nations [3], non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast; si ay-je encore des remises, quoy qu'inconstantes et courtes, si nettes qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et allegresse, ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites :

Non hoc amplius est liminis, aut aquæ
Cœlestis, patiens latus.

Mon visage me descouvre incontinent [4]. Tous mes

---

1. *Vivere, mi Lucilli, militare est.* Il ne me souvient point de m'estre jamais veu galleux : si est la gratterie, des gratifications de nature les plus douces, et autant à main; mais ell'a la penitence trop importunément voisine. Je l'exerce plus aux oreilles, que j'ay au dedans pruantes, par secousses.

2. *Corporels* [mot supprimé].

3. J'ay *outrepassé* l'aage auquel *des* nations.

4. Mon visage *et mes yeux* me *descouvrent* incontinent.

changemens commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect. Je fais souvent pitié à mes amis avant que j'en sente la cause. Mon miroir ne m'estonne pas : car, en la jeunesse mesme, il m'est advenu plus d'une fois de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre aise. Je l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encore plaine de satisfaction et de feste, comme elle est le plus ordinairement, moytié de sa complexion, moytié de son dessein :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.

Je tiens que cette sienne temperature a relevé maintesfois le corps de ses cheutes : il est souvent abbatu ; que si elle n'est enjouée, elle est au moins en estat tranquille et reposé. J'eus la fiévre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé; l'esprit alla tousjours non paisiblement seulement[1], mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et langueur ne m'attristent guiere. Je vois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer,

1. *Seulement* [mot supprimé].

que je craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que je vois en usage. Je prens party de ne plus courre, c'est assez que je me traine; ny ne me plains de la decadence naturelle qui me tient aux talons [1];

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?

non plus que je ne regrette que ma durée ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay poinct à me plaindre de mon imagination : j'ay eu peu de pensées en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast sans m'affliger. Je songe peu souvent, et lors c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communément de pensées plaisantes, plustost ridicules que tristes; et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations, mais il y a de l'art à les assortir et entendre [2].

---

1. *Aux talons* [mots supprimés].
2. *Res quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, [vident,*
Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea sicut in somno [accidunt,
Minus mirandum est.

Platon dit davantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir. Je ne voy rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote, en recitent, personnages d'authorité irreprochable. Les histoires disent que les Atlantes ne songent jamais, qui ne mangent aussi rien qui aye prins mort : ce que j'adjouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pourquoy ils ne songent point : car Pythagoras

Je ne choisis guiere à table et me prens à la premiere chose et plus voisine, et me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'autre presse : je me contente aiséement de peu de mets; et hay l'opinion de Favorinus, qu'en un festin il faut qu'on vous desrobe la viande où vous prenez goust [1] et qu'on vous en substitue tousjours une nouvelle, et que c'est un miserable souper si on n'a saoulé les assistans de croupions de divers oiseaux, et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. J'use familierement de viandes sallées : si ayme-je mieux le pain sans sel; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que je faisois des choses que communement on ayme le mieux en cet aage : sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combatit cette hayne de viandes delicates comme une espece de delicatesse; aussi, n'est elle autre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinée affection au pain bis et au lart, ou à l'ail, il luy oste la

---

ordonnoit certaine preparation de nourriture pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres et ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps en estre merveilleusement agitez. Theon le philosophe se promenoit en songeant, et le valet de Pericles sur les tuilles mesme et faiste de la maison.

1. Où vous prenez *appetit*.

friandise. Il en est qui font les laborieux et les patiens pour regretter le bœuf et le jambon parmy les perdris : ils ont bon temps; c'est la delicatesse des delicats, c'est le goust d'une molle fortune qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumées[1]. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faict, avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

Si modica cœnare times olus omne patella.

Il y a bien vrayment cette difference, qu'il vaut mieux obliger son desir aux choses plus aisées à recouvrer; mais c'est tousjours vice de s'obliger. J'appellois autresfois delicat un mien parent, qui avoit desapris en nos galeres à se servir de nos licts et se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans masles, je leur desirasse volontiers ma fortune : le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoia dés le berceau nourrir à un pauvre village des siens et m'y tint autant que je fus en nourrisse et encores au delà, me dressant à la plus basse et commune façon de vivre[2]. Ne prenez jamais et donnez encore moins à vos femmes la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune soubs des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume de les dresser à la frugalité et à l'austerité;

1. *Per quæ luxuria divitiarum tædio ludit.*
2. *Magna pars libertatis est bene moratus venter.*

qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encore en une autre fin[1], de me ralier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de nostre ayde; et estimoit que je fusse tenu de regarder plutost vers celuy qui me tend les bras que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cette raison pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fons à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succedé : je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniement en moy. Je condamne en nos troubles la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et qu'elle prospere; elle m'a par fois aucunement concilié à soy pour la voir miserable et accablée[2]. Combien volontiers je considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eut avantage sur Leonidas son pere, elle fit la bonne fille, se r'allia[3] avec son pere, en son exil, en sa misere, s'opposant au victorieux. La chance vint elle à tourner, la voilà changée de vouloir avec la

1. *A* une autre fin.

2. [Variante à partir de, *Je condamne :*] Le party que je condemneray en noz guerres, je le condemneray plus asprement fleurissant et prospere : il sera pour me concilier aucunement à soy quand je le verray miserable et accablé.

3. Se *rallie*.

fortune, se rangeant courageusement à son mary, lequel elle suivit par tout où sa ruine le porta, n'ayant, ce semble [1], autre chois que de se jetter au party où elle faisoit le plus de besoin et où elle se monstroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller aprés l'exemple de Flaminius, qui se prestoit à ceux qui avoient besoin de luy plus qu'à ceux qui luy pouvoient bien-faire, que je ne fais à celuy de Pyrrus, propre à s'abaisser soubs les grans et à s'enorgueillir sur les petis.

Les longues tables me nuisent [2] : car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis; pourtant chez moy [3], je m'y mets volontiers quelque temps aprés les autres sur le patron d'Auguste [4]; mais je ne l'imite pas en ce qu'il en sortoit aussi avant les autres. Au rebours, j'ayme à me reposer long temps aprés et en ouyr conter, pourveu que je ne m'y mesle point : car je me lasse et me blesse de parler l'estomac plain, autant comme je trouve l'exercice de crier et contester avant le repas tressalubre et plaisant [5].

---

1. Ce *me* semble.

2. Les longues tables *m'ennuyent et* me nuisent.

3. Quoy qu'elle soit des courtes.

4. Je m'y mets volontiers *un peu* aprés les autres, sur *la forme* d'Auguste.

5. Les anciens Grecs et Romains avoyent meilleure raison que nous, assignans à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures et la meilleure partie de la

Ceux qui ont soing de moy ont bon marché de me desrober[1] ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car, en telles choses, je ne desire jamais ny ne trouve à dire ce que je ne vois pas; mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence; si que, quand je veus jeusner, il me faut mettre à part des soupeurs et qu'on me presente justement autant qu'il est besoin pour une reglée collation : car, si je me mets à table, j'oublie ma resolution. Quand j'ordonne qu'on change d'aprest à quelque viande, mes gens sçavent que c'est à dire que mon appetit est alanguy et que je n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, je les ayme peu cuites, et les ayme fort mortifiées et jusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute autre qualité, je suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que j'aye cogneu); si que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents que j'ay eu tousjours bonnes jusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menasser qu'à cette heure. J'ay aprins dés l'enfance à les

---

nuict, mangeans et beuvans moins hastivement que nous qui passons en poste toutes noz actions, et estendans ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemans divers offices de conversations utiles et aggreables.

1. Ceux qui *doivent avoir* soing de moy *pourroyent à* bon marché *me desrober*.

froter de ma serviette, et le matin, et à l'entrée et issuë de la table.

Dieu faict grace à ceux à qui il soustrait la vie par le menu, c'est le seul benefice de la vieillesse; la derniere mort en sera d'autant moins plaine et nuisible : elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de choir sans douleur, sans effort, c'estoit le terme naturel de sa durée : et cette partie de mon estre et plusieurs autres sont desjà mortes, autres demy mortes, des plus actives et qui tenoient le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fons et eschape à moy. Quelle bestise sera-ce à mon entendement de sentir le saut de cette cheute desjà si avancée, comme si elle estoit entiere? je ne l'espere pas[1]. La mort se

---

1. A la verité, je reçoy une principale consolation aux pensées de ma mort, qu'elle soit des justes et naturelles, et que mes-huy je ne puisse en cela requerir ny esperer de la destinée faveur qu'illegitime. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu autres-fois, comme la stature, la vie aussi plus grande; mais ils se trompent, et Solon, qui est de ces vieux temps-là, en taille pourtant l'extreme durée à soixante et dix ans. Moy qui ay tant adoré et si universellement cet ἄριστον μέτρον du temps passé, et qui ay tant pris pour la plus parfaicte la moyenne mesure, pretendray-je une desmuserée et prodigieuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du cours de nature peut estre fascheux; mais ce qui vient selon elle doibt estre tousjours plaisant; *omnia quæ secundum naturam fiunt sunt habenda in bonis* : par ainsi, dit Platon, la mort que les playes ou maladies apportent soit violente; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legere et aucunement deli-

mesle et confond par tout à nostre vie : le declin præoccupe son heure et s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt et cinq et de trente cinq ans ; je les compare avec celuy d'asteure : combien de fois ce n'est plus moy! combien est mon image presente plus esloingnée de celles là que de celle de mon trespas! C'est trop abusé de nature de la trainer si loing[1] qu'elle soit contrainte de nous quitter, et abandonner nostre conduite, nos yeux, nos dens, nos jambes et le reste à la mercy d'un secours estranger et mandié, et nous resigner entre les mains de l'art lasse de nous suivre[2].

Je ne suis excessivement desireux ny de salades, ny de fruits, sauf les melons. Mon pere haïssoit toute sorte de sauces, je les aime toutes. Le trop manger m'empeche; mais, par sa qualité, je n'ay encore cognoissance bien certaine qu'aucune viande me nuise ; comme aussi je ne remarque ny lune plaine ny basse, ny l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous, inconstans et incogneus : car des refors, pour exemple, je les ay trouvez premierement commodes, depuis fascheux, à present de rechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomac et mon appetit aller ainsi diversifiant; j'ay rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc.

---

cieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas.*

1. De la *tracasser* si loing.

2. *Las* de nous suivre.

Je suis friant de poisson et fais mes jours gras des maigres, et mes festes des jours de jeusne : je croy ce qu'aucuns disent, qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande le jour de poisson, aussi fait mon goust de mesler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop esloingnée.

Dés ma jeunesse, je desrobois par fois quelque repas : ou affin d'esguiser mon appetit au lendemain (car, comme Epicurus jeusnoit et faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance, moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieux son profit et se servir plus alaigrement de l'abondance) ; ou je jeusnois pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit, car et l'un et l'autre s'apparesse cruellement en moy par la repletion, et sur tout je hay ce sot accouplage d'une déesse si saine et si alegre avec ce petit dieu indigest et roteur, tout bouffy de la fumée de sa liqueur; ou pour guarir mon estomac malade; ou pour estre sans compaignie propre, car je dy, comme ce mesme Epicurus, qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange qu'avec qui on mange, et louë Chilon de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander avant que d'estre informé qui estoyent les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Je croys qu'il est plus sain de menger plus bellement et moins, et de menger plus souvent;

mais je veux faire valoir l'appetit et la faim : je n'aurois nul plaisir à trainer, à la medecinale, trois ou quatre chetifs repas par jour ainsi contrains [1]. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté : tenons nous à la premiere, presente et cogneuë. J'evite la constance en ces loix de jeusne : qui veut qu'une forme luy serve fuye à la continuer; nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment; six mois aprés, vous y aurez si bien acoquiné vostre estomac que vostre proffit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté, un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller pour le service [2] de mes reumes à tenir la teste plus chaude, et le ventre pour ma cholique : mes maux s'y habituarent en peu de jours et desdaignarent [3] mes ordinaires provisions; j'estois monté d'une coife à un couvrechef et d'un bonnet à un chapeau double; les embourreures de mon pourpoint ne me servent plus que de garbe [4] : ce n'est rien, si je n'y adjouste une peau de lievre ou de vautour,

---

1. Qui m'asseureroit que le goust ouvert que j'ay ce matin, je le retrouvasse encore à souper? Prenons, sur tout les vieillards, le premier temps opportun qui nous vient : laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques.

2. Pour le *secours*.

3. S'y *habituerent* en peu de jours et *desdaignerent*.

4. *Galbe*.

une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien ; et me desdirois volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osois. Tombez vous en quelque inconvenient nouveau, cette reformation ne vous sert plus, vous y estes accoustumé : cerchez en une autre. Ainsi se ruinent ceux qui se laissent empestrer à des regimes contraincts et s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore, et encore aprés, d'autres au delà ; ce n'est jamais faict.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoyent les anciens, de perdre le disner et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos sans rompre le jour : ainsi le faisois-je autrefois. Pour la santé, je trouve despuis par experience, au rebours [1], qu'il vaut mieux disner et que la digestion se faict mieux en veillant.

Je ne suis guiere subject à estre alteré, ny sain, ny malade : j'ay bien volontiers lors la bouche seche, mais sans soif, et ne bois communement [2] que du desir qui m'en vient en mangeant et bien avant dans le repas. Je bois assez bien pour un homme de commune façon : en esté, et en un repas appetissant, je n'outrepasse poinct seulement les limites d'Auguste, qui ne beuvoit que trois fois precisement ; mais, pour n'offenser la

1. Au *contraire.*
2. Et *communement je ne bois.*

reigle de Democritus, qui deffendoit de s'arrester à quattre comme à un nombre mal fortuné, je coule, à un besoing, jusques à cinq, trois demy-setiers environ : car les petis verres sont les miens favoris et me plaict de les vuider, ce que d'autres evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau ; et quand je suis en ma maison, d'un antien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me faut dés la somelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve [1]. La forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter, et haïrois autant un Aleman qui mist de l'eau au vin qu'un François qui le boiroit [2] pur. L'usage publiq donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché et fuys mortellement la fumée (la premiere reparation où je courus chez moy, ce fut aux cheminées et aux retrets, vice commun des vieux bastimens et insupportable) ; et, entre les aspretés [3] de la guerre, compte ces espaisses poussieres dans lesquelles on nous tient enterrez en esté [4] tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre et aisée ; et se passent

1. Ils disent que Cranaus, roy des Atheniens, fut inventeur de cet usage de tremper le vin : utilement ou non, j'en ay veu debattre. J'estime plus decent et plus sain que les enfans n'en usent qu'aprés seize ou dix-huict ans.

2. Qui le *buroit*.

3. Et, entre les *difficultez*.

4. Enterrez *au chault*.

mes morfordements le plus souvent sans offence du poulmon et sans toux.

L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver : car, outre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et outre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeux s'offencent de toute lueur esclatante; je ne sçaurois à cette heure disner assiz vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois plus accoustumé de lire, je couchois sur mon livre une piece de verre et m'en trouvois fort soulagé. J'ignore jusques à present, à cinquante quattre ans[1], l'usage des lunettes et vois aussi loing que je fis onques et que tout autre : il est vray que, sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble et de la foiblesse à lire, de quoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux, mais sur tout nocturne[2].

Mon marcher est prompt et ferme; et ne sçay lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'arreste[3] plus malaiséement en mesme point. Le prescheur

---

1. *A cinquante quattre ans* [mots supprimés].

2 Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible : je reculeray d'un autre, du second au tiers, du tiers au quart, si coïement qu'il me faudra estre aveugle formé avant que je sente la decadence et vieillesse de ma veuë, tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis-je en doubte que mon ouïe marchande à s'espaissir, et verrez que je l'auray demy perdue, que je m'en prendray encore à la voix de ceux qui parlent à moy : il faut bien bander l'ame pour luy faire sentir comme elle s'escoule.

3. *J'ay arresté.*

est bien de mes amys qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de ceremonie, où chacun est si bandé en contenance, où j'ay veu les dames tenir leurs yeux mesme si certains, je ne puis que [1] quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis ; et pour la gesticulation ne me trouve guiere sans baguette à la main, soit à cheval ou à pied [2].

Il y a de l'indecence [3], outre ce qu'il nuit à la santé, voire et au plaisir, de manger gouluement comme je fais : je mors souvent ma langue, par fois mes doits, de hastiveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur [4]. J'en pers le loisir de parler, qui est un si doux condiment [5] des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisans et courts.

---

1. Je ne *suis jamais venu à bout* que.

2. *Et pour la gesticulation*, etc. [passage supprimé]. Comme la chambriere du philosophe Chrysippus disoit de son maistre qu'il n'estoit yvre que par les jambes, car il avoit cette coustume de les remuer en quelque assiette qu'il fust ; et elle le disoit lors que le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aucune alteration. On a peu dire aussi, dés mon enfance, que j'avoy de la follie aux pieds ou de l'argent vif, tant j'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que je les place.

3. *C'est* indecence.

4. Il y avoit des hommes à Rome qui enseignoyent à mascher, comme à marcher, de bonne grace.

5. Un si doux *assaisonnement*.

Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs : ils se choquent et empechent l'un l'autre. Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables pour qu'elle ne troublast la douceur des devis[1]. Varro demande cecy au service du convive[2] : l'assemblée de personnes, belles de presence et agreables de conversation, qui ne soyent ni muets ny bavarts ; netteté et delicatesse aux vivres et au lieu, et le temps serain[3]. Moy, qui ne manie que terre à terre, hay cette inhumaine sapience qui nous veut rendre ennemis de la culture et plaisir du corps[4]. Je trouve pareille injustice[5] de prendre à contre cœur les voluptez naturelles que de les prendre trop à cœur[6] : il ne les faut ny suyvre ny fuir,

---

1. Par la raison que Platon luy preste, Que c'est un usage d'hommes populaires d'appeller des joüeurs d'instruments et des chantres aux festins, à faute de bons discours et aggreables entretiens, dequoy les gens d'entendement sçavent s'entrefestoyer.

2. Demande cecy au *convive*.

3. Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse qu'un bon traittement de table : ny les grands chefs de guerre ny les grands philosophes n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire que la fortune me rendit de souveraine douceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant. Mon estat present m'en forclost, car chacun pour soy y fournit de grace principale et de saveur, selon la bonne trampe de corps et d'ame en quoy lors il se trouve.

4. Rendre *desdaigneux et* ennemis de la culture *du corps*.

5. J'*estime* pareille injustice.

6. Xerxes estoit un fat qui, enveloppé en toutes les vo-

mais[1] il les faut recevoir; je les reçois un peu plus grassement et gratieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pante naturelle[2]. Il en est de nostre jeunesse qui protestent ambitieu-

---

luptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'autres; mais non guere moins fat est celuy qui retranche celles que nature luy a trouvées.

1. *Mais* [mot supprimé].

2. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité : elle se faict assez sentir et se produit assez. Mercy à nostre esprit maladif, rabat-joye, qui nous desgoute d'elles comme de soy-mesme. Il traitte et soy et tout ce qu'il reçoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile :

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis acescit.

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y trouve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu prés que du vent. Mais quoy? nous sommes par tout vent; et le vent encore, plus sagement que nous, s'ayme à bruire, à s'agiter, et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste et se les taille en plein drap : j'en voy tous les jours des exemples insignes et à l'adventure desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict à ce seul object si simple, que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et comme doubles et comme plus justes.

sement de les fouler aux pieds [1] : que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent-ils du leur, sans secours de leur forme ordinaire [2]? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les sustantent pour voir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Ces humeurs vanteuses se peuvent forger quelque contentement, car que ne peut sur nous la fantasie? mais, de sagesse, elles n'en tiennent tache [3]. Je hay qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aus nues pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue et qu'il s'y croupisse [4], mais je veux qu'il s'y applique [5]. Quand je dance, je dance ; quand je dors, je dors : voyre, et quand je me promeine solitaire-

---

1. Il en est, *comme dit Aristote, qui, d'une farouche stupidité, en font les desgoustez ; j'en cognoy d'autres qui par ambition le font.*

2. Que ne vivent-ils du leur *et ne refusent la lumiere de ce qu'elle est gratuite, ne leur coutant ny invention ny vigueur?*

3. *Ces humeurs vanteuses,* etc. [passage supprimé]. Chercheront ils pas la quadrature du cercle, juchez sur leurs femmes?

4. S'y cloue *ny* qu'il s'y *veautre.*

5. Qu'il s'y *sée*, non qu'il s'y couche. Aristippus ne defendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieusement. Pythagoras, disent-ils, a suivy une philosophie toute en contemplation, Socrates toute en mœurs et en action; Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent pour en conter. Et le vray temperament se trouve en Socrates; et Platon est plus socratique que pythagorique, et luy sied mieux.

ment en un beau vergier, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps, quelque autre partie je les rameine à la promenade, au vergier, à la douceur de cette solitude et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing nous fussent aussi voluptueuses ; et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles. Quand je vois et Cæsar et Alexandre, au plus espais de sa grande besongne, jouyr si plainement des plaisirs humains et corporels, je ne dis pas que ce soit relascher son ame, je dis que c'est la roidir, sousmetant par vigueur de courage à l'usage de la vie commune [1] ces violentes occupations et laborieuses pensées [2]. Je prens

---

1. De la vie *ordinaire*.

2. Sages, s'ils eussent creu que c'estoit là leur ordinaire vocation, cette-cy l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols ! « Il a passé sa vie en oisiveté », disons nous : « Je n'ay rien faict d'aujourd'huy. » Quoy ! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. » Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune ; elle se montre egallement en tous estages, et derriere, comme sans rideau. Avez-vous sceu composer vos mœurs? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres. Avez-vous sceu prendre du repos? vous avez plus faict que celuy qui a pris

plaisir de voir un general d'armée au pied d'une breche qu'il veut tantost attaquer, se prestant tout entier et delivre à son disner entre ses amys[1]. C'est aux petites ames ensepvelies du pois des affaires de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

O fortes pejoraque passi
Mecum sæpe viri! nunc vino pellite curas :
Cras ingens iterabimus æquor.

Soit par gosserie, soit à certes, que le vin theologal et doctoral[2] est passé en proverbe, et leurs festins, je trouve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodéement et plaisamment qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinée à l'exercice de leur escole. La conscience d'avoir bien employé[3] les autres heures est un juste et savoureux condimant des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu qui nous estonne en l'un et l'autre Caton, cett' humeur severe jusques à l'importunité, s'est ainsi

---

des empires et des villes. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes autres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules pour le plus.

1. Se prestant tout entier et delivre, à son disner, *au devis*, entre ses amis ; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrober à ses rondes quelque heure de nuict pour lire et breveter Polybe en toute securité.

2. Theologal et *sorbonique*.

3. D'avoir bien *dispensé*.

mollement submise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus [1].

Le relaschement et facilité honore, ce semble, à merveilles et sied mieux à une ame forte et puissante [2]. Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville et de s'y embesongner [3] avec attention fust chose qui desrogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la plus reiglée reformation de meurs qui fut jamais en homme [4]. Et parmy tant d'admirables actions du jeune Scipion (tout compté, le premier homme des Romains) [5], il n'est rien qui luy donne plus de grace que de le voir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à Cornichon va devant, le long de la marine, avec Lælius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript, en comedies, les plus populaires et basses actions des hommes [6]. Je suis

---

1. Suivant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict autant expert et entendu à l'usage des voluptez qu'en tout autre devoir de la vie : *cui cor sapiat, ei et sapiat palatus*.

2. Forte et *genereuse*.

3. De se mesler à la danse des garçons de sa ville, *de chanter, de sonner,* et s'y embesongner.

4. Et à la *parfaicte* reformation *des* mœurs qui *estoit en luy*.

5. D'admirables actions *de* Scipion, *l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste*.

6. Et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se

extremement despit dequoy le plus beau couple de vies qui fut dans Plutarque, de ces deux grands hommes, se rencontre des premiers à estre perdu[1]; ny chose plus remercable en Socrates, que ce que, tout vieil, il trouve le temps de se faire instruire à baller et jouer des instrumens, et le tient pour bien employé. Cettuy-cy s'est veu en ecstase, debout, un jour entier et une nuict, en presence de toute l'armée grecque, surpris et ravy par quelque profonde pensée[2]. Il s'est veu continuellement marcher à la guerre[3] les pieds nuds, porter mesme robe en hyver et en esté, surmonter tous ses compaignons en patience de travail, ne menger point autrement en festin qu'en son ordinaire[4].

---

trouvant aux leçons de la philosophie jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome.

1. *Je suis extremement despit dequoy le plus beau couple,* etc. [passage supprimé].

2. Il s'est vu le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps et le descharger de la presse à vive force d'armes; en la bataille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval, et, emmy tout le peuple d'Athenes outré comme luy d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir Theramenes que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; et ne desista cette hardie entreprinse qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoy qu'il ne fust suivy que de deux en tout. Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence.

3. Et fouler la glace.

4. Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de

Mais estoit-il convié[1] de boire à lut par devoir de civilité, c'estoit aussi celuy de l'armée à qui en demeuroit l'avantage; et ne refusoit ny à jouer aux noysettes avec les enfans, ny à courir avec eux sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace : car toutes actions, dict la philosophie, siesent[2] également bien et honnorent egallement le sage. On a dequoy, et ne doibt on jamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous exemples et formes de perfection[3].

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte, et selon l'art que selon nature, mais bien moins noblement aussi et moins recommandablement[4]. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deuëment, ny science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie; et de nos maladies la plus sauvage, c'est hayr et desdai-

---

sa femme, et en fin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin.

1. Mais *cet homme là* estoit il convié.

2. *Sieent.*

3. A tous *patrons* et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie pleins et purs; et faict-on tort à nostre instruction de nous en proposer tous les jours d'imbecilles et manques, à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere plustost, corrupteurs plustost que correcteurs.

4. La grandeur de l'ame n'est pas tant tirer à mont et tirer avant comme sçavoir se ranger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les eminentes.

gner nostre estre[1]. Qui veut escarter son ame le face hardiment, s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs et de s'y complaire conjugalement, y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avec le desplaisir[2]. J'ordonne à la mienne[3] de regarder et la douleur et la volupté de veuë pareillement ferme[4], mais gayement l'une, l'autre severement, et, selon ce qu'elle y peut aporter, autant soingneuse d'en esteindre l'une que d'estendre l'autre[5].

---

1. C'est *mespriser* nostre estre.

2. L'intemperance est peste de la volupté, et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement; Eudoxus, qui en establissoit le souverain bien, et ses compaignons, qui la monterent à si haut prix, la savourerent en sa plus gracieuse douceur par le moyen de la temperance, qui fut en eux singuliere et exemplaire.

3. J'ordonne à *mon ame*.

4. De veuë *pareillement reglée : eodem enim vitio est effusio animi in lætitia quo in dolore contractio : et* pareillement ferme.

5. Le voir sainement les biens tire aprés soy le voir sainement les maux, et la douleur a quelque chose de non evitable en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessive. Platon les accouple, et veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur et à l'encontre des immoderées et charmeresses blandices de la volupté. Ce sont deux fontaines ausquelles qui puise, d'où, quand et combien il faut,

J'ay un dictionnaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le gouste, je m'y arreste[1] : il faut courir le mauvais et se rassoir au bon. Cette fraze ordinaire de Passe-temps et de Passer le temps represente l'usage de ces prudentes gens qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable; mais je la cognois autre, et la trouve et prisable et commode, voyre en sa decadence[2] où je la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous eschappe inutilement[3]. Je me compose pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune[4]. Il y a du mesnage à la jouyr : je la jouys doublement

---

soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux : la premiere, il la faut prendre par medecine et par necessité, plus escharsement, l'autre par soif, mais non jusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant; si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

1. Je le *retaste*, je m'y *tiens*.

2. Voire en *son dernier decours*.

3. *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur.*

4. Aussi ne sied-il proprement bien de ne se desplaire à mourir qu'à ceux qui se plaisent à vivre.

des autres[1], car la mesure en la jouyssance depend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principallement à cette heure que j'aperçoy la mienne si briefve en temps, je la veux grossir et estendre en pois[2]; je veux arrester la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma sesie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastiveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prosperité; je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la faut il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'ottroye. Ils jouyssent les autres plaisirs comme ils font celluy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschapast ainsi stupidement, j'ay autresfois trouvé bon qu'on me le troublast pour que je l'entrevisse[3]. Je consulte d'un contentement avec moy, je ne l'escume pas; je le sonde et retaste[4], et plie ma raison à le recueillir, devenue chagreigne et desgoutée. Me trouve-je en quelque assiete tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille? je ne la laisse pas friponer aux sens, j'y associe mon ame, non pas pour s'y eny-

---

1. *Au double* des autres.
2. Je la veux *estendre* en poix.
3. *Afin* que je l'entrevisse.
4. *Et retaste* [mots supprimés].

vrer[1], mais pour s'y agréer, non pas pour s'y perdre, ains[2] pour s'y trouver; et l'employe de sa part à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bon heur et amplifier[3]. Elle mesure combien c'est qu'elle doibt à Dieu d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines, d'avoir le corps en sa santé naturelle[4], jouyssant ordonnéement et pleinement[5] des functions molles et flateuses, dequoy il luy plait compenser par sa grace[6] les douleurs dequoy sa justice nous bat à son tour; combien luy vaut d'estre logée en tel point que, où qu'elle jette sa veuë, le ciel est calme autour d'elle; nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air, aucune difficulté[7] par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence. Cette consideration prent grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi, je me represente[8] en mille visages ceux que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempeste, et encores ceux cy plus prés de moy qui reçoyvent si laschement et incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voyrement leur temps; ils outrepas-

1. Pour s'y *engager*.
2. *Mais*.
3. Et *l'*amplifier.
4. En sa *disposition* naturelle.
5. Ordonnéement et *competemment*.
6. *Par lesquelles* il luy plaist compenser *de* sa grace.
7. Passée, presente, future.
8. Je me *propose*.

sent le present et ce qu'ils possedent pour servir à l'esperance et pour des ombrages et vaines images que la fantaisie leur met au devant,

Morte obita quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus;

lesquelles hastent et allongent leur fuite à mesme qu'on les suit. Le fruit et but de leur poursuitte, c'est poursuivre : comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler,

Nil actum credens, cum quid superesset agendum.

Pour moy donc, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroier. Je ne vay pas desirant qu'elle eust à dire la necessité de boire et de manger[1], et que nous nous sustentissions[2], mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit et se maintenoit; ny qu'on produisist stupidement des enfans par les doigts ou par les talons[3]; que le corps[4] fust sans desir et sans chatouillement : ce sont plaintes d'ingratitude[5]. J'accepte de bon cœur ce que nature a faict pour moy, et

---

1. Et me sembleroit faillir non moins excusablement de desirer qu'elle l'eust double : *sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus.*

2. *Ny* que nous nous *substentassions.*

3. Ains, parlant en reverence, que plustost encores, on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons.

4. *Ny* que le corps.

5. Ce sont plaintes *ingrates et iniques.*

m'en agrée et l'en remercie [1]. On fait tort à ce grand et tout puissant Donneur de mespriser son don, l'alterer et desfigurer [2].

Des opinions de la philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire les plus humaines et nostres ; mes discours sont, conformeement à mes meurs, bas et humbles [3]. Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste [4]. Je queste par tout sa piste : nous l'avons confonduë de traces bastardes et ar-

---

1. J'accepte de bon cœur *et recognoissant* ce que nature a faict pour moy, et m'en aggrée et *m'en loue*.

2. De *refuser* son don, l'*annuler* et desfigurer : Tout bon, il a fait tout bon : *omnia quæ secundum naturam sunt æstimatione digna sunt.*

3. Elle faict bien l'enfant à mon gré quand elle se met sur ses ergots pour nous prescher : Que c'est une farrouche alliance de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au des-honneste ; Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste ; le seul plaisir qu'il tire de la jouyssance d'une jeune espouse, Que c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. N'eussent ses suyvans non plus de droit et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes qu'en a sa leçon. Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre : il prise comme il doit la volupté corporelle, mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy ne va nullement seule selon luy (il n'est pas si fantastique), mais seulement premiere ; pour luy la temperance est moderatrice, non adversaire des voluptez.

4. *Intrandum est in rerum naturam et penitus quid ea postulet pervidendum.*

tificielles[1]. Est-ce pas erreur d'estimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires? Si ne m'osteront-ils pas de la teste que ce ne soit un tres-convenable mariage du plaisir avec la necessité[2]. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si joincte et fraternelle correspondance? Au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arreste la legereté de l'esprit et la fixe[3]. Il n'y a piece indigne de nostre soin en ce present que Dieu nous a faict : nous en devons conte jusques à un poil. Et n'est pas une commission farcesque à l'homme[4] de conduire l'homme selon sa condition naturelle[5] : elle est simple, naïfve, et nous l'a le Createur donnée serieusement et expressement[6].

---

1. De traces *artificielles*; et ce souverain bien academique et peripatetique, qui est vivre selon icelle, devient à cette cause difficile à borner et expliquer, et celuy des stoïciens, voisin à celuy-là, qui est consentir à nature.

2. Avec laquelle, dit un ancien, les dieux complottent tousjours.

3. *Qui velut summum bonum laudat animæ naturam, et tanquam malum naturam carnis accusat, profecto et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit; quoniam id vanitate sentit humana, non veritate divina.*

4. Une commission *par acquit* à l'homme.

5. *Naturelle* [mot supprimé].

6. Elle est *expresse*, naïfve *et tres-principale*, et nous l'a le Createur donnée serieusement et *severement*. L'authorité peut seule envers les communs entendemens, et poise plus en langage peregrin; rechargeons en ce lieu : *Stultitiæ proprium quis non dixerit ignave et contumaciter facere quæ*

Or sus, pour voir, faictes vous dire un jour les amusemens et imaginations que celuy là met en sa teste et pour lesquelles il destourne sa pensée d'un bon repas et plainct l'heure qu'il emploie à se nourrir, vous trouverez qu'il n'y a rien si fade en tous les mets de vostre table que ce bel entretien de son ame (le plus souvent, il nous vaudroit mieux dormir tout à faict que de veiller à ce à quoy nous veillons); et trouverez que son discours et intentions ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissemens d'Archimedes mesme, que seroit-ce? Je ne touche pas icy et ne mesle point à cette voirie d'hommes[1] que nous sommes et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevées par ardeur de devotion et religion à une constante et conscientieuse meditation des choses divines[2] : c'est un estude privilegé[3]. Nos estudes sont tous mondains; et, entre les mon-

---

facienda sunt; et alio corpus impellere, alio animum; distrahique inter diversissimos motus?

1. A cette *marmaille* d'hommes.

2. Lesquelles preoccupans par l'effort d'une vive et vehemente esperance l'usage de la nourriture eternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'attendre à nos necessiteuses commoditez, fluides et ambigues, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle.

3. Entre nous, ce sont choses que j'ay tousjours veuës de singulier accord : les opinions supercelestes et les mœurs sousterraines.

dains, les plus naturels sont les plus justes[1].

Esope[2] vid son maistre qui pissoit en se promenant : « Quoy donq ! fit-il, nous faudra-il chier en courant ? » Mesnageons le temps, encore nous en reste-il beaucoup d'oisif et mal employé. Nostre esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besongnes sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eux et eschapper à l'homme, c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent[3]. Et des humaines sciences, celles-là me semblent plus terrestres qui sont le plus haut montées[4] ; et je ne trouve rien si bas[5] et si mortel en la vie d'Alexandre que ses fantasies autour de sa deification[6]. Philotas le mordit plaisamment par sa responce. Il s'estoit conjouy avec luy, par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux : « Pour ta consideration, j'en suis bien

---

1. *Nos estudes sont tous mondains*, etc. [passage supprimé].

2. Esope, *ce grand homme.*

3. Ces humeurs transcendentes m'effrayent comme les lieux hautains et inaccessibles ; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates que ses ecstases et ses demoneries, rien si humain en Platon que ce pourquoy ils disent qu'on l'appelle divin.

4. Et *de nos* sciences celles-là me semblent plus terrestres *et basses* qui sont *les* plus haut montées.

5. Rien si *humble.*

6. Autour de son *immortalisation.*

aise; mais il y a de quoy plaindre les hommes qui auront à vivre avec un homme et luy obeyr, lequel excede la mesure d'un homme[1]. » La gentille inscription, dequoy les Atheniens honorerent la venue de Pompeius en leur ville se conforme à mon sens :

D'autant es tu dieu comme
Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection, et comme divine, de sçavoir jouyr loiallement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions pour n'entendre l'usage des nostres, et sortons hors de nous pour ne sçavoir quel il y fait[2]. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modelle commun, sans merveille, sans extravagance[3]. Or la vieillesse a un peu besoin d'estre traictée plus doucement et plus delicatement[4]. Recommandons la à ce Dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale :

---

1. Lequel *outrepasse et ne se contente de* la mesure d'un homme :

Dis te minorem quod geris, imperas.

2. Si avons nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encores faut-il marcher de nos jambes; et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes nous assis que sus nostre cul.

3. Au modelle commun *et humain, avec ordre, mais sans miracle,* sans extravagance.

4. D'estre traictée plus *tendrement.*

Frui paratis et valido mihi,
Latoe, dones, et, precor, integra
Cum mente; nec turpem senectam
Degere, nec cythara carentem.

FIN DU LIVRE TROISIESME

NOTES

DU TOME SEPTIÈME

P. 1. *Per varios...* C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art, en s'instruisant de l'exemple. (Manilius, I, 59.)

2. *Toutesfois il s'est trouvé des hommes.* Voy. Cicéron, *Academ.*, II, 18.

3. *Ut olim flagitiis...* Nous souffrons autant des lois qu'on souffrait autrefois des crimes. (Tacite, *Annal.*, III, 25.) — Le texte de Tacite est un peu différent : *Utque antehac flagitiis, ita tunc legibus laborabatur.*

4. *En voylà qui, pour tous juges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes.* Coste pense que Montaigne a voulu parler ici de la petite république montagneuse de Saint-Marin, *San Marino*, enclavée jadis dans les États du pape, et qui confiait toujours à un étranger le soin de la justice, selon l'usage presque général adopté dans les républiques de Lombardie au moyen âge.

— *Jugeant avec Platon.* Dans sa *République,* liv III, p. 621.

5. *Des clauses artistes.* C'est-à-dire : « Des clauses arrangées avec art. »

P. 5. *Confusum...* Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poussière devient confus. (SÉNÈQUE, *Epist.* 89.)

— *Difficultatem...* C'est la doctrine qui crée les difficultés. (QUINTILIEN, *Inst. Orat.*, X, 3.)

7. *Mus...* Une souris dans de la poix. (*Proverbe latin.*)

— *Ce qu'un Crates.* Ou plutôt *Socrates.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 22.

8. *Ainsi voit l'on...* Vers faisant partie d'une pièce adressée par LA BOÉTIE à Marguerite de Carle, qui devint plus tard sa femme.

9. *Car il n'est monté que d'un grain.* C'est-à-dire : « D'un grain de blé », métaphore tirée de l'argument nommé *sorite,* de σωρὸς, tas de blé.

— *Suivant Aristote.* Dans *Morale à Nicomaque*, IV, 13.

10. *C'est la teste de Hydra.* C'est la tête de l'hydre.

— *Socrates demandoit à Memnon.* Ou mieux *Menon.* Voy. dans PLATON le dialogue qui porte ce nom, p. 409.

12. *Consacrez aux formules.* C'est-à-dire : « Immolés aux formules. »

— *Philippus, ou quelque autre.* C'est bien de Philippe qu'il s'agit. Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes,* où le cas de Philippe est rapporté avec une circonstance plus piquante : Le condamné, ayant remarqué que Philippe avait sommeillé pendant les débats, en appela aussitôt du jugement rendu contre lui. « A qui ? objecta Philippe indigné. — A Philippe éveillé », répliqua le condamné ; et Philippe fit droit à cette requête imprévue.

13. *Ces anciennes opinions.* Voy. PLUTARQUE, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'État*, c. 21.

— *J'en suis là comme Alcibiades.* Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, c. 23.

— *De ce que tiennent les Cyrenaïques.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 92.

P. 13. *Et les Theodoriens.* Voy. Diogène Laerce, I, 99.

15. *Qua...* Par quel art Dieu gouverne le monde; par où s'élève la lune et par où elle se retire, et comment, réunissant son double croissant, elle se retrouve chaque mois dans son plein; d'où viennent les vents qui commandent à la mer et quelle est l'influence du vent du midi; par quelles eaux sont formés les nuages; s'il doit venir un jour qui détruise le monde : cherchez, vous que tourmente le besoin d'approfondir ces mystères. (Properce, III, v. 26, pour les six premiers vers, et Lucain, I, 417, pour le dernier.)

— *Qui bien leur sert.* Le pronom *qui* est le relatif de *fondement.*

18. *Fluctus...* De même, sous le premier souffle du vent, la mer blanchit, puis, peu à peu, s'enfle, soulève ses ondes et enfin se dresse du fond de l'abîme jusqu'aux astres. (Virgile, *Æn.*, VII, 528.)

19. *Ce Dieu de science...* Sur le frontispice du temple de Delphes, consacré à Apollon, était gravée la maxime : Γνῶθι σεαυτόν, connais-toi toi-même.

— *D'où naist cette platonique subtilité.* Voy. Platon, *Menon,* p. 80.

— *Comme Socrates apprend à Euthydeme.* Voy. Xénophon, *Mémoires sur Socrate,* IV, 2, 24.

20. *Au stile qu'on establit les religions et les loix.* C'est-à-dire : « Dans un style de prophète et de législateur. »

— *Aristarchus disoit.* Dans Plutarque, *de l'Amour fraternel,* c. 1.

— *Cui...* Antée, qui, lorsqu'il avait touché sa mère, sentait une nouvelle vigueur renaître dans ses membres épuisés. (Lucain, IV, 599.)

— *Nihil...* Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision avant la perception et la connaissance. (Cicéron, *Acad.*, I, 13.)

21. *Allons, disoit-il.* Voy. Diogène Laerce, VI, 2.

P. 22. *Sed...* Mais il serait impossible d'en énumérer toutes les espèces et d'en dire tous les noms. (VIRGILE, *Géorg.*, II, 103.)

— *Sola...* Il n'y a que la sagesse qui soit tout entière enfermée en elle-même. (CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, III, 7.)

— *C'est ce qu'on remarque.* Voy. TITE-LIVE, XLI, 20.

— *J'ay veu quelque autre.* Montaigne parle de lui-même.

23. *Dum...* Quand un sang plus jeune courait dans mes veines, et que la vieillesse jalouse n'avait pas encore blanchi mes tempes. (VIRGILE, *Æn.*, V, 415.)

— *Platon ordonne.* Dans *Gorgias.*

24. *Quod...* Qui voulût être ce qu'il est et qui ne désirât rien de plus. (MARTIAL, X, XLVII, 12.)

25. *A nul interest de leurs plaisirs.* C'est-à-dire : « Sans détriment de leurs plaisirs. »

26. *Tibere disoit.* Voy. TACITE, *Annal.*, VI, 46.

— *Ainsi Platon.* Dans la *République,* liv. III, p. 408.

— *Et le pouvoit avoir apprins de Socrates.* Voy. XENOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 9.

27. *Tandem...* Enfin, je salue donc une science qui se traduit par des résultats. (HORACE, *Epod.*, XVII, 1.)

29. *A Auguste.* A Augsbourg, *Augusta Vindelicorum,* par où passa Montaigne en allant en Italie, dans le mois d'octobre 1580. Voy. *Voyages,* t. I, p. 114.

— *Je ne sçay où, en Seneque.* Dans *Epist.* 90.

31. *Et ce que dit Aristote.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pyrrhon,* IV, 81.

32. *Et Seneque quasi autant de soy.* Dans *Epist.* 56.

— *Socrates respondit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 36.

— *Seneque, en sa jeunesse.* Voy. *Epist.* 108.

P. 33. *Pourtant, disent les sages.* Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux Pythagoriciens : « Choisy la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante. » (*De l'Exil,* c. 7, de la traduction d'Amyot.)

34. *Ad primum...* Veut-il se promener jusqu'à la première borne milliaire, l'heure est prise dans son livre; s'est-il frotté le coin de l'œil et qu'il lui en cuise, le collyre devra être composé d'après son horoscope. (Juvénal, VI, 576.)

— *Comme disoit Philopœmen.* Ou plutôt *comme on disoit à Philopœmen.* Voy. sa vie dans Plutarque, c. 1.

35. *Nous tenons de ce laborieux soldat Marius.* Voy. Plutarque, *Comment il faut refréner la colère,* c. 13.

36. *Il m'a cuidé imprimer non tant son discours que son sentiment.* C'est-à-dire : « Il a pensé m'imprimer non tant son opinion que sa sensation. »

37. *Comme fit Cæsar le haut mal.* Voy. sa vie dans Plutarque, c. 5.

38. *An...* La vie est-elle d'un si grand prix? On nous force à renoncer à nos habitudes et à cesser de vivre pour prolonger notre existence : car je ne pense pas qu'il faille mettre au nombre des vivants ceux à qui on rend incommodes l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire. (*Pseudo*-Gallus, *Eleg.*, I, 155, 247.) — Les mots *An vivere tanti est?* ne se trouvent pas dans le texte.

— *Natura...* L'homme est de sa nature un animal propre et délicat. (Sénèque, *Epist.* 92.)

40. *Quem...* Alors que, couvert d'une tunique éclatante, le brillant Cupidon voltigeait autour de moi. (Catulle, *Carm.*, LXVI, 133.)

— *Et militavi...* Et j'ai combattu non sans gloire. (Horace, *Od.*, III, xxvi, 2.)

— *Sex...* A peine si je me souviens d'y être allé jusqu'à six. (Ovide, *Amor.*, III, vii, 26.)

Universitas
BIBLIOTHECA

P. 40. *En quelle foiblesse d'ans.* C'est-à-dire : « En quel âge tendre. »

— *Inde...* Aussi eus-je de bonne heure du poil sous l'aisselle, et ma barbe précoce étonna ma mère. (MARTIAL, XI, XXII, 7.)

41. *Defienda...* Que Dieu me défende de moi-même !

— *Farnel,* ou mieux *Fernel,* médecin de Henri II (1497-1558). — *L'Escale,* plus connu sous le nom de *J.-C. Scaliger* (1484-1558), un des plus grands érudits de son temps.

42. *Quelqu'un.* Il s'agit de Carnéade. Voy. la *Vie* de ce philosophe dans DIOGÈNE LAERCE, IV, 63.

— *Est quædam vox...* Il y a une sorte de voix faite pour l'oreille, non tant par son étendue que par sa propriété. (QUINTILIEN, XI, 3.)

44. *Stulte...* Insensé ! pourquoi, dans tes vœux puérils, demandes-tu des choses irréalisables ? (OVIDE, *Trist.*, III, VIII, 11.)

— *Indignare...* Plains-toi, si l'on t'impose à toi seul une injuste loi. (SÉNÈQUE, *Epist.* 91.)

— *Platon ne croit pas.* Dans sa *République,* liv. III, p. 423.

45. *Non secus...* Non autrement qu'on étaye par toutes sortes d'obstacles un bâtiment qui menace ruine, jusqu'au jour fatal où, tout cet assemblage venant à se rompre, les étais s'écroulent avec l'édifice. (*Pseudo*-GALLUS, I, 171.)

— *La folie de Ctesiphon.* Voy. PLUTARQUE, *Comment il faut refréner la colère,* c. 8, de la version d'Amyot.

47. *Quæ...* Nous n'avons droit de nous plaindre que du mal qui nous atteint injustement. (OVIDE, *Heroid.*, V, 8.)

50. *En paume.* C'est-à-dire : « Dans la paume de la main. »

— *Feuilletant ces petits brevets.* Ou papiers sur lesquels

Montaigne avait noté tous les accidents de sa maladie de la gravelle pendant ses voyages aux eaux minérales de Lorraine, de Suisse et de Toscane, et qui ont servi à composer en partie le *Journal du Voyage de Montaigne en Italie,* publié en 1774.

P. 51. *Tout ainsi que les stoyciens disent.* Voy. PLUTARQUE, qui combat ce sentiment dans le traité *des Communes Conceptions contre les stoïques,* c. 10 et suiv.

52. *Si qu'à tours.* C'est-à-dire : « Si bien que tour à tour. »

— *Et s'escrioit au bon Esope.* Voy. PLATON, *Phédon,* p. 60.

54. *A sa coulpe.* C'est-à-dire : « C'est sa faute. »

— *Comme Cicero.* Dans son livre *de Senectute.*

56. *On trouvoit à redire au grand Scipion.* Voy. PLUTARQUE, *Qu'il est requis qu'un prince soit savant,* c. 6, à la fin.

— *Platon veut.* Dans les *Lois,* VII, 13, p. 892.

58. *Pulchrumque...* Il vous vient à l'esprit qu'il est beau de mourir en combattant. (VIRGILE, *Æn.,* II, 317.)

59. *Non hoc...* Mes forces ne me permettent plus de braver les intempéries du ciel à la porte d'une maîtresse. (HORACE, *Od.,* III, x, 19.)

— *Vivere...* Vivre, mon Lucilius, c'est combattre. (SÉNÈQUE, *Epist.* 96.)

60. *Nec...* Mon corps ne participe pas des troubles de mon esprit. (OVIDE, *Trist.,* III, VIII, 25.)

61. *Quis...* Qui s'étonne de trouver des goîtres dans les Alpes? (JUVÉNAL, XIII, 162.)

— *Res...* Il n'est pas étonnant que les hommes retrouvent en songe les préoccupations de la veille et qu'ils agissent ensuite dans la veille d'après leurs songes. (ATTIUS, *apud* CICER., *de Divinat.,* I, 22.)

— *Platon dit.* Dans le *Timée,* p. 71

P. 61. *Les histoires disent.* Voy. Hérodote, IV, 184; Pomponius Méla, I, 8.

— *Car Pythagoras.* Voy. Cicéron, *de Divinat.*, II, 58.

62. *Et hay l'opinion de Favorinus.* Voy. Aulu-Gelle, *Noct. attic.*, XV, 8, où Favorinus condamne, au contraire, l'opinion que Montaigne lui reproche.

— *Theon... et le valet de Pericles.* Voy. Diogène Laerce, *Vie de Pyrrhus*, IX, 82.

63. *Si modica...* Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton dîner. (Horace, *Epist.*, I, v, 2.)

— *Per quæ...* C'est le luxe qui voudrait échapper à l'ennui des richesses. (Sénèque, *Epist.* 18.)

— *Magna...* C'est une grande partie de la liberté que de savoir régler son ventre. (Id., *ibid.*, 123.)

64. *La belle humeur de Chelonis.* Voy. Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène*, c. 5.

65. *L'exemple de Flaminius.* Id., *Vie de Flaminius*, c. 1.

— *Celuy de Pyrrus.* Id., *Vie de Pyrrhus*, c. 2.

— *Sur le patron d'Auguste.* Voy. Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 74.

67. *Faveur qu'illegitime.* C'est-à-dire *extraordinaire.*

— *Et Solon.* Dans Hérodote, I, 32.

— *Cet ἄριστον μέτρον.* Cette *excellente médiocrité*, recommandée par les sages de la Grèce. Voy. Diogène Laerce, I, 93.

— *Omnia...* Tout ce qui se fait naturellement doit être tenu pour bon. (Cicéron, *de Senect.*, c, 19.)

— *Dit Platon.* Dans le *Timée*, p. 81.

68. *Vitam...* Les jeunes gens s'en vont par force de la vie, les vieillards par débilité. (Cicéron, *de Senect.*, c. 19.)

69. *Comme Epicurus.* Voy. Sénèque, *Epist.* 18.

P. 69. *Ce mesme Epicurus.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 91.

— *Et louë Chilon.* Voy. PLUTARQUE, *Banquet des sept sages,* c. 3.

71. *Les limites d'Auguste.* Voy. sa *Vie* par SUÉTONE, c. 77.

72. *La reigle de Democritus.* Ou mieux de *Demetrius,* selon PLINE, *Hist. nat.*, XXVIII, 6.

— *Ils disent que Cranaus.* Voy. ATHÉNÉE, II, 2, qui attribue l'invention non à *Cranaüs,* mais à *Amphictyon,* son successeur.

74. *Diogenes.* Voy. PLUTARQUE, *Que la vertu se peut enseigner,* c. 2.

— *La chambriere du philosophe Chrysippus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VII, 183.

75. *Varro.* Voy. AULU-GELLE, XIII, 11.

— *Que Platon luy preste.* Dans le dialogue intitulé *Protagoras,* p. 347.

— *Xerxes.* Voy. CICÉRON, *Tusc.*, V, 7.

76. *Sincerum...* Si le vase est impur, la liqueur s'y corrompt. (HORACE, *Epist.*, I, II, 54.)

— *La balance de Critolaüs.* Voy. CICÉRON, *Tusc.*, V, 17.

— *Les philosophes cyrenaïques.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 90.

77. *Comme dit Aristote.* Dans *Morale à Nicomaque,* II, 7.

79. *O fortes...* Braves compagnons, qui avez souvent essuyé avec moi les plus grands dangers, noyons aujourd'hui nos soucis dans le vin; demain, nous parcourrons ensemble la vaste mer. (HORACE, *Od.*, I, VII, 30.)

— *Pour lire et breveter Polybe.* C'est-à-dire : « Pour lire Polybe et en composer un abrégé », comme dit PLUTARQUE dans la *Vie de Marcus Brutus,* c. 1.

P. 80. *Epaminondas*. Voy. CORNÉLIUS NÉPOS, *Épaminondas*, c. 2.

— *Du jeune Scipion*. Et non pas de *Scipion l'ayeul*, comme l'indique à tort la variante de 1595. Voy. CICÉRON, *de Orat.*, II, 6.

— *S'amusant et se chatouillant...* Le jeune Scipion et Lélius auraient pris part, d'après Suétone, aux comédies de Térence.

— *Cui cor sapiat...* Qu'il ait le jugement délicat aussi bien que le palais. (CICÉRON, *de Finibus bon. et mal.*, II, 8.)

— *La teste pleine*. Voy. TITE-LIVE, XXIX, 19.

81. *A recourir Theramenes*. C'est-à-dire : « Pour secourir Théramène. »

83. *Eudoxus*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, VIII, 88, et ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, X, 2.

— *Eodem...* La dilatation de l'âme dans la joie n'est pas moins anormale que sa contraction dans la douleur. (CICÉRON, *Tusc.*, IV, 31.)

— *Platon les accouple*. Dans ses *Lois*, liv. I, p. 636.

84. *Stulti...* La vie de l'insensé est ingrate, elle est trouble; elle se porte tout entière dans l'avenir. (SÉNÈQUE, *Epist.* 15.)

87. *Morte...* Tels sont ces fantômes qu'on voit, dit-on, voltiger après la mort autour des tombeaux, ou tels ces songes qui trompent nos sens endormis. (VIRGILE, *Æn.*, X, 641.)

— *Alexandre disoit*. Voy. ARRIEN, *de Exped. Alex.*, V, 26.

— *Nil...* Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait à faire. (LUCAIN, II, 657.)

— *Cette drogue*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, I, 114.

P. 87. *Sapiens...* Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles. (SÉNÈQUE, *Epist.* 119.)

88. *Omnia...* Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime. (CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, III, 6.)

— *N'eussent ses suyvans...* C'est-à-dire : « Je voudrais que les sectaires d'une pareille philosophie n'eussent non plus de droit », etc.

— *Intrandum est...* Il faut pénétrer la nature des choses et voir exactement ce qu'elle exige. (CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, V, 16.)

89. *Qui velut...* Quiconque exalte l'âme comme le souverain bien et condamne la chair comme chose mauvaise appète l'âme charnellement et charnellement fuit la chair, parce qu'il en juge par vanité humaine, non d'après la vérité divine. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 5.)

— *Stultitiæ...* N'est-ce pas le propre de la sottise de faire lâchement et en maugréant ce qu'on est forcé de faire, de pousser le corps d'un côté et l'âme de l'autre, de se partager entre des mouvements contraires? (SÉNÈQUE, *Epist.* 74.)

90. *De s'attendre.* C'est-à-dire *de s'appliquer*, ainsi que porte l'édition de 1635, corrigée par Mlle de Gournay.

91. *Esope.* Voy. PLANUDE, *Vie d'Ésope.*

— *Philotas.* Voy. QUINTE-CURCE, VI, 9.

92. *D'autant es tu dieu...* Vers traduits de PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 7, par Amyot.

— *Dîs te...* C'est parce que tu te soumets aux dieux que tu commandes aux hommes. (HORACE, *Od.*, III, VI, 5.)

93. *Frui...* O fils de Latone ! accorde-moi de jouir en paix du fruit de mon travail; donne-moi une âme saine dans un corps sain, et, je t'en prie, préserve-moi d'une vieillesse languissante, fermée au commerce des Muses! (ID., *ibid.*, I, XXXI, 17.)

INDEX

ABRA, *fille de saint Hilaire, évêque de Poitiers,* II, 153.

Absence. Ravive l'affection conjugale, VI, 169. Rend la conjonction des volontés plus riche entre amis, 172.

ABYDEENS. Leur obstination à périr, III, 41.

ABYSSINS. Mettent de la pompe à monter de grandes mules, II, 255 et suiv.

Académiciens. Leur avis moins hardi que celui des Pyrrhoniens, IV, 88.

Accidents funestes. Dépendent en bonne partie du jugement qu'on s'en fait, I, 61 et suiv. Accidents pires à supporter que la mort, III, 26. Constance et patience des pauvres gens contre les accidents, VI, 272.

Accointances domestiques. Ce qu'il y faut chercher, II, 98.

ACHAÏENS. Détestaient de tromper à la guerre, I, 29.

Actions. La bonté et l'humanité peuvent se marier aux plus rudes et violentes actions humaines, V, 185.

ÆGINETES ou EGINETES. Pourquoi les Athéniens leur firent couper les pouces, IV, 304.

ÆLIUS VERUS. Ce qu'il répondit à sa femme, qui lui reprochait d'entretenir des maîtresses, II, 121.

ÆMILIUS LEPIDUS. Sa mort, I, 115.

ÆMILIUS REGILLUS (L.). Ne put empêcher ses soldats de piller la ville de Phocée, qui s'était rendue à lui par composition, I, 32.

Æschilus ou Æchylus. Sa mort, I, 115.

Age. Sujet à interprétations diverses, II, 303 et suiv. Quand la force de l'âge et quand son déclin, 305 et suiv.

Agesilaus. Comment il assura l'avantage qu'il avait douteusement acquis sur les Béotiens, I, 18. Un mot de lui à propos du roi de Perse, 106. Ce qu'il était d'avis d'apprendre aux enfants, II, 18. Comment il allait vêtu, 163. Manque, par trop de vaillance, l'occasion de défaire les Béotiens, 229 et suiv. Sa réponse aux Thasiens qui l'avaient fait dieu, IV, 35. S'il est vrai qu'il ait été puni par les éphores pour s'être rendu trop populaire, V, 55. Pourquoi, en voyageant, il faisait son logis dans les églises, 196. Ce qu'il jugeait de l'amour, VI, 32.

Agis, *roi de Sparte*. A quelle condition, selon lui, un homme peut vivre vraiment libre, III, 25. Sa réponse à un ambassadeur de la ville d'Abdère, 197.

Agrigentins. Élevaient des monuments aux bêtes qui leur avaient été chères, III, 169.

Aiguemond ou Egmond (*Le comte d'*), I, 36.

Albe (*Le duc d'*). Cruautés qu'il exerça à Bruxelles, I, 35 et suiv. Comparé avec le connétable de Montmorency, IV, 261 et suiv.

Albigeois. Brûlés vifs pour ne vouloir pas désavouer leurs opinions, I, 68.

Albucilla, *dame romaine*. Sa mort, IV, 170 et suiv.

Albuquerque. Pourquoi, étant en danger de périr, il prit un jeune garçon sur ses épaules, II, 177 et suiv.

Alcibiades. Pourquoi il donne un soufflet à un grammairien, V, 103. Sa vie est une des plus riches et des plus désirables, selon Montaigne, 110. Pourquoi il coupe la queue et les oreilles à son chien, V. Ne veut point de musique à table, VII, 75.

Alcmæon. A quelles choses il attribuait la divinité, IV, 9.

Alexandre, *tyran de Phères*. Pourquoi ne pouvait souffrir d'ouïr au théâtre le jeu des tragédies, V, 2.

Alexandre VI, *pape*. Comment fut empoisonné, II, 154 et suiv.

Alexandre le Grand. Sa cruauté envers Bétis, gouver-

neur de Gaza, I, 8 et suiv. Pourquoi il refusa de combattre la nuit, 34 et suiv. Dans quelle circonstance il montra le plus d'intrépidité, 184. Blâmé par son père Philippe de ce qu'il chantait trop bien, II, 196. Comment il se moqua de ses flatteurs qui voulaient lui faire accroire qu'il était fils de Jupiter, 210 et suiv. Profondement endormi un peu avant sa dernière bataille contre Darius, 224 et suiv. De son cheval Bucéphale, 250. Pourquoi non jugé à table ou au jeu, 269. Plaisante récompense donnée par lui à un faiseur de tours d'adresse, 281. Quelle odeur exhalait son corps, 286. Sa valeur n'était point pleine et universelle, III, 9. Jugement général sur sa personne, V, 104 et suiv. Comparé avec César, 107 et suiv. En quoi il est inférieur à Socrate, 197 et suiv. Tancé par son père à cause de sa libéralité, VI, 54.

Alexia ou Alesia. Événements extraordinaires concernant le siège de cette ville, V, 79 et suiv.

Allemans. Conservent une certaine lucidité dans l'ivresse, III, 14. Boivent sans discernement, 17.

Alphonse XI, *roi de Castille*. En quoi trouvait les ânes plus heureux que les rois, II, 215 et suiv. Fondateur de l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Écharpe, 255.

Alviane (*Barthélemy d'*), *général vénitien*. Pourquoi son corps fut ramené à Venise à travers le territoire ennemi, I, 16 et suiv.

Amasis, *roi d'Égypte*. Épouse une belle fille grecque sans pouvoir en jouir pendant quelque temps, I, 139.

Ambassadeurs. Pris à mentir par François Ier, I, 44 et suiv. Autre ambassadeur surpris en faute par Henri VIII, roi d'Angleterre, 46 et suiv. Si les ambassadeurs d'un prince lui doivent rien cacher de la vérité, 100.

Ambition. Passion plus forte que l'amour chez les grands hommes, V, 60 et suiv. Ladislas, roi de Naples, offre un exemple du contraire, 62. N'est pas un vice de petit compagnon, VI, 245.

Ame. A besoin, pour ne se perdre, d'un objet vrai ou faux où elle s'abute et agisse, I, 25. Considère différemment les choses, II, 175. Se découvre dans tous ses mouvements, 268. Donne aux choses la forme qu'il lui plaît,

269 et suiv. Ce que les philosophes ont pensé de l'âme, IV, 54 et suiv. Conclusion qu'on peut tirer de la diversité de leurs opinions, 115 et suiv. En quoi consiste le véritable prix de l'âme, V, 198 et suiv. Marque de sa grandeur, VII, 82.

Americains. En quel sens ils sont barbares, II, 131. De leurs mœurs, qui, pour être différentes des nôtres, n'en sont pas plus bizarres, 132 et suiv. Autres détails, VI, 59 et suiv.

Amestris, *mère de Xerxès*. Sacrifie quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse à quelque divinité souterraine, IV, 20.

Amiot ou Amyot (*Jacques*). Loué par Montaigne de n'avoir pas francisé les mots latins dans sa traduction de Plutarque, II, 233. Éloge de son style, III, 45 et suiv.

Amitié. Le fruit le plus parfait de la société, II, 84. Liaisons auxquelles ne convient pas le nom d'amitié, *ibid.* et suiv. Amitié contre nature fort en usage chez les Grecs, 88 et suiv. Exemple de parfaite amitié, 90 et suiv. Amitiés communes comparées à la vraie, 93 et suiv. Amitié des maris envers leurs femmes, restreinte par la théologie, 118. Encore de la vraie amitié, VI, 172.

Amour. Comment se guérit au jugement de Cratès, III, 273. Change l'image des choses, IV, 102 et suiv. Exemples remarquables de résistance à l'amour, V, 59 et suiv. Pourquoi il doit être banni du mariage, 262 et suiv. Tout tend, dans notre éducation, à dresser les femmes aux entremises de l'amour, 273 et suiv. Ce que c'est que l'amour, VI, 9. Il rend l'homme ridicule et le ravale aux bêtes, 10 et suiv. Il n'en est pas moins inspiré par la nature, et a toutes les apparences de la contradiction, 11 et suiv. Manière de le rendre plus piquant, 14 et suiv. L'amour chez les Espagnols et les Italiens, 15. Doit être conduit par degrés, *ibid.* et suiv. Les hommes sont iniques juges des actions des femmes en amour, 23. Les amants favorisés ont tort d'usurper une autorité souveraine sur leurs maîtresses, 28 et suiv. Avantages qu'on pourrait retirer de l'amour dans un âge avancé, 33. A quel âge il est de saison, 39.

Amurat. Immole six cents Grecs à l'âme de son père, II, 123.

Anacharsis. Quel est, à son avis, le gouvernement le plus heureux, II, 219.

Anaxagoras. Le premier philosophe qui ait reconnu que toutes choses ont été faites et sont conduites par un esprit infini, IV, 9.

Anaxarchus. Mis en pièces par l'ordre du tyran Nicocréon, montre une fermeté rare, III, 22.

Anaximander. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 8 et suiv.; et sur celle de l'âme, 55.

Anaximenes. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 9.

Andoins (*Corisande d'*). Voy. Grammont (*Mme de*).

Androdus. Son histoire merveilleuse, III, 237 et suiv.

Andron, *Argien*. Traversait la Libye sans boire, VII, 31.

Anglois. Vœu d'une troupe de jeunes gentilshommes anglais, IV, 299 et suiv.

Anguien. Voyez Enghien.

Animaux. Voyez *Bêtes*.

Antigonus. Assiège Nora, I, 30. Sait mauvais gré à son fils de lui avoir présenté la tête du roi Pyrrhus, II, 172. Comment il se moqua d'un poète qui l'avait appelé *Fils du Soleil*, 211. Pourquoi il punit les soldats d'Eumène, V, 180. Sa réponse à un jeune homme qui lui demandait la charge de son père décédé, 263 et suiv. Comment il se dispensa de rien donner à un philosophe cynique, VI, 267.

Antisthenes. Sa réponse à ceux qui lui reprochaient sa conversation avec les méchants, II, 178. Sa maxime sur la constance dans le malheur, 181. Quel était, selon lui, le meilleur apprentissage, III, 155. Sa réponse au prêtre qui l'initiait aux mystères d'Orphée, 180 et suiv. Pourquoi il conseillait aux Athéniens d'ordonner que les ânes fussent employés au labourage comme les chevaux, VI, 104.

Antisthenes ou Antisthenius, surnommé *Hercule*. Ce qu'il commandait à ses enfants, VI, 87.

Apollodorus, *tyran de Potidée*. Torturé par sa conscience, III, 51.

Apparences. Sont égales partout, III, 287. Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvait dans un même sujet des apparences contraires, IV, 132 et suiv. Pourquoi nous ne pouvons juger définitivement des choses par les apparences,

159 et suiv. Nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, VI, 240.

Approbation publique. Pourquoi elle doit être recherchée, IV, 205.

Aracus, *amiral de Sparte*, I, 174.

Arcesilaus. Louable de ce qu'il savait bien user de ses richesses, II, 186. Sa réponse à un jeune homme qui lui demandait si le sage peut être amoureux, VI, 39. Sa visite à Apelles ou à Ctésibius malade, 206.

Archelaus, *roi de Macédoine*. Se refuse à châtier quelqu'un qui avait versé de l'eau sur lui, V, 257.

Archias, *tyran de Thèbes*. Pourquoi périt dans une conspiration, III, 47 et suiv.

Archileonide, *mère de Brasidas*. N'accepte pas une louange qu'on lui faisait de son fils, II, 204.

Architas ou Archytas. Sa modération dans la colère, V, 40. Son aversion pour la solitude, VI, 190.

Architecte. Courte harangue d'un architecte au peuple d'Athènes, II, 61. Langage pompeux des architectes, 276.

Aréopage. Pourquoi ce vénérable sénat jugeait de nuit, IV, 94.

Aretin (*Pierre*). S'il mérite le nom de *divin*, II, 276 et suiv.

Argenterius, *médecin*, V, 138.

Argippees. Peuple qui vivait en sûreté sans armes offensives, IV, 184.

Arioste. A quel âge Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, III, 122. Ne saurait être comparé à Virgile, 125.

Aristarchus. Par quel mot il se jouait de la présomption de son siècle, VII, 20.

Aristippus. Sa réponse à celui qui lui disait qu'il devait aimer ses enfants parce qu'ils étaient sortis de lui, II, 85. A mis en rumeur toute la philosophie par ses opinions hardies en faveur de la volupté et des richesses, III, 156. Loué pour ses mœurs, *ibid*. Pourquoi ne fait pas difficulté d'accepter une robe parfumée, IV, 126. Pourquoi il souffre que Denys le Tyran lui crache au visage, *ibid*. Sa réponse à Diogène qui lui dit que, s'il savait vivre de choux, il ne

ferait pas la cour à des tyrans, *ibid.* Quel fruit il avait tiré de la philosophie, 239. Ce qu'il dit à des jeunes gens qui rougissaient de le voir entrer chez une courtisane, VI, 22.

Aristodemus, *roi des Messéniens.* Pourquoi se tua, V, 246.

Ariston. Comment il définit la rhétorique, II, 273. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 10. A quoi comparait une leçon, VI, 194 et suiv.

Aristote. Comment instruisit Alexandre, II, 50. Comment définissait l'amitié parfaite, 94. A quel âge il voulait qu'on se mariât, III, 87. Qualification ridicule qu'il donne à l'homme, III, 260. S'il est véritablement dogmatiste, 290 et suiv. N'avait point d'opinion déterminée sur la nature de Dieu, IV, 9. Sa doctrine aussi vaine qu'une autre, 50 et suiv. Plaisante réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui rapportait des médisances sur sa personne, V, 5. Des privilèges qu'il accordait à la beauté physique, VI, 303 et suiv. Ce qu'il dit à quelqu'un qui lui reprochait d'avoir été trop miséricordieux envers un méchant homme, 312.

Armenie. Tempête de neige sur ses montagnes lors de la retraite des Grecs, II, 165.

Armes. Mauvaise coutume de ne les prendre que sur le point d'une extrême nécessité, III, 111 et suiv. Armes de diverses nations, 112 et suiv.

Armoiries. Incertaines, II, 235.

Arras. Obstination de plusieurs de ses habitants, lorsque la ville fut prise par Louis XII, I, 65.

Arria, *femme de Cécina Pétus.* Comment elle encouragea son mari à se dérober au supplice, V, 90 et suiv.

Arrius ou Arius. On ne peut rien conclure contre lui de son genre de mort, II, 150.

Arsac (*Sieur d'*), *frère de Montaigne,* II, 128.

Artaxerxes. Adoucit la rigueur des anciennes lois de Perse, III, 163.

Artibius, *général de l'armée de Perse.* Comment son cheval fut cause de sa mort, II, 249.

Asinius Pollio. Ce qu'il trouvait à reprendre dans les *Commentaires* de César, III, 140. Sa lâcheté de ne vouloir publier la critique d'un ouvrage qu'après la mort de l'au-

teur, V, 5. Pourquoi il ne répliqua rien à Auguste, qui avait fait des vers contre lui, VI, 80.

Assassins, *nation dépendant de la Phénicie*. Comment ils croient gagner le paradis, V, 31.

Assigni (*Seigneur de l'*). Ce qui lui fut reproché, I, 30.

Assyriens. Comment ils domptaient les chevaux dont ils se servaient à la guerre, II, 256.

Astapa, *ville d'Espagne*. Fureur avec laquelle ses habitants se jettent dans un bûcher ardent avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, III, 41.

Atalante. Comment vaincue à la course, V, 234 et suiv.

Ataraxie. Ce que les Pyrrhoniens entendaient par ce mot, IV, 120.

Athéisme. N'est jamais un dogme sérieusement digéré, III, 183.

Athenes. Comment l'aimaient les étrangers, V, 268.

Atheniens. Leur superstition cruelle sur la sépulture des morts, et comment ils en furent punis, I, 23 et suiv. De leur dieu inconnu, IV, 7. Pourquoi firent couper les pouces aux Éginètes, 304.

Athlantide ou Atlantide, *île*. Son étendue, II, 126 et suiv. Ce ne peut être l'Amérique, 127 et suiv.

Athlètes. Leur force est plutôt vigueur de nerfs que de cœur, II, 35. Qui se sont privés des plaisirs de l'amour pour se conserver plus agiles et plus vigoureux, III, 88.

Atticus (*Pomponius*). Sa mort volontaire, IV, 172 et suiv.

Aubigny (*M. d'*). Assiégeant Capoue, I, 33 et suiv.

Aufidius. Sa mort, I, 115.

Auguste (*César*). Comment se venge de Neptune, I, 26 et suiv. Son désespoir en apprenant la défaite de Varus, 27. Sa clémence envers Cinna, 177 et suiv. Son sommeil profond à l'heure d'une bataille, II, 226 et suiv. Quel âge il fixa pour l'exercice des charges de judicature, 305 et suiv. Son caractère impénétrable, III, 3. Libéral de dons et avare de récompenses d'honneur, 71. Épigramme composée par lui, 234.

Auguste ou Augsbourg, *ville d'Allemagne*, VII, 29.

Augustin (*Saint*). Miracles attestés par lui, II, 79. Importance de ses écrits, III, 109 et suiv.

Aurat ou plutôt Daurat. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 261.

Auteurs. Ne devraient écrire que ce qu'ils savent, II, 130. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, IV, 253.

Autruches. Attelées à un coche, VI, 48.

Avarice. Ce qui la produit, I, 82.

Aveugle. Histoire d'un gentilhomme aveugle-né, IV, 140 et suiv. Exemples de personnes qui ont perdu subitement la vue, 300 et suiv.

Avocats. Comparés aux prédicateurs, I, 48. Comment se forment souvent leurs convictions, IV, 98 et suiv. Trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble, 127 et suiv.

Bains. Comment en usaient les anciens, II, 262. Leur utilité, V, 144. Des principaux bains d'Europe et de l'usage particulier de chacun, 145 et suiv.

Baisers. Comment ont été avilis, VI, 17.

Bajazet I. Fit éventrer un soldat accusé d'avoir pris de la bouillie à une pauvre femme qui en sustentait ses petits enfants, III, 54.

Barbare. Ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque peuple, II, 131. Il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, 139.

Bayard. Sa mort pleine de fermeté, I, 19 et suiv. Quel était son vrai nom, II, 237.

Beauté du corps. En quoi elle consiste, III, 248 et suiv. Si nous sommes supérieurs aux animaux, de ce chef, 250 et suiv. De son prix, IV, 222 et suiv.; VI, 302 et suiv.

Beauvais (*L'évêque de*). Sa conduite à la bataille de Bouvines, II, 205 et suiv.

Bebius, *juge*. Particularité de l'heure de sa mort, I, 115 et suiv.

Bedoins. Pourquoi allaient nus au combat, V, 27 et suiv.

Bellay (*Guillaume du*). Jugement sur ses *Mémoires*, III, 143 et suiv.

Bellay (*Joachim du*). Comment jugé par Montaigne, IV, 261.

Bellay (*Martin du*). Son extrême rigueur à l'égard du défenseur de Saint-Boni, I, 93. Jugement sur ses *Mémoires*, III, 143 et suiv.

Bembo (*Le cardinal*), VI, 5.

Bertheville, *lieutenant du comte de Brienne*, I, 34.

Bessus. Comment devint son propre délateur, III, 50.

Bêtes. Se vengent sur elles-mêmes du mal qu'elles ressentent, I, 25. Petites bêtes qui ne vivent qu'un jour, 127. Sujettes à la force de l'imagination, 145. Ont droit à quelques égards, III, 168 et suiv. Se communiquent leurs pensées, 195. De l'industrie et de la sagacité qu'on remarque dans quelques-unes, 197 et suiv. Ont leur langage naturel, 203 et suiv. Suivent librement leurs inclinations, 206. Leur subtilité dans leurs chasses, 207 et suiv. Discernent ce qui peut les soulager dans la maladie, 211 et suiv. Sont capables d'instruction, 213 et suiv. Surpassent les hommes en amitié, en fidélité et en gratitude, 228 et suiv., 236 et suiv. Font choix comme nous en leurs amours, 229. Ont parfois des amours bizarres, 230 et suiv. Mettent de la subtilité dans leurs malices, 231. Quelques-unes ont de la prévoyance, *ibid.* et suiv. D'autres ont la passion de la guerre, 232 et suiv. Pourquoi Moïse défendit de manger le sang des bêtes, IV, 57.

Betis, *gouverneur de Gaza*. Pourquoi mis à mort par Alexandre, I, 8.

Beze. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 261.

Bias. Mot de lui, II, 177.

Bien. Est la véritable richesse et met l'homme au-dessus des injures, II, 181 et suiv. Nous le désirons avec d'autant plus d'ardeur que nous avons plus de peine à l'obtenir, IV, 178. Il n'en est aucun exempt de quelque mélange de mal et d'incommodité, 278 et suiv.

Bien-être (*Le*). En quoi il consiste pour l'homme ; opinions diverses à ce sujet, IV, 119.

Bien-faire (*Le*). Se juge par la seule intention, III, 8.

Biens véritables. Sont ceux qui dépendent de nous, II, 180. Les biens de la fortune n'ont de valeur qu'autant qu'on en sait jouir, 211. Moyen le plus sage de les distribuer en mourant, III, 101 et suiv.

Bion. Ce qu'il dit d'un roi qui, dans le deuil, s'arrachait les cheveux, I, 26. Vécut dans l'athéisme et mourut dans la superstition, III, 183. Sa réponse à Antigonus, qui le voulait piquer sur le sujet de son origine, VI, 178.

Biron (*Le maréchal de*). Maire de Bordeaux, VI, 217.

Blosius (*Caius*). Degré de son amitié pour Gracchus, II, 92.

Boccace. N'est qu'un auteur plaisant pour Montaigne, III, 122.

Bodin (*Jean*), III, 141 ; V, 54.

Boetie (*Étienne de La*). Auteur de *la Servitude volontaire*, II, 40. A quel âge il la composa, 83. Fut le grand ami de Montaigne, 84. Regrets de Montaigne sur sa perte, 99. Éloge qu'il fait de son ami, 100 et suiv. Vingt-neuf sonnets composés par La Boétie, 103 et suiv. Il est l'homme le mieux doué qu'ait connu Montaigne, IV, 258.

Bœuf. Conte d'un bœuf porté par une femme, I, 150. Bœufs qui comptaient jusqu'à cent, III, 215.

Boiocatus. Sa noble réponse aux Romains, III, 26.

Boire. Est le dernier plaisir que l'âge nous dérobe, III, 18 et suiv.

Boiteux et *Boiteuses*. Proverbe sur leur compte, VI, 264 et suiv.

Boleslaus III, *roi de Pologne*. Trahi, V, 179 et suiv.

Boleslaus IV, *roi de Pologne*. Sa chasteté dans le mariage, V, 273.

Boniface VIII, *pape*. Son caractère, III, 2.

Bonnes (*Barthélemy de*), au siège de Commercy, I, 31.

Borgia (*César*), *duc de Valentinois*, II, 154 et suiv.

Borgne. Exemple d'un homme qui devint borgne pour avoir fait semblant de l'être, IV, 299.

Borromé, *cardinal*. Sa vie austère, I, 81.

Bouchet, auteur des *Annales d'Aquitaine*, II, 79.

Bouffons qui ont plaisanté en mourant, I, 64 et suiv.

Bourbon (*M. de*), I, 102.

Boutieres (*M. de*) à Turin, III, 47.

Bresil. Surnommé *la France antarctique* par Villegaignon, II, 126. Pourquoi ses habitants ne mouraient que de vieillesse, III, 265.

Brienne (*Le comte de*), I, 34.

Brousse (*Le sieur de La*), frère de Montaigne, III, 49.

Brutus. Regrets de Montaigne sur la perte du livre qu'il avait écrit, *de la Vertu*, III, 133.

Bucefal ou Bucephale, *cheval d'Alexandre*, II, 250.

Buchanan. Ce qu'il dit à Montaigne, II, 68. Mis par celui-ci au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 261.

Bulle. Formulaire d'une bulle qui accorde à Montaigne la bourgeoisie romaine, VI, 211 et suiv.

Bunel (*Pierre*), III, 170.

Bures (*Le comte de*), I, 103.

Bussaguet (*Sieur de*), oncle paternel de Montaigne, V, 123.

Cæsar. Voy. Cesar.

Cæstius. Voy. Cestius.

Caligula. Pourquoi il fit abattre une maison, I, 26.

Cambises ou Cambyses. Ce qui le détermina à faire mourir son frère, V, 246.

Caius Julius, *médecin*. Sa mort, I, 116.

Canius Julius, *noble romain*. S'applique en mourant à observer les effets de la mort, III, 56.

Cannibales, ou sauvages de l'Amérique. Voy. Americains.

Capilupus. Fameux auteur de centons, II, 25.

Caraffe (*Antoine*), *cardinal*. Son maître d'hôtel, II, 274.

Carnevalet ou Carnavalet. Le plus excellent cavalier du temps de Montaigne, II, 259.

Carneades. Trop passionné pour l'étude, II, 51. A soutenu que la gloire est désirable pour elle-même, IV, 190.

Caro (*Hannibal*). Éloge de ses lettres, II, 200.

Carthage. Ses habitants pris de terreur panique, I, 105.

Carthaginois. Immolaient leurs enfants à Saturne, IV, 20. En quel cas punissaient leurs généraux victorieux, VI, 100.

Cassius Severus. Ne parlait jamais mieux qu'à l'improviste, I, 49. Mot de lui, III, 108.

Castalio (*Sebastianus*). Savant allemand, mourut de faim, II, 160.

Catena, *brigand italien*. Son supplice, III, 163.

Caton *l'ancien* ou *le censeur*. Sa parcimonie, II, 278. Reproche qu'on lui a fait de bien boire, III, 15. S'avisa trop tard d'apprendre le grec, V, 17.

Caton *le jeune*. Un mot de lui sur Cicéron, II, 61. Jugements divers sur sa mort, 169 et suiv. Traits de cinq poètes latins à sa louange, 170 et suiv. Sa tranquillité d'âme à la veille d'une émeute où il devait être mêlé, 225 et suiv. Il se tua par vertu, III, 149. Sa mort comparée à celle de Socrate, 151. Sa vertu plus pure que celle de Caton le censeur, V, 16.

Catulle. En quoi supérieur à Martial, III, 126.

Catulus (*Luctatius*). Pourquoi il prit la fuite dans un combat, II, 203.

Cauniens. Bannissaient de leur pays les dieux étrangers, IV, 40.

Caupene (*Le baron de*), V, 148.

Cea, *île de Négrepont*. Histoire singulière d'une femme de cette île, III, 43 et suiv.

Celius. Voy. Cœlius.

Cerfs. Attelés à un coche, VI, 48.

Cesar (*Jules*). De combien s'endetta pour arriver au pouvoir, I, 84. Excellent capitaine, eut l'ambition de se faire connaître aussi pour excellent ingénieur, 98. Ce qu'il dit à un vieux soldat de sa garde, 124. Son intrépidité en présence de ses légions mutinées, 186. Moyen qu'il employa pour se faire aimer de ses ennemis, 189. Marchait nu-tête devant son armée, II, 163. Ses pleurs à la mort de Pompée, 172. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, 195. Ce qu'il reprochait aux soldats de Pompée à Oricum, 239. Excellent cavalier, 249. Pourquoi il fut appelé *la ruelle du roi Nicomède*, 266. Un mot de lui, 280. Éloge de ses *Commentaires*, III, 136. A quelle occasion il est traité de brigand par Montaigne, 150. Singulières preuves de sa clémence, 161. Quelle mort il trouvait la plus souhaitable, IV, 171. Il a donné et vendu des royaumes, alors qu'il n'était que simple citoyen romain, 296 et suiv. Ses nombreuses amours, V, 60 et suiv. L'amour ne nuisit jamais à son ambition, 62 et suiv. Sa sobriété, 64. A quel propos

il fut traité d'ivrogne par Caton, 64. Sa douceur et sa clémence envers ses ennemis, 65 et suiv. Égards qu'il avait pour ses amis, 67. Sa justice, *ibid.* L'ambition a terni toutes ses belles qualités, *ibid.* et suiv. Ses *Commentaires* devraient être le bréviaire de tout homme de guerre, 71. Comment il rassura ses troupes en présence des forces considérables du roi Juba, *ibid.* et suiv. Il habituait ses soldats à lui obéir aveuglément, 72. Amusait l'ennemi pour le surprendre avec plus d'avantage, 73. Seule vertu qu'il requérait de ses soldats, *ibid.* Voulait qu'ils fussent richement armés, 74. Dans l'occasion, les traitait avec beaucoup de sévérité, *ibid.* Pourquoi il fit faire un pont sur le Rhin, *ibid.* et suiv. Pourquoi aimait à haranguer ses soldats, 75. Rapidité de ses expéditions militaires, 76 et suiv. Voyait tout par lui-même, 77. Aimait mieux la victoire gagnée par prudence que par force, *ibid.* Se jetait dans le péril le plus extrême, en cas de nécessité, 78 et suiv. Sa confiance et sa fermeté au siège d'Alésia, 79 et suiv. N'approuvait pas toute sorte de moyens d'obtenir la victoire, 82. Bon nageur, 83. Affection que lui portaient ses soldats, *ibid.* Paroles inhumaines que lui prête le poète Lucain, 188. Sa robe troubla Rome, ce que sa mort n'avait pas fait, 242.

Cestius. Maltraité par le fils de Cicéron, III, 134.

Chalcondyle, *historien grec*, V, 15.

Charges. Ridicule qu'il y a à les désigner pour la plupart par des appellations superbes, II, 276. Elles se donnent plus par fortune que par mérite, VI, 99. Comment elles doivent être exercées, 218 et suiv.

Charillus, *Lacédémonien.* Sa retenue dans un accès de colère, V, 40. Ce qu'on disait de son caractère, VI, 313.

Charles V, *empereur.* Son opinion sur l'armée française, I, 99. Quelle est la plus belle de ses actions, III, 89.

Charles VIII, *roi de France.* Quelle fut, en partie, la cause de la rapidité de ses conquêtes en Italie, II, 20. Service que lui rendit son cheval à la bataille de Fornoue, 249.

Charles IX, *roi de France.* S'entretient avec des sauvages à Rouen, II, 146.

Charondas, *le législateur.* Comment punissait la couardise, I, 95. Châtiait ceux qui hantaient mauvaise compagnie, II, 178.

CHASTEL (*Jacques du*), *évêque de Soissons*. Sa mort volontaire, III, 42.

Chasteté. Devoir résigné aux dames et difficile à observer, V, 281 et suiv.

CHASTILLON (*L'amiral de*). Voy. COLIGNY.

Châtiments. Pourquoi ne devraient pas être infligés par des gens en colère, V, 35 et suiv.

CHELONIS, *fille et femme de rois de Sparte*. Sa tendresse et sa générosité, VII, 64 et suiv.

Cheval. Chevaux destriers, II, 248. Chevaux à changer au milieu de la course, 249. Chevaux des Mameluks fort adroits, *ibid*. Du cheval d'Alexandre et de celui de César, 250. Exercice du cheval très salutaire, *ibid*. De son usage continuel chez les Parthes, 251. Gens de cheval; à quelle occasion les généraux romains leur ordonnaient de mettre pied à terre dans un combat, *ibid*. Combats à cheval; quels en étaient les inconvénients, *ibid*. et suiv. Chevaux de différents pays, 254 et suiv. Chevaux pris pour des dieux par les Américains, 256 et suiv. Chevaux éventrés pour se garantir du froid, 258. Chevaux pris sur l'ennemi et tondus pour être menés en triomphe, *ibid*. Adresse surprenante d'un homme à cheval, 259. Autres exemples du même genre, *ibid*.

Chèvres. S'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait, III, 105.

Chien. Animal capable de raison, III, 212 et suiv. Chien qui contrefait le mort, 214 et suiv. Chien qui trouve le moyen de tirer de l'huile du fond d'une cruche, 217 et suiv. Chiens dressés à combattre dans les armées, 220. Chiens de chasse sachant discerner quel est le meilleur de leurs petits, 226. Exemples remarquables de la fidélité du chien, 236 et suiv. Magnanimité d'un chien des Indes envoyé à Alexandre, 243 et suiv.

CHILON. Précepte de lui sur les amitiés communes, II, 94.

CHINE (*La*). Il y a dans ce pays des officiers députés par le prince pour récompenser les bonnes actions aussi bien que pour punir les mauvaises, VII, 13 et suiv.

CHIRON. Pourquoi refusa l'immortalité, I, 131.

Chrétiens. Se font tort de vouloir appuyer leur créance

par des raisons humaines, III, 174 et suiv. D'où vient que leurs mœurs sont moins pures que celles des autres sectes religieuses, 177. Leur zèle plein d'injustice et de fureur, 180. Sur quoi est fondée la profession qu'ils font de leur religion, 181 et suiv.

Crisippus ou Chrysippus. Conseille la loyauté dans la lutte, I, 34. Aimait à charger ses livres de citations, I, 164; II, 23. Comment vient à connaître que le chien raisonne, III, 212 et suiv. Jusqu'où il a multiplié les dieux, IV, 10. Raison ridicule dont il se sert pour prouver que l'âme réside autour du cœur, 57. Ce qu'il pensait de la dignité des philosophes, IV, 129 et suiv.

Ciceron. Pourquoi recherchait la solitude, II, 188. Écrivait des lettres privées pour en acquérir de la gloire, 194. Pourquoi il donna la liberté à un de ses esclaves, 199. Jugé par Montaigne, III, 130 et suiv. S'il a méprisé les lettres dans sa vieillesse, 280. Quelle manière de philosopher était le plus à son goût, 292.

Ciceron *le jeune, fils du précédent*. Comment traita l'orateur Cestius, III, 134.

Cimber. Ce qu'il dit en s'engageant dans la conspiration contre César, III, 14.

Cimetières. Pourquoi ont été placés dans l'intérieur des villes, I, 122.

Cineas. Comment réprima l'ambition de Pyrrhus, II, 219.

Cinna. Sa conjuration contre Auguste, I, 177 et suiv.

Cippus. Comment il lui poussa des cornes, I, 134.

Civilité. Excessive chez les grands, I, 59 et suiv.

Cleanthes. Conclusion qu'il tire de ses observations sur les mœurs des fourmis, III, 222 et suiv. Opinion peu déterminée qu'il avait sur la nature de Dieu, IV, 10. Sa résolution à mourir, 173. Vivait du travail de ses mains, VI, 224 et suiv.

Cleomenes, *fils d'Anaxandridas, roi de Sparte*. Croyait tout permis contre un ennemi, I, 33. Sa réponse à des ambassadeurs de Samos, II, 61. Ce qu'il répondit, étant malade, à des amis qui lui reprochaient un changement de caractère, IV, 95. Comment il se moqua d'un rhétoricien qui haranguait sur la vaillance, V, 37.

Cleomenes III. Ce qu'il attendit pour se donner la mort, III, 32 et suiv.

Climacides, *femmes de Syrie*. Quel était leur office, III, 208.

Clodia Læta, *vestale*, V, 272.

Clodomire, *roi d'Aquitaine*. Pourquoi perdit la vie, II, 241.

Clovis. Assiégeant Angoulême, II, 156. Quel salaire obtinrent de lui trois esclaves qui avaient trahi leur maître, V, 181.

Coches. Leur usage dans la guerre, et pour le luxe, VI, 47 et suiv.

Cocuage. Gens qui en tirent profit, I, 81. Braves gens qui furent cocus et qui le surent sans exciter de tumulte, V, 285. Mal qu'on est obligé de tenir secret, 295.

Cœlius, *l'orateur*. Pourquoi s'emporta contre un homme avec qui il conversait, V, 41.

Colère. De ses effets, V, 34 et suiv.

Coligny (*Gaspard de*), *seigneur de Châtillon-sur-Loing*, *amiral de France*, V, 83 et suiv.

Collèges. Abrutissent la jeunesse, II, 52. Les enfants y sont maltraités, 54.

Colonne (*Fabrice*). Défenseur de Capoue, I, 33.

Comédies. Manquaient d'invention, du temps de Montaigne, III, 125.

Comines (*Philippe de*). Jugement porté par Montaigne sur cet historien, III, 142 et suiv. Mot de lui dérobé à Tacite, VI, 113.

Commander. S'il est plus doux de commander que d'obéir, II, 213. A qui il appartient de commander, *ibid.*

Commentateurs. Foisonnent, VII, 9 et suiv.

Conférence. Son utilité, VI, 82 et suiv. Exercice plus avantageux que celui des livres, *ibid.* Comment on doit s'y conduire, 105 et suiv.

Confiance. La confiance attire la confiance, I, 186.

Conjurations. Conjurations prévenues par la douceur et la clémence, I, 175 et suiv. Conseil donné à un tyran pour l'en mettre à couvert, 189 et suiv.

Connaissance des choses. A quel usage doit être employée,

I, 69 et suiv. A quoi se réduit notre connaissance des choses naturelles, III, 211 et suiv. Jusqu'où peut atteindre l'humaine connaissance, IV, 86 et suiv.

Conrad, *marquis de Montferrat*, V, 31.

Conrad III. Comment se réconcilia avec Guelfe, I, 4 et suiv.

Conscience. Révélatrice, III, 49 et suiv. Les bénéfices d'une bonne conscience ne nous font jamais défaut, V, 193.

Conseils. Indépendants des événements, V, 205 et suiv.

Constance. Comment définie et en quoi elle consiste, I, 56 et suiv.

Converser. On doit louer et envier ceux qui savent converser familièrement avec toute sorte de gens, V, 215 et suiv. De l'art de converser, VI, 105 et suiv.

Cornelius Gallus, *préteur*. Son genre de mort, I, 115.

Corps. Exercices du corps devant faire partie de l'éducation des enfants, II, 53. Diversité d'opinions sur la matière qui produit le corps de l'homme et des animaux, IV, 79 et suiv. Avantages de la beauté du corps, 222. L'allégresse du corps aide à l'allégresse de l'esprit, V, 253.

Corras, *conseiller au parlement de Toulouse*. Son opinion dans l'affaire du faux Martin Guerre, VI, 259.

Cortez (*Fernand*). Ambassades qu'il reçoit du roi de Mexico, II, 124 et suiv.

Cossitius (*Lucius*). De femme, changé en homme, I, 135.

Cotys, *roi de Thrace*. Pourquoi il cassa des vases de prix, VI, 233.

Couardise. Si elle doit être punie de mort, I, 94. Commune façon de la punir, 95. Mère de cruauté, V, 1 et suiv.

Courtisans. Se donnent les défauts du maître, VI, 79.

Coutume. Sa force, I, 150 et suiv. Étranges impressions qu'elle fait sur nos âmes, 154. Coutumes bizarres de divers peuples, *ibid*. et suiv. C'est la reine du monde, 161 ; le fondement de quantité de choses contestables très autorisées, 164. Des coutumes anciennes, II, 260 et suiv. Elles varient et sont souvent directement contraires d'un pays à l'autre, VII, 28 et suiv.

Crassus (*Publius*). Pourquoi fit donner le fouet à un ingénieur, I, 100 et suiv,

Crates. Sa réponse à celui qui lui demandait jusqu'à quel temps il fallait philosopher, II, 5. Son remède contre l'amour, III, 273. Ce qu'il pensait de notre âme, IV, 55. Son testament singulier, VI, 125.

Crédulité. Marque de faiblesse, II, 75 et suiv.

Cremutius Cordus. Pourquoi se laissa mourir de faim, III, 108.

Cretois. Ce qu'ils demandaient aux dieux quand ils en voulaient à quelqu'un, I, 161 et suiv. Crétois réduits à boire l'urine de leurs chevaux, II, 256.

Crime. La peine naît avec lui, III, 49.

Criminels. Employés d'abord par les Romains aux combats du cirque, IV, 295.

Crocodile. Son ménage avec le roitelet, III, 242.

Crœsus. Ses paroles avant de mourir, I, 105. Acte de cruauté de ce prince, V, 15 et suiv.

Croyants. Si la multitude des croyants est une bonne preuve de la vérité, VI, 255.

Cruauté. Conséquence de la cruauté contre les bêtes, III, 165. Cruauté vient de couardise, V, 1 et suiv. Un premier acte de cruauté en entraîne d'autres, 12. Exemple remarquable sur ce sujet. 13 et suiv.

Cuisines portatives. En usage chez les Romains, II, 264.

Curiosité. De celle qui doit être inspirée aux jeunes gens, II, 38 et suiv. Curiosité, passion avide et gourmande de nouvelles, III, 46. La curiosité est un mal naturel et originel en l'homme, 275 et suiv. Elle est vicieuse partout et pernicieuse quelquefois, V, 293.

Cusco, *ville du Pérou*, VI, 71.

Cyneas. Voy. Cineas.

Cyniques. Leur façon déhontée de vivre, IV, 129 et suiv.

Cyppus. Voy. Cippus.

Cyrus. Défense qu'il fit à ses enfants de voir et de toucher son corps après sa mort, I, 21. Se venge d'une rivière, 26. Pourquoi fut fouetté à l'école, II, 17. Établit, le premier, des chevaux de poste, IV, 288. Exemple de sa libéralité après qu'il fut roi, d'où les princes peuvent apprendre à bien placer leurs dons, VI, 53. Comment il se mit à couvert des traits de la belle Panthée, sa captive, VI, 235.

Cyrus *le jeune*. Pourquoi se préférait à son frère Artaxerxès, III, 16.

Damidas. Sa réponse à quelqu'un qui appréhendait pour les Lacédémoniens la domination de Philippe, III, 25.

Dandamys, *sage indien*. Ce qu'il blâmait dans Socrate, Pythagore, Diogène, V, 176 et suiv.

Darius. Proposition qu'il fit tour à tour à des Grecs et à des Indiens, I, 163.

David. Comment et par qui ses psaumes doivent être chantés, II, 294.

Défauts. Raisons que nous avons tous de supporter les défauts d'autrui, VI, 94 et suiv.

Délibération. Doit précéder nos engagements dans les affaires, et surtout dans des querelles, VI, 239 et suiv.

Déluges. Ont causé de grands changements sur la terre, II, 126 et suiv.

Demades, *Athénien*. Jugement qu'il prononce contre un homme qui vendait les choses nécessaires aux enterrements, I, 149.

Demetrius. Son jugement sur la voix du peuple, IV, 197.

Democritus. Comparé avec Héraclite, II, 270. Ce qu'il dit et fit, un jour qu'on lui avait servi des figues qui sentaient le miel, IV, 1 et suiv. Opinion vague qu'il avait de la nature de Dieu, 9.

Denisot (*Nicolas*). Poète connu sous le pseudonyme de *comte d'Alsinois*, II, 236.

Denys. Voy. Dionysius.

Désir. S'accroît par la difficulté d'obtenir une chose, IV, 178 et suiv.

Deuil. Comment les femmes le portaient anciennement, et devraient le porter encore, II, 266.

Devins (*Faux*). Comment traités par les Scythes, II, 137.

Diagoras. Sa réponse à ceux qui lui montraient des tableaux de gens échappés du naufrage, I, 54. Niait l'existence de Dieu, IV, 10.

Dicæarchus. Ce qu'il pensait de l'âme, IV, 55.

Dieu. Ne doit pas être invoqué indifféremment à toute occasion, II, 291. Il faut avoir l'âme nette pour le prier, et

ne pas le prier seulement par coutume, 292 et suiv. Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos discours ordinaires, 299. Dieu doit être prié rarement, *ibid.* Se fait connaître par ses ouvrages, III, 184. Sa nature ne doit pas être recherchée trop curieusement par l'homme, 277. A quoi se réduisent nos notions sur la divinité, *ibid.* et suiv. Diverses opinions des philosophes sur la nature de Dieu, IV, 6 et suiv. Il est ridicule de raisonner de Dieu par comparaison à l'homme, 18 et suiv. Dieu seul a une substance réelle et constante, 160 et suiv. Il ne peut s'accroître, mais son nom peut être étendu, et comment, 186 et suiv.

Diocletian ou Diocletien. Sa réponse à ceux qui voulaient lui persuader de reprendre le gouvernement de l'empire, II, 218 et suiv.

Diodorus *le dialecticien*. Comment mourut, I, 14.

Diogenes *le cynique*. Comment il en usait avec ses amis quand il avait besoin d'argent, II, 95. Plus aigre et plus piquant que Timon, 271. Impudence de ce philosophe, IV, 132. Pour quelle action il fut raillé, VI, 232 et suiv.

Diogenes Laerce. Réflexion de Montaigne à son sujet, III, 136.

Diomedon, *capitaine athénien*. Condamné injustement à mort, prie pour ses juges, I, 23.

Diomedes *le grammairien*, ou plus vraisemblablement Didyme, d'après Sénèque (*Epist.* 88). Nombre d'ouvrages sur la grammaire qui lui est attribué, VI, 119.

Dion. Voy. Bion.

Dionysius *le vieil, tyran de Syracuse*. Sa cruauté au siège de Rhegium, I, 6 et suiv. Comment mourut, 13. Grand chef de guerre, voulut encore s'illustrer par la poésie, 98. Conseil qu'il reçut pour se mettre à l'abri des conjurations, 189 et suiv. Comment il se moquait des grammairiens, des musiciens et des orateurs, II, 10. Sa poésie méprisée aux Jeux Olympiques, IV, 215 et suiv. Quelle fut la cause de sa mort, 216. Pourquoi il condamna Philoxène aux carrières et Platon à être vendu comme esclave, VI, 80.

Dionysius *le jeune, fils du précédent*. Comment il traita un Syracusain qui tenait ses richesses cachées dans la terre, I, 87 et suiv.

Dioscoride, *île de la mer Rouge*. Habitée par des chrétiens d'un genre tout particulier, II, 297.

Disputes mal conduites. Mauvais effets qu'elles produisent, VI, 88 et suiv. Les disputes sont infinies parmi les hommes et ne roulent la plupart que sur des mots, VII, 9 et suiv.

Dissimulation. Est une marque de lâcheté, un vice d'esclave, IV, 235 et suiv.

Diversion. Consoler par diversion; de quelle utilité, V, 231 et suiv. La diversion employée utilement dans la guerre et les négociations, 233 et suiv. Est l'ordinaire recette aux maladies de l'âme, 235 et suiv.; et en particulier contre l'amour, 239.

Divination. Son origine, I, 53. Par quelles voies naturelles on y arrive, IV, 102.

Divorce. Si, par l'interdiction du divorce, on a resserré les nœuds du mariage, IV, 183 et suiv.

Doctrines nouvelles. Pourquoi on doit s'en défier, IV, 105 et suiv.

Dogmatistes. A quoi se réduit leur profession, III, 290.

Dormir. Sommeil profond de grands personnages dans leurs plus importantes affaires, II, 224 et suiv. Nations où les hommes dorment et veillent par demi-années, 227.

Douaire. Gros douaire est la ruine des familles, III, 100.

Douleur. Ceux qui nient que la douleur soit le souverain mal le confessent par effet, I, 70 et suiv. Comment elle peut être amoindrie, 72 et suiv. Exemples de fermeté dans la douleur, 75 et suiv. Moyens de la combattre proposés par certains philosophes, III, 266 et suiv. Il n'est pas de plaisir ou de volupté qui en soit exempt, IV, 278 et suiv.

Dreux (*Bataille de*). Ses accidents les plus remarquables, II, 228.

Drusus (*Livius*). Ce qu'il répondit à un architecte, V, 196.

Duels. Condamnés par Montaigne, V, 5 et suiv.

Duras (*Mme de*). Fin de chapitre qui lui est adressée, V, 158 et suiv.

Échecs. Jugement porté par Montaigne sur le jeu des échecs, II, 269.

Écrits obscurs. Trouvent des interprètes qui leur font honneur, IV, 133 et suiv.

Écriture sainte. Ne doit pas être mise entre les mains de tous, II, 293 et suiv.; ni traduite en toutes sortes d'idiomes, 295 et suiv.

Écrivains ineptes. Devraient être réprimés par les lois, VI, 119 et suiv.

Edouard Ier, *roi d'Angleterre*. Quel serment il fit faire à son fils, I, 18 et suiv.

Edouard III, *roi d'Angleterre*. Pourquoi, à la bataille de Crécy, il ne voulut pas envoyer de secours au prince de Galles, II, 204. Ce qu'il disait de Charles V, roi de France, IV, 284. Pourquoi, en faisant une paix générale avec la France, il ne voulut pas terminer le différend du duché de Bretagne, 292.

Edouard, *prince de Galles, fils du précédent*. Comment sa colère fut apaisée à la prise de Limoges, I, 4.

Éducation des enfants. Est une tâche difficile, dont l'accomplissement dépend du choix d'un bon gouverneur, II, 28 et suiv. Elle doit être conduite sans violence, 54. Effets d'une bonne éducation, IV, 260 et suiv. L'éducation fortifie les inclinations naturelles, V, 198 et suiv.

Eginard, *chancelier de Charlemagne*, III, 143.

Egmont (*Le comte d'*), I, 36.

Éguillettes. D'où procède ce qu'on a nommé *nouement d'éguillettes* et remède à y apporter, I, 136 et suiv.

Egyptiens. Comment, au milieu de leurs festins, rappelaient aux convives l'idée de la mort, I, 122 et suiv. Pourquoi ils avaient le crâne plus dur que les Perses, II, 163. Offraient à leurs dieux des pourceaux en figure, III, 163 et suiv. Adoraient dans les animaux quelque image des opérations divines, 167. Leur prudence impudente à l'égard de leurs dieux, IV, 12. Ce que leurs rois faisaient jurer aux juges, V, 178. A quelle occasion il fut ordonné chez eux certaines précautions pour l'embaumement des corps des belles et jeunes femmes, VI, 18.

Éléphants. Dressés à danser au son de la voix, III, 216 et suiv. Subtilité et pénétration de ces animaux, 218 et suiv. Ils paraissent avoir quelque participation de religion, 222.

Éléphant rival d'Aristophane le grammairien, 230. Éléphant touché de repentir, 244.

Éloquence. Fleurit surtout dans les États malades, où elle devient l'arme des ambitieux, II, 272 et suiv. Caractère de la véritable éloquence, VI, 2 et suiv.

Emmanuel, *roi de Portugal*. Sa rigueur contre les Juifs, I, 67 et suiv.

Empedocles. Pourquoi refusa la royauté que les Agrigentins lui offraient, II, 5. Son opinion touchant la nature de Dieu, IV, 9.

Empereurs romains. Comment excusaient la superfluité de leurs jeux et spectacles, VI, 53 et suiv.

Enfants. Ce qu'on doit réprimer d'abord en eux, I, 44. Combien il importe de les corriger de bonne heure, 152 et suiv. Pourquoi il est malaisé d'établir sur eux aucun solide jugement, II, 26 et suiv. Le succès de leur éducation dépend du choix que l'on fait de leur gouverneur, 28 et suiv. Utilité des voyages pour eux, 33 et suiv. Pourquoi ils ne devraient pas être élevés au giron de leurs parents, 34 et suiv. Il faut leur inspirer le silence et la modestie, et ne leur mettre en fantaisie qu'une honnête curiosité, 35 et suiv. A quel moment ils peuvent aborder l'étude des sciences, 45. A quoi on peut reconnaître qu'un enfant est bien ou mal né, 49. Les enfants sont aptes à recevoir les leçons de la philosophie, 50. Ils doivent être élevés doucement et en toute liberté, 51 et suiv. Il importe de plier leurs corps à toutes sortes de coutumes, voire à un peu de dérèglement et de débauche, 55 et suiv. C'est par leur faire et non par leur dire qu'on doit juger de leurs progrès, 57 ; et c'est dans la connaissance des choses, plus que dans celle des mots, qu'il faut les instruire, 58 et suiv. Socrate veut qu'on leur donne un beau nom, 232. D'où vient que les enfants ont moins d'affection pour leurs parents que leurs parents n'en ont pour eux, III, 78 et suiv. Toute violence dans leur éducation est condamnable, 86. Moyen de se faire aimer de ses enfants, 87. Doivent être admis, lorsqu'ils sont en âge, à vivre familièrement avec leurs pères, 94. Les mères ont raison de les tancer quand ils contrefont les défauts naturels, IV, 300. Ne devraient pas être aban-

donnés indiscrètement au gouvernement de leurs parents, V, 34. Patience admirable d'un enfant lacédémonien, 50.

Enfant monstrueux. Sa description, V, 31 et suiv.

Enfantement. Supporté sans peine par certaines femmes, I, 75 et suiv.

ENGHIEN (*Le duc d'*) à la bataille de Cérisoles, III, 33 et suiv.

EPAMINONDAS. Pourquoi fut renvoyé d'une accusation capitale, I, 6. Un mot de lui, 108. Comment il qualifiait les deux victoires qu'il avait remportées sur les Lacédémoniens, III, 110. Pourquoi il refusa des richesses légitimes, 146. Mis par Montaigne au-dessus de César et d'Alexandre, V, 108 et suiv.

EPICHARIS. Accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Néron : sa fermeté dans les tourments, V, 52.

Épicuriens. Extravagance de leurs principes de physique, IV, 58 et suiv. Ils déchargeaient la Divinité de toute sorte de soins, 100 et suiv.

EPICURUS. Dispense le sage de la prévoyance et du souci de l'avenir, I, 15. Ce qu'il pensait des richesses, 82. Ne mettait aucune citation dans ses écrits, II, 23. Mis en opposition avec Cicéron et Pline, 198. S'il n'aurait pas préféré ses ouvrages à des enfants nés de lui, III, 109. Ses dogmes irréligieux et délicats, sa vie dévotieuse et laborieuse, 156. Comment il représentait les dieux, IV, 10. Son opinion à l'égard des plaisirs obscènes, 128. Conseillait de fuir la gloire, et n'y était pas insensible lui-même, 189. Lettre qu'il écrivit un peu avant sa mort, 190.

EPIMENIDES. Passe pour avoir dormi cinquante-sept ans de suite, II, 227.

Épingle. Femme guérie de l'imagination d'avoir avalé une épingle, I, 144 et suiv.

Éponge. Pourquoi ce mot est obscène en latin, II, 263.

EQUICOLA, *théologien*, VI, 5.

ESCALIN (*Antoine*). Plus connu sous les pseudonymes de *capitaine Poulain* et de *baron de La Garde*, II, 237.

Esclave. Récompensé et puni pour avoir trahi son maître, V, 180 et suiv.

Escrime. Jugement qu'en porte Montaigne, V, 9 et suiv.

Escut (*Le seigneur de l'*) au siège de Reggio, I, 30.

Esope. Quel cas Montaigne faisait de ses fables, III, 123.

Espagnols. Fermeté d'un paysan espagnol mis à la torture, V, 52. Procédés violents des Espagnols envers les Américains, VI, 63 et suiv.

Espérance. Jusqu'où elle doit nous accompagner, III, 33.

Esprit. Les enfantements de l'esprit sont plus intimes que ceux du corps, III, 106 et suiv. Les productions de l'esprit perdent dans la vieillesse, VI, 301 et suiv.

Esprit humain. Comment défini, IV, 83. Pourquoi on a raison de le brider, *ibid.* et suiv. Est incapable d'arriver à la connaissance entière des choses, 86 et suiv. Se ressent des altérations du corps, 93 et suiv. Son infirmité, malaisée à découvrir, 95 et suiv. Est grand ouvrier de miracles, 111. Comment il s'empêche lui-même, 176 et suiv. La plupart des esprits ont besoin de matière étrangère pour s'exercer, V, 213. Il est diverti et détourné par peu de chose, 240 et suiv. Il est trop étroitement uni au corps, 252 et suiv. S'amuse plutôt à chercher la raison que la vérité des choses, VI, 251 et suiv. Se forge des raisons des choses les plus vaines, 253 et suiv.

Esprits. Esprits simples, propres à devenir de bons chrétiens, II, 284. Esprits médiocres, sujets à s'égarer, *ibid.* Esprits supérieurs, chrétiens les plus accomplis, *ibid.* Quels esprits sont les mieux disposés à se soumettre à la religion et aux lois politiques, III, 289. Esprits communs, plus propres aux affaires que les subtils, IV, 281 et suiv.

Esseniens. Comment ils se maintenaient sans l'usage des femmes, VI, 12.

Estampes (*Mme d'*), III, 143.

Estissac (*Mme d'*). Chapitre dédié à cette dame, III, 78.

Estrée (*Le seigneur d'*), II, 155.

État. Les États sont sujets aux mêmes accidents que le corps humain, IV, 291. Les réformations générales d'un État sont dangereuses, VI, 140. Exemple à l'appui, 141 et suiv. Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite des États corrompus, 198.

Eudamidas, *Corinthien.* Son testament singulier, II, 95.

Eudamidas, *Lacédémonien*. Ce qu'il dit d'un philosophe qui discourait de la guerre, V, 37.

Eudemonidas. Mot de lui sur Xénocrate, V, 17.

Eudoxus, *philosophe pythagoricien*. A quel prix il aurait acheté le bonheur de voir le soleil de près, IV, 3.

Eumenes. Sa belle réponse à Antigonus, lors du siège de Nora, I, 30 et suiv. Livré à Antigonus par ses soldats, V, 180.

Expérience. Si elle peut terminer l'incertitude philosophique, IV, 52 et suiv. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut peser et assortir, VI, 96 et suiv. L'expérience n'est pas un moyen sûr pour nous instruire de la vérité des choses, VII, 1 et suiv.

Eyquem. IV, 201. Voyez Montaigne.

Fatalisme. Quel usage on a fait de cette doctrine, V, 26 et suiv.

Favorinus. Pourquoi il se laissa vaincre dans une dispute de grammaire par l'empereur Adrien, VI, 79 et suiv. Comment il entendait l'ordonnance d'un festin, VII, 62.

Femmes. Action généreuse des femmes de Weinsberg, I, 5. Femmes qui s'ensevelissent en se brûlant avec le corps de leurs maris, 66. Il n'est pas de douleur qu'elles ne supportent dans l'intérêt de leur beauté, 77 et suiv. Jugées incapables d'une parfaite amitié, II, 88. Comment elles portaient le deuil anciennement, et comment elles devraient le porter encore, 266. Sont surtout sensibles aux atteintes portées à leur chasteté, III, 36. Exemples de femmes qui se sont tuées par affection conjugale, 37 et suiv. Tendance qu'elles ont à contrarier leurs maris, 96 et suiv. Pourquoi il importe de ne pas leur attribuer de trop gros douaires, 100 ; ni de leur abandonner le soin de distribuer à leurs enfants les biens de leurs pères, 104. Le temps de leur grossesse est indéterminé, IV, 80. De leur coquetterie, 181 et suiv. Différence qu'il y a entre leur honneur et leur devoir, 207 et suiv. Exemple d'une femme qui se noie pour avoir été battue par son mari, V, 23 et suiv. Femmes indiennes qui se tuent à la mort de leurs maris, 24 Femmes têtues, comment rendues furieuses, 41. Femmes de Gas-

cogne, très obstinées, 53 et suiv. Les femmes réservent plus communément à étaler leur affection envers leurs maris après qu'ils sont morts, 87 et suiv. De trois bonnes femmes, 88 et suiv. Si les femmes doivent être savantes, 218 et suiv. Du commerce avec les femmes, 222 et suiv. Elles n'ont pas tort de regimber contre les règles de vie que leur ont imposées les hommes, 269 et suiv. Si ces règles les ont rendues plus retenues, 274 et suiv. La difficulté de garder leur chasteté leur doit être un stimulant pour ne pas succomber, 281 et suiv. Combien la jalousie les enlaidit, 286 et suiv. Femmes Scythes crevant les yeux à leurs esclaves pour s'en servir plus librement, 288. A quel prix une femme faisait gloire, dans les Indes orientales, d'abandonner son honneur, 292 et suiv. Jalousie de la femme très funeste au mari, 295 et suiv. Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, VI, 23 et suiv. Il est plus aisé d'accuser ce sexe que d'excuser le nôtre, 42.

Feraulez. Bel exemple qu'il donne du mépris des richesses, I, 89.

Ficin, *interprète de Platon*, VI, 5.

Fille. Changée en homme, I, 135. Fille d'une vertu équivoque, qui se précipite d'une fenêtre de peur d'être violée par un soldat, III, 5 et suiv.

Filles. L'éducation qu'on leur donne ne tend qu'à leur inspirer de l'amour, V, 273.

Finesse. Employée à tort contre l'ennemi, I, 28 et suiv.

Fioravanti, *médecin de Bologne*, V, 138.

Flora. Humeur de cette courtisane, V, 226.

Florentins. Dénonçaient la guerre au son d'une cloche, I, 29.

Foi. Premier fondement de la religion, III, 174 et suiv.

Foix (*Diane de*). Voyez Gurson.

Foix (*François de*), *duc de Candale*, II, 27.

Foix (*Gaston de*), à la bataille de Ravenne, II, 240.

Foix (*Paul de*). Regrets de sa mort, VI, 139 et suiv.

Fortune. A la meilleure part dans presque toutes nos entreprises, I, 180 et suiv. Se rencontre souvent au train de la raison, II, 154 et suiv. Faveur singulière qu'elle fit à deux proscrits, 158. Joue un rôle prépondérant surtout à la guerre, 247 et suiv.

FOULQUES, *comte d'Anjou*. Va se faire fouetter à Jérusalem, I, 79.

Fourmi. Exemple remarquable de communication entre les fourmis, III, 222 et suiv. Prévoyance des fourmis, 231 et suiv.

FRANÇAIS. Hardiesse incroyable de trois gentilshommes français, I, 4. Rapportent tout à leur patron et règle de perfection, II, 260 et suiv. Ne s'armaient, du temps de Montaigne, que sur le point d'une extrême nécessité et se chargeaient d'armes trop lourdes, III, 111 et suiv.

FRANCE ANTARCTIQUE. Par qui découverte, II, 126.

FRANÇOIS Ier, *roi de France*. Comment il fit tomber en contradiction un ambassadeur, I, 44 et suiv. Pourquoi il aima mieux attendre Charles V sur ses propres terres que d'aller l'attaquer chez lui, II, 245 et suiv. Comment jugé par du Bellay, III, 143 et suiv.

FRANÇOIS, *duc de Bretagne*. Quelle instruction il requérait des femmes, II, 14.

FRANÇOIS, *marquis de Saluces*. Pourquoi trahit le roi de France, I, 52 et suiv.

FRANGET (*Le seigneur de*). Pourquoi dégradé de noblesse, I, 96.

FREGOSE (*Le duc Octavien*), I, 34.

FROISSARD. Historien recommandable par sa naïveté, III, 137 et suiv.

Fronde. Son usage chez les anciens, II, 253 et suiv.

Fuite. Moyen de combat employé par des nations très belliqueuses, I, 56 et suiv.

FULVIUS, *familier d'Auguste*. Voulant se tuer, est prévenu dans ce dessein par sa femme, III, 39.

Funérailles. Quel soin on doit y apporter, I, 21 et suiv.

GALBA, *empereur*. Son goût en amour, VI, 38.

GALBA, *simple particulier*. Son mot de comédie à un valet, V, 292.

GALLIO. Pourquoi rappelé de Lesbos, où il avait été exilé, II, 123.

GALLUS VIBIUS. Comment devint fou, I, 133 et suiv.

GASCONS. A quoi avaient accoutumé leurs chevaux, II, 254.

Gaulois. Ne pouvaient souffrir d'être blessés par des flèches, II, 254. Pourquoi estimaient à reproche d'accointer les femmes avant l'âge de vingt ans, III, 88. De leurs armes, 113.

Gaviac (*Le seigneur de*), *oncle paternel de Montaigne*, V, 123.

Géhenne. Dangereuse invention, III, 53.

Génération. Est la principale des actions naturelles, III, 227. D'un enfant monstrueux privé des organes de la génération, V, 31 et suiv. Pourquoi l'action génitale est exclue des propos sérieux, 258 et suiv.

Généraux d'armée. S'ils doivent se déguiser sur le point de la mêlée, II, 243.

Gentilhomme. De la civilité entre gentilshommes, I, 59 et suiv. Doit être très loyal serviteur de son prince sans s'attacher à lui par des emplois à la cour, II, 37. Condition des gentilshommes en France, du temps de Montaigne, 216 et suiv. Mariage singulier d'un vieux gentilhomme, IV, 232. Il est honteux à un gentilhomme de se dédire, VI, 241. Gentilhomme qui pouvait se passer de boire, VII, 31.

Germain (*Marie*). De fille devenue garçon, I, 135.

Geta, *empereur*. Dans quel ordre faisait servir les mets à table, II, 231.

Giraldus (*Lilius Gregorius*). Mort de misère, II, 160.

Gloire. La plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit à notre usage, II, 183. Incompatible avec le repos, 191. De ne communiquer sa gloire, 202 et suiv. Philosophes qui en ont prêché le mépris, IV, 188. Combien bien peu de gens ayant droit à la gloire y ont part, 202 et suiv. Court moyen de parvenir à la gloire, V, 197.

Gloses. De leur abus, VII, 6 et suiv.

Gobrias. Voulut mourir pour se venger, IV, 81.

Gournay Le Jars (*Marie de*), *fille d'alliance de Montaigne*. Son éloge, IV, 262.

Gouvernement. Chaque peuple est content de celui auquel il est accoutumé, I, 162 et suiv. Quel est le plus heureux, selon Anacharsis, II, 219. A quoi se réduisent les disputes sur la meilleure forme de gouvernement, VI,

138. Quel est le meilleur gouvernement pour chaque nation, 139. Si un gouvernement doit être renversé pour quelque cause que ce soit, 278 et suiv.

Gouverneur d'un enfant. C'est du choix qu'on en fait que dépend le succès de l'éducation, II, 28. Qualités qu'il doit avoir et règle qu'il doit suivre en instruisant son élève, 29 et suiv.

Goveanus (*Andreas*) ou Govea (*André*), *principal du collège de Guyenne*, II, 74.

Gramont (*Mme de*), *comtesse de Guissen*. Les sonnets de La Boétie lui sont dédiés par Montaigne, II, 102.

Gramont (*M. de*), *comte de Guiche*. Tué au siège de La Fère, V, 244.

Grandeur. De son incommodité, VI, 72 et suiv.

Grands. Ne doivent point être loués pour des choses qui ne conviennent pas à leur rang, II, 195 et suiv. Ont le devoir de régler leur conduite plus que les petits, 214 et suiv. Pourquoi paraissent quelquefois moindres qu'ils ne sont réellement, VI, 97 et suiv. Le silence leur est d'un grand profit, 99. Combien leur rang nous impose, 103 et suiv.

Gravelle. Son avantage sur bien d'autres maladies, VII, 52 et suiv.

Grecs. Leur nom était un terme de mépris chez les Romains, II, 2. Grecs fameux par leur retraite de Babylone en leur pays, 165. Pourquoi, sur la fin du repas, buvaient en plus grands verres qu'au commencement, III, 19.

Gregoire XIII, *pape*, VI, 49, 227.

Greuntius Cordus. Voy. Cremutius Cordus.

Groucchi ou Grouchy (*Nicolas*), II, 68.

Guast (*Le marquis de*), I, 57.

Guerente (*Guillaume*), II, 68.

Guerre. Dénoncée au son de la cloche, I, 29. Si la passion que l'homme a pour la guerre lui constitue un privilège sur les animaux, III, 232 et suiv. Les plus grands hommes de guerre du temps de Montaigne, IV, 261. De quelle utilité la guerre peut être pour un État, 291 et suiv. Caractère de la guerre que se firent César et Pompée, VI, 231 et suiv. Guerre intestine, la pire de toutes, 276.

Guesclin (*Bertrand du*), *connétable de France*. Honneurs

qu'on lui rendit après sa mort, I, 16. Son nom différemment prononcé, II, 236.

Guevara. Ses lettres, II, 255.

Guicciardin. Jugé par Montaigne, III, 141 et suiv.

Guillaume, *comte de Salsberi*. Pris par l'évêque de Beauvais à la bataille de Bouvines, II, 206.

Guillaume, *duc de Guyenne*, I, 79.

Guise (*Le duc de*), Sa conduite à la bataille de Dreux, II, 228. Comment jugé par Montaigne, IV, 261.

Gurson (*Diane de Foix, comtesse de*). Chapitre des *Essais* qui lui est dédié, II, 20.

Gymnosophistes. A quoi les obligeait la profession de leur règle, V, 25 et suiv.

Habits. Bizarrerie de la coutume en ce qui les concerne, I, 166. Le sage doit se conformer à la mode de les porter, quelque bizarre que soit cette mode, 167. De l'usage de se vêtir, II, 161 et suiv. Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France, 221.

Halcyons. Qualité de ces oiseaux, III, 244 et suiv.

Hannibal. Sa réponse à Antiochus, II, 241 et suiv. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise dans sa jeunesse, 306.

Hardiesse. Jusqu'où elle doit s'étendre, I, 185 et suiv.

Harpaste, *folle de la femme de Sénèque*, IV, 301 et suiv.

Hasard. Pourquoi il peut tant sur nous, III, 10. Sa part dans les actions humaines, VI, 102.

Hegesias. Pensait que le sage ne doit rien faire que pour soi, II, 271 et suiv. A quoi ses discours déterminaient ses disciples, V, 236.

Heliodorus, *évêque de Tricca*. Aime mieux perdre son évêché que son roman, III, 107.

Heliogabalus. Où tué, II, 150. Ses apprêts en prévision de la mort, IV, 169 et suiv.

Henry IV, *roi d'Angleterre*, V, 7.

Henry VII, *roi d'Angleterre*. Sa perfidie envers le duc de Suffolk, I, 35.

Henry VIII, *roi d'Angleterre*. Comment surprit en faute un ambassadeur, I, 46 et suiv.

Heracleon. Sa réponse à Démétrius le grammairien, II, 46.

Heraclides Ponticus. Opinions indéterminées qu'il avait sur la nature de Dieu, IV, 9 et suiv.

Heraclitus. Sa réponse aux Éphésiens qui lui reprochaient de passer son temps à jouer avec des enfants, II, 5. Comparé à Démocrite, 267 et suiv. Avoue que l'essence de l'âme nous est inconnue, IV, 56. Son opinion sur la formation du monde, sa destruction et sa renaissance, 110. Comment argumentait que tous les sujets ont en eux les causes de leurs apparences, 132 et suiv. Ce que Cratès disait de ses écrits, VII, 7.

Herillus. Où logeait le souverain bien, III, 170.

Hérisson. Prévoit le vent que doit souffler, III, 224.

Hermachus. Lettre que lui adressa Épicure, IV, 190.

Hesiode, III, 236.

Hieron. Ce qu'il pensait des rois, II, 213. Ce qu'il trouvait incommode dans la royauté, 215.

Hilaire (*Saint*), *évêque de Poitiers.* Ses miracles dans Bouchet, II, 79. Demande à Dieu la mort de sa fille Abra et de sa femme, 153 et suiv.

Himbercourt (*Le sieur de*). Comment calma la furie des Liégois, V, 233 et suiv.

Hippias, *d'Elis.* Pourquoi il apprit à faire toutes les choses dont il avait besoin pour l'entretien et la commodité de la vie, VI, 158 et suiv.

Hippocrates, *le père de la médecine*, V, 35, 135.

Hircanus, le chien du roi Lysimachus, III, 228.

Hirondelles. Employées à porter des nouvelles, IV, 289.

Histoire. S'il conviendrait qu'elle fût écrite par un théologien ou par un philosophe, I, 147. Son étude, profitable à la jeunesse, II, 38 et suiv. Pourquoi Montaigne préférait la lecture de l'histoire à toute autre lecture, III, 135 et suiv.

Historiens. Il importe, quand on lit une histoire, de s'enquérir du caractère de l'historien, I, 98. Des vrais historiens, III, 137 et suiv.

Homere. Maître de toute sorte de gens ; sur quoi fondé, IV, 134 et suiv. Sa prééminence sur les plus grands génies, V, 100 et suiv A d'abord atteint la perfection de son art, 102. Éloge qu'en fait Plutarque, et qui ne convient qu'à

lui seul, 103. Rien n'est si universellement connu que son nom et ses ouvrages, *ibid.*

Homme. Sujet vain, divers et ondoyant, I, 7. Trop occupé de l'avenir, 14 et suiv. En quoi consiste son devoir, 15. Étend le soin de lui-même au delà du tombeau, 18. Décharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui manquent, 24 et suiv. Ce qui rend un homme indigent, 90. A combien de revers il est exposé avant sa mort, 105 et suiv. C'est au jour de sa mort qu'il montre son vrai caractère, 108. En philosophant, il apprend à mourir, 117 et suiv. Est ordinairement esclave de la coutume, 150 et suiv. Ce qui constitue son vrai mérite et sa supériorité sur les êtres de son espèce, II, 142 et suiv Pleure et rit d'une même chose, 172 et suiv. Se passionne pour mille choses auxquelles il devrait se soustraire, 176 et suiv. Si un homme doit être loué pour des qualités qui ne conviennent point au rang qu'il occupe dans le monde, 195 et suiv. Quel est le cours naturel de la vie de l'homme, 303 et suiv. A vingt ans, l'homme fait voir tout ce qu'il est capable de faire, 306. De l'inconstance de ses actions, III, 1 et suiv. Le moindre accident suffit pour déranger l'homme le plus sage, 20 et suiv. L'homme est quelquefois élevé au-dessus de lui-même par l'enthousiasme, 22 et suiv. A quelle condition l'homme est une bonne discipline à lui-même, 67. Pourquoi il a été créé capable de raison, 81 et suiv. Si l'homme a de grands avantages sur les autres créatures, 189 et suiv. Sa maladie naturelle et originelle est la présomption, 193 et suiv. La nature l'a traité plus favorablement qu'on ne l'imagine, 199 et suiv. Il n'est ni au-dessous ni au-dessus du reste et suit la loi commune, 205. Hommes esclaves des autres hommes, 208 et suiv. Quels soins ils prennent de certaines bêtes, 209. Force de l'homme inférieure à celle de la plupart des animaux, 211. Il condamne tout ce qui lui semble étrange et qu'il n'entend pas, 221. A l'égard de la beauté, il n'a pas de privilège particulier au-dessus des bêtes, 249 et suiv. S'attribue des biens imaginaires et fantastiques et laisse les réels aux animaux, 253. En quoi consiste l'excellence de l'homme sur la bête, 254. L'homme ignorant est plus heureux que

l'homme savant, 257. L'homme rapporte toutes choses à ses propres qualités, IV, 38 et suiv. Il n'a que des connaissances confuses, 48. Combien diversement il juge des choses, 91 et suiv. Il est inconstant dans ses désirs, 116. Confusion où se jettent les hommes sur le règlement de leurs mœurs, 119 et suiv. Peu d'hommes meurent avec une vraie fermeté d'âme, 166 et suiv. L'homme en est souvent réduit à se servir de mauvais moyens pour une bonne fin, 290 et suiv. La lâcheté rend l'homme cruel, V, 12 et suiv. Il ne sait régler ni ses appétits ni ses espérances, 17 et suiv. Hommes doubles, à quoi utiles, 172 et suiv. On fuit à voir naître l'homme, tandis qu'on court à le voir mourir, VI, 12. Hommes qui se cachent et ne sont ingénieux qu'à se malmener, 13 et suiv. Comment le vice d'un homme peut servir d'instruction aux autres, 80 et suiv. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, 105 et suiv. Quel parti peut prendre un homme vertueux dans des temps déréglés, 202. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connaître et à s'observer, 212 et suiv. Sottise des hommes qui se donnent à louage, 215. L'homme qui connaît exactement ce qu'il se doit à lui-même trouve par là ce qu'il doit aux autres, 220. Les lois de nature apprennent justement à l'homme ce qu'il lui faut, 224. Il doit borner ses desirs, 227 et suiv. Les hommes sont naturellement portés à faire valoir leurs opinions, 254. L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science, 271 et suiv. L'expérience que chacun a de soi-même devrait suffire à rendre sage, VII, 16 et suiv. L'homme ne doit pas se dérober aux voluptés naturelles, 78; ni se transformer en ange, 91.

Honnête homme. Plaint et non désestimé pour avoir été trompé par sa femme, V, 294 et suiv. Un honnête homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son métier, VI, 229.

Honneur. Récompenses d'honneur doivent être dispensées avec discrétion, III, 72 et suiv.

Horace. Placé au premier rang des poètes par Montaigne, III, 124. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, VI, 3.

Horne ou Horn (*Le comte de*). Sa mort, I, 35 et suiv.

Hospital (*Michel de L'*). Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 261.

Huniade (*Jean Corvin*), V, 28.

Hyperides. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignaient de l'âpreté de son parler, V, 168 et suiv.

Icetes ou Icetas, *Syracusain*. Conspire contre Timoléon, II, 157 et suiv.

Ignatius ou Egnatius, *père et fils*. Leur mort, II, 158.

Ignorance. N'a rien à envier à la sagesse, II, 283. Pourquoi recommandée par la religion, III, 258 et suiv Ses effets préférables à ceux de la science, 263 et suiv. C'est par ignorance plus que par science que nous sommes savants du divin savoir, 278. Beaucoup d'abus s'engendrent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, VI, 258. Espèce d'ignorance, estimable, 259.

Imagination. Ses effets, I, 133 et suiv. Est une faculté commune aux bêtes et aux hommes, III, 247 et suiv.

Inclinations naturelles. Si elles sont extirpées par l'éducation, V, 199.

Indathyrsez, *roi des Scythes*. Sa réponse à Darius, qui lui reprochait de reculer à son approche, I, 57.

Indiens. Ce que certains d'entre eux portaient au combat contre les Espagnols, I, 19. Indiens qui se brûlent dans une de leurs villes assiégée par Alexandre, III, 39 et suiv.

Indolence. Indolence parfaite n'est ni possible, ni désirable, III, 268.

Industrie frivole. Récompensée selon son mérite, II, 281.

Innocents. Reconnus pour tels, sacrifiés aux formes de la justice, VII, 11 et suiv.

Intention. Juge nos actions, I, 35 et suiv. C'est par elle qu'on doit juger si une action est bonne ou mauvaise, III, 8.

Iphicrates, *d'Athènes*, II, 197.

Iphigenia. Artifice dont un peintre se servit dans la représentation de son portrait, I, 11.

Irenée, II, 150.

Isabeau, *princesse d'Écosse*, II, 14.

Isabel ou Isabelle, *reine d'Angleterre*, II, 157.

Ischolas, *capitaine lacédémonien*. Sacrifie sa vie pour le bien de son pays, II, 143.

Isocrates, *l'orateur*. Ce qu'il dit dans un festin, II, 52. Ce qu'il pensait d'Athènes, V, 268.

Italiens. Leur prudence à la guerre, III, 153. Tiennent leurs femmes dans une trop grande contrainte, VI, 20.

Ivrognerie. Ses effets, III, 12 et suiv.

Jacob, II, 145.

Jacques de Bourbon, *roi de Naples*. Simplicité de sa personne et luxe de son entourage, V, 228.

Jalousie. Action extraordinaire occasionnée par cette passion, V, 22 et suiv. Constitue une des maladies les plus violentes qui puissent affliger l'âme humaine, 284. Les plus sages ont été les plus exempts de cette fièvre, 285. Quelle prise elle a sur les femmes et combien elle les enlaidit et les corrompt, 286 et suiv. Jalousie de la femme funeste au mari, 295 et suiv.

Jarnac (*Bataille de*), II, 150.

Jaropelc, *duc de Russie*. Pourquoi il punit un gentilhomme qui lui avait procuré le moyen de se venger, V, 179 et suiv.

Jason Phereus. Comment il guérit d'un apostume, II, 156.

Jean Ier, *roi de Castille*, II, 78.

Jean II, *roi de Portugal*, I, 67 et suiv.

Jean Second. Ce que Montaigne pensait de ses *Baisers*, III, 122.

Jeanne Ire, *reine de Naples*. Pourquoi fit étrangler Andréosse, son premier mari, VI, 24.

Jeu. Moins on se pique au jeu, plus on y réussit, VI, 223 et suiv.

Jeune homme. Pourquoi ne doit être ni trop délicat, ni trop régulier dans sa manière de vivre, VII, 33 et suiv.

Jeunes gens de bonne famille. S'adonnant au larcin, III, 84.

Jeux de main. Indiscrets et âpres, et parfois mortels, VI, 110.

Jeux et exercices publics. Utiles à la société, II, 74 et suiv.

Joan d'Austria ou Juan d'Autriche (*Don*). Vainqueur des Turcs, II, 150.

Joie. Exemples de morts subites causées par la joie, I, 13 et suiv.

Jouinvile (*Le sire de*), III, 143.

Journal. Tenu par le père de Montaigne, II, 160 et suiv.

Jugement. Est un outil à tous sujets et se mêle partout, II, 267 et suiv. Sa versatilité, IV, 94 et suiv.

Juges. Serment que leur faisaient prêter les rois d'Égypte, V, 178. Juges de Chine établis pour récompenser les bonnes actions aussi bien que pour punir les mauvaises, VII, 13 et suiv.

Juifs. Persécutés par les Portugais, I, 67 et suiv.

Jule II, *pape,* I, 46.

Julien, *empereur.* Différentes peines qu'il infligea à des soldats, I, 95 et suiv. Pourquoi il n'était point touché des louanges de ses courtisans, II, 218. Son éloge par Montaigne, IV, 272 et suiv.

Julius (*Caius*), *médecin.* Particularité sur l'heure de sa mort, I, 116.

Justice. Vendre la justice, coutume farouche, I, 165. Ce que signifiait l'épée rouillée de Marseille, 168. Les exécutions de justice devraient être bornées à une mort simple, sans aucune marque de rigueur, II, 162 et suiv., et V, 14 et suiv. Justice malicieuse qui, par fraude et par fausses espérances de pardon, amène le criminel à découvrir son fait, V, 167 et suiv. Justice universelle, beaucoup plus parfaite que la justice particulière et nationale, 176. Imperfection de la justice humaine, VII, 11. Il n'est pas toujours sûr pour des innocents de se mettre entre les mains de la justice, *ibid.* et suiv.

Karenty (*Ensorcelés de*), VI, 171.

Kinge, *femme de Boleslas, roi de Pologne.* Consent au vœu de chasteté de son mari, V, 273.

Labienus. Pourquoi se donna la mort, III, 107 et suiv.

Lacedemoniens. Feinte cérémonie qu'ils observaient à la mort de leurs rois, I, 17. Avec quelle constance leurs enfants supportaient la douleur, I, 76 ; III, 26 ; et V, 50. Pressés par la nécessité, tournaient la loi plutôt que de la violer, I, 174. Comment instruisaient leurs enfants, II, 16 et suiv. Leurs fières réponses à Antipater et à Philippe, III, 25 et suiv. Ce que comprenait la prière publique et privée que les Lacédémoniens faisaient à la Divinité, IV, 117.

Ladislas, *roi de Naples*. Comment il fut empoisonné, V, 62 et suiv.

Lælius, VII, 80.

Lahontan (*Vallée de*), *en Gascogne*, V, 148.

Langage gascon. Ce qu'en jugeait Montaigne, IV, 221 et suiv.

Langage humain. Plein de faiblesses et de défauts, IV, 30 et suiv. Aisé à tout autre usage, obscur et non intelligible dans les contrats et testaments, VII, 4 et suiv.

Langey (*Seigneur de*). Son histoire, I, 99 et suiv.

Langues. Comment la langue est enrichie par les bons esprits, et ce que Montaigne jugeait de la langue française, VI, 3 et suiv.

Lanssac (*M. de*), *maire de Bordeaux*, VI, 217.

Laodice, *femme d'Amatis, roi d'Égypte*. Pourquoi elle promit une statue à Vénus, I, 139.

Larcin. Pourquoi permis par Lycurgue, IV, 125 et suiv. Moins redouté que l'indigence, V, 201.

Laurentine, *fameuse courtisane*. Comment parvint aux honneurs divins après sa mort, IV, 38.

Lays ou Laïs. Ce qu'elle disait des philosophes de son temps, VI, 195 et suiv.

Leon, *Hébreu, rabbin*, VI, 5.

Leon X, *pape*. Par quoi fut déterminée sa mort, I, 13 et suiv.

Leon, *pape arien*. Sa mort, II, 150.

Leonor, *fille de Montaigne*, III, 86 ; et V, 273.

Lepidus (*M. Æmilius*). Ce qu'il défendit à ses héritiers, I, 22. Sa mort, V, 285.

Lettre. Si la lecture d'une lettre doit être différée, III, 46 et suiv.

Lettres. Si la connaissance des lettres est d'une absolue nécessité, II, 15 et suiv. Éloge excessif qu'en fait Cicéron, III, 259 et suiv. D'où vient que les lettrés ne sont pas plus sages que les ignorants, IV, 259 et suiv.

Leve (*Antoine de*). Flatterie ingénieuse de ce courtisan, II, 203 et suiv.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi et jusqu'à quel point, VI, 50 et suiv. Exemple de libéralité d'un prince, par où les autres peuvent apprendre à placer leurs dons, 53.

Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 125 et suiv.

Licques (*Le seigneur de*), II, 155.

Licurgus. Voy. Lycurgue.

Lion. Gratitude d'un lion, III, 237 et suiv. Lions attelés à un coche, VI, 47 et suiv.

Lipsius ou Juste Lipse. Son éloge, II, 25.

Lits. De quel côté s'y couchaient les femmes chez les Romains, II, 266.

Livia (*La signora*). Ses caleçons, II, 33.

Livia, *femme d'Auguste*. Détermine son mari à la clémence, I, 178. Secondait les amours de son mari, II, 145. Un mot d'elle sur les hommes nus, V, 279.

Livres. Quand on a commencé à Rome de brûler les livres qui déplaisaient aux empereurs, III, 107 et suiv. Avantages qu'on retire de leur commerce, V, 227 et suiv. Inconvénients attachés au plaisir qu'ils procurent, 231.

Lois. Loi très sage concernant les trépassés, I, 15. Lois grecques sur l'inhumation des corps en temps de guerre, 18. Lois d'honneur opposées à celles de justice, 165 et suiv. S'il est utile de changer les lois qui sont établies par un long usage, 167 et suiv. En quel cas les lois anciennes doivent faire place à des règlements nouveaux, 173 et suiv. Des lois somptuaires, II, 220 et suiv. Un vice des lois, 305. Les lois sont nécessaires pour tenir l'homme en règle, IV, 83. Lois humaines, sujettes à de continuels changements, 120 et suiv. Ce qu'on doit penser des lois dites naturelles, 122 et suiv. Les plus justes ont quelque mélange d'injustice, 281. Multiplicité des lois, funeste à un État, VII, 2 et suiv. Il y a plus de lois en France que dans tout le reste du monde ensemble, 3. Lois de nature sont les meil-

leures, 4. Imperfection des lois qui concernent les sujets d'un État, 11. Ce qui doit maintenir en crédit les lois les plus déraisonnables, 15.

Lorraine (*Cardinal de*). Comparé à Sénèque, V, 47 et suiv.

Lorraine (*René II, duc de*), II, 172.

Loys ou Louis (*Saint*). Portait la haire et se faisait flageller, I, 79. De quoi il détourna un roi Tartare, III, 177.

Lucanus ou Lucain. Comment expira, III, 108 et suiv. Pratiqué par Montaigne, 124.

Lucrece. S'il peut être comparé à Virgile, III, 124. Comment perdit la raison et la vie, 260. Ses vers sur les amours de Vénus et de Mars, VI, 1 et suiv.

Ludovic, *fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue.* Son genre de mort, I, 115.

Luther. Premiers progrès de sa réforme, III, 171.

Lutte. Condamnée par Philopœmen et par Platon, V, 11 et suiv.

Luxe. Lois que Zéleucus fit pour le corriger, II, 222. En France, on prend pour patron ce qui se fait à la cour, *ibid.*

Lycon, *le philosophe.* Ce qu'il prescrivit au sujet de ses funérailles, I, 22.

Lycurgue. Ce qu'il défendait aux Lacédémoniens, II, 242. Pourquoi il leur permit le larcin, IV, 125 et suiv. Ce qu'il ordonna aux mariés de Lacédémone, 179. Pourquoi faisait enivrer les ilotes, 293.

Lyncestez. Pourquoi fut réputé coupable, VI, 147.

Lysander, I, 29.

Machiavel. Jugement sur ses discours, IV, 250.

Macon (*L'évêque de*). Sa conduite dans son ambassade à Rome, I, 99.

Mæcenas. Sa passion pour la vie, V, 113.

Mahumet ou Mahomet. Paradis qu'il promet à ses sectateurs et pourquoi, IV, 13.

Mahumet ou Mahomet II. Comment il traita celui dont il s'était servi pour faire périr son frère, V, 181.

Mains. Grand nombre d'actions qu'on exprime par leur moyen, III, 196.

Mal. Dépend en grande partie de l'opinion que nous en avons, I, 61 et suiv. N'avoir point de mal est le plus heureux bien-être que l'homme puisse espérer, III, 267. Conseils de la philosophie sur ce sujet, 269 et suiv.

Maladie. Maladies qui sont l'effet de l'imagination, I, 143 et suiv. Beaucoup proviennent de l'agitation de notre esprit, III, 265. De diverses maladies contrefaites et devenues réelles, IV, 298 et suiv. Incertitude sur les causes des maladies, V, 135 et suiv. Le plus prudent est de laisser les maladies suivre leur cours et s'user elles-mêmes, VII, 43 et suiv.

Manlius Torquatus. Jugé par Plutarque, III, 22.

Marcellinus ou Marcellin (*Ammien*). Pourquoi a blâmé Julien l'Apostat, IV, 273.

Marcius (*Lucius*, ou mieux *Quintus*). Dans quelle circonstance fut réprouvé par le Sénat, I, 28.

Marguerite, *reine de Navarre.* En quoi faisait consister le devoir d'un gentilhomme envers un grand qui va le visiter, I, 59 et suiv. Étrange idée qu'elle donne de la dévotion d'un jeune prince, II, 300. Eloge de son *Heptaméron*, III, 159.

Mariage. Quelle sorte de marché, II, 88. Ce qu'emporte cette liaison, 119 et suiv. Quel âge y est le plus propre, III, 87. Si on en a rendu le nœud plus ferme en ôtant tout moyen de le dissoudre, IV, 183 et suiv. Que penser de l'amour dans le mariage, V, 262 et suiv. Idée d'un bon mariage, 264 et suiv. Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour, 269. Pourquoi les hommes mariés s'abandonnent librement à l'amour qu'ils défendent rigoureusement à leurs femmes, 271 et suiv. Mot plaisant sur ce qu'il faut pour dresser un bon mariage, 296. Loi établie par Platon pour décider de l'opportunité de tout mariage, VI, 25. Bénéfice que le mariage retire de l'absence, VI, 169.

Mariés. Comment se doivent comporter en la couche nuptiale, I, 140.

Marts, *évêque de Chalcédoine.* En quels termes injuria l'empereur Julien, IV, 273 et suiv.

Marius *le père.* A quoi avait habitué ses soldats, III, 115. Plus délicat dans sa vieillesse, VII, 35.

Marius *le jeune*. S'endort au moment d'une bataille, II, 227.

Marot, III, 37.

Marseille. Ce qu'on y gardait au temps passé, III, 43.

Martial. Ce que Montaigne pensait de ses épigrammes, III, 126.

Martin (*Le capitaine Saint-*), *un des frères de Montaigne*. Sa mort, I, 116.

Massiliens, *peuple d'Afrique*. Comment ils gouvernaient leurs chevaux, II, 255.

Massinissa, *roi*. Sa verte vieillesse, II, 163.

Matecolom (*Le sieur de*), *un des frères de Montaigne*, V, 8.

Matignon (*Le maréchal de*), *maire de Bordeaux*, VI, 217.

Maximilien I, *empereur d'Allemagne*. Son extrême pudeur, I, 20.

Mechmed, *empereur*. Supplices barbares qu'il ordonnait, V, 15.

Médecine. Sur quoi sont fondés ses succès, I, 181 et suiv. De l'inanité de la médecine et de la vanité des médecins, V, 122 et suiv. Son incertitude autorise toutes nos envies, VII, 40 et suiv.

Medicis (*Catherine de*), *reine de France*, VI, 49.

Medicis (*Laurent de*), *duc d'Urbin*. Comment évita la mort au siège de Mondolphe, I, 58.

Méditer. Étude puissante, V, 213.

Medois. Pesamment et malaisément armés, III, 113.

Megabyzus. Ce qui lui arriva chez Apelles, VI, 99.

Menander. Sa réponse au reproche qu'on lui faisait de ne pas travailler à une comédie qu'il avait promise, II, 62. Son mot sur la rareté des amis, 98 et suiv.

Mensonge. Vice qui exige beaucoup de mémoire et expose à des démentis, I, 42 et suiv. Vice odieux, 44. D'où vient qu'aujourd'hui nous sommes si sensibles au reproche de mensonge, IV, 268 et suiv. Les Grecs et les Romains n'en faisaient pas un point d'honneur, 270.

Mer. Si c'est la crainte qui soulève l'estomac en mer, VI, 43 et suiv.

Merlins. Espèce particulière d'enfants chez les Mahométans, IV, 38.

Mères. Il est juste de leur laisser la tutelle de leurs enfants, III, 101. Quel fond on peut faire sur leur affection naturelle pour eux, 104 et suiv. Quelle est la plus utile et la plus honorable occupation d'une mère de famille, VI, 168 et suiv.

MERVEILLE, *ambassadeur secret de François Ier*. Assassiné à Milan, I, 45.

Métempsycose. Reçue par plusieurs nations, III, 166.

METROCLES. A quelle occasion il fut appelé de la secte des péripatéticiens à celle des stoïciens, IV, 130.

Mets. Servis alphabétiquement, II, 231.

MESSALINA. Pourquoi elle fut mise à mort, V, 297 et suiv.

METELLUS. Ses belles paroles sur la vertu, III, 147.

MEXICAINS. Nombre prodigieux d'hommes que leurs rois sacrifiaient chaque année, II, 124. Cruautés qu'ils eurent à subir des Espagnols, VI, 65 et suiv. De leurs croyances, 70 et suiv. Quel serment ils faisaient faire à leurs rois, 104 et suiv. Première leçon qu'ils donnaient à leurs enfants, VII, 44.

MIDAS. Son vœu imprudent, IV, 117. Pourquoi se tua, V, 246.

Miracles. Ceux que saint Augustin témoigne avoir vus, II, 79 et suiv. Miracles faux, comment accrédités dans le monde, VI, 253 et suiv.

MISON, *un des sept sages*. Sa réponse à celui qui lui demandait de quoi il riait seul, VI, 92.

Mode. De l'inconstance de la mode en France, II, 260 et suiv.

Modération. Requise même à l'égard de la vertu, II, 117. De celle à garder dans les troubles civils, V, 170 et suiv.

Modestie. Recommandée aux jeunes gens, II, 35 et suiv.; et aux femmes, VI, 21 et suiv.

MOLEY-MOLUCH, *roi de Fez*. Près de mourir de maladie, livre bataille aux Portugais et expire victorieux, IV, 286 et suiv.

Monde. De quelle utilité la fréquentation du monde, II, 40 et suiv. De la pluralité des mondes, IV, 25 et suiv. Le monde sujet à de perpétuels changements, 109 et suiv.

Monde (*Nouveau*). Réflexions sur sa découverte, II, 126

et suiv On y vivait sans magistrats et sans lois plus régulièrement que nous ne faisons, III, 274. Conformité surprenante des coutumes, mœurs et croyances du Nouveau Monde avec le nôtre, IV, 109 et suiv. Ce qu'était le Nouveau Monde avant sa découverte, VI, 59 et suiv.

MONLUC. Voy. MONTLUC.

Monstres. S'il y a des monstres, V, 33.

MONTAIGNE (*Pierre Eyquem, seigneur de*), *père de Michel*. Soins qu'il prit pour l'éducation de son fils, II, 66 et suiv. Un de ses projets, 159. Son portrait, III, 18. Recommande à son fils la traduction de la *Théologie naturelle*, 172. Aimait à bâtir, VI, 128. Maire de Bordeaux, 218. Nouveaux détails sur la manière dont il éleva son fils, VII, 63 et suiv.

MONTAIGNE (*Michel Eyquem, seigneur de*), *auteur des* Essais.

(Tome I.) N'est pas sujet à la tristesse, 9. A l'appréhension dure, 14. Observe volontiers les lois de la décence, 20. Pourquoi il s'est amusé à écrire les *Essais*, 38 et suiv. Se plaint de son peu de mémoire, 39. Avantages qui résultent pour lui de ce défaut, 40 et suiv. Ennemi des vaines cérémonies, 60. Estime que la richesse dépend de l'opinion qu'on s'en fait, et cite, à ce propos, trois conditions par lesquelles il a passé, 82 et suiv. Comment il profitait de la conversation d'autrui, 97 et suiv. Temps précis de sa naissance, 114. Trouve tous les moyens bons pour se préserver de la mort, et estime, en somme, que le meilleur préservatif est de s'habituer à elle pour n'en être pas surpris, 116 et suiv. Pourquoi refuse d'écrire l'histoire de son temps, 148. Instruit dès l'enfance à ne mêler aucune finesse ou tromperie dans ses jeux, 153. Redoute toute espèce de nouveauté en politique, 167 et suiv. Méprise la médecine, et pourquoi, 180 et suiv.

(Tome II.) A quoi se réduit la connaissance qu'il avait des sciences, 20 et suiv. Ses livres favoris, 21. Jugement qu'il porte sur son livre, *ibid.* et suiv. Quel style lui plaisait le plus, 64. Comment il apprit le latin, 66 et suiv., et le grec, 68. On l'éveillait dans son enfance au son de quelque instrument, 69. Fut mis au collège de Guyenne, 70. Comment il prit goût à la lecture dès l'âge de sept ou huit ans, 71.

Ne lut jamais de romans, 71. Soutint les premiers personnages dans les tragédies latines qui se jouaient au collège, 73. Sa liaison avec La Boétie, 83 et suiv. Son goût pour la poésie a varié avec le temps, 171. Se gardait de tout excès dans l'étude, 189 et suiv. Critique qu'il fait de Pline le jeune et de Cicéron, 194 et suiv. En quoi il fait consister le mérite de ses *Essais*, 197 et suiv. Son génie pour le style épistolaire, 199. Ennemi des compliments outrés qu'on emploie dans les lettres, *ibid*. Peu propre à faire des lettres de recommandation, 200. Écrivait ses lettres avec beaucoup de rapidité et de négligence, 201. Bon cavalier, 250. Sa manière de travailler et d'envisager un sujet, 267 et suiv. Comment il juge du prix de son livre, 285 et suiv. Subtilité de son odorat, 287 et suiv.

(Tome III.) Pétri de contradictions, 7. Peu sensible au plaisir de boire, 16. Portrait qu'il fait de son père, 18. Histoire d'un accident qui lui causa un long évanouissement, 59 et suiv. Difficultés attachées à l'étude constante qu'il fait de lui-même, 68. S'il est blâmable d'entretenir le monde de sa personne, 69. Ce qui lui a mis en tête de se mêler d'écrire, 78. Comment il entend qu'on aime les enfants, 82 et suiv. Se maria à trente-trois ans, 87. C'est lui qu'il peint dans son livre, 117 et suiv. Pourquoi il a caché le nom des auteurs de qui il a emprunté des pensées, 118 et suiv. Ce qu'il cherchait dans les livres, 121. Pourquoi il préférait les anciens aux modernes, 122. Quels modernes il aimait le mieux, *ibid*. Ce qu'il pensait d'Ovide sur ses vieux jours, *ibid*. Poètes latins qu'il mettait au premier rang, 124. A quoi lui servaient Plutarque et Sénèque, 128 et suiv. Jugement qu'il porte sur Cicéron, 130 et suiv. Pourquoi il se plaisait surtout à l'histoire, 135 et suiv. En quoi consistait sa vertu, 154 et suiv. Plus réglé dans ses mœurs que dans son jugement, 156. Il pouvait résister aux plus fortes impressions de la volupté, 159. Avait le naturel tendre, 162 et suiv. Son humanité envers les bêtes, 165.

(Tome IV.) Sa devise, 31. Prétend être né à onze mois, 80. Faiblesse et inconstance de son jugement, 96 et suiv. Pourquoi il ne prenait pas aisément de nouvelles opinions, 104. Comment il obtint l'ordre de Saint-Michel, 118. Com-

ment il se trouva préservé dans une maison sans défense, durant les guerres civiles, 185 et suiv. Avait dans son enfance certains gestes qui témoignaient d'une sotte fierté, 210. Embrassait surtout les opinions qui nous ravalent et anéantissent le plus, 213. S'est essayé sans succès dans la poésie, 215. N'était jamais satisfait des productions de son esprit, 217 et suiv. Peu propre à entretenir les princes, 218. Caractère de son style, 220. Son français était altéré par le langage du pays où il vivait, 221. Facilité qu'il avait eue à parler et à écrire en latin, 222. Ses qualités corporelles, 223 et suiv. Etait d'une complexion délicate et incapable de sollicitude, 230. Ennemi de la fatigue de délibérer, 231. Dégoûté de l'ambition par l'incertitude qui l'accompagne, 232. Peu fait aux mœurs de son siècle, 234. Haïssait la dissimulation, 235. Conservait son franc parler avec les grands, 238. Avait une mémoire infidèle, 239. Ennemi de toute contrainte, 240. Exemples de son peu de mémoire, 243. Caractère de son esprit, 244. Sa complète ignorance des choses les plus vulgaires, 245. Était naturellement irrésolu, 248 et suiv. Peu favorable aux changements dans les affaires publiques, 249 et suiv. Sur quoi fondée l'estime qu'il avait de lui-même, 252. Idée qu'il avait de la justesse de ses opinions, 255 et suiv. Aimait à louer le mérite dans ses amis et même dans ses ennemis, 257. Était peu prévenu en faveur de son siècle, 259 et suiv. Pourquoi il parle souvent de lui dans son livre, 266 et suiv.

(Tome V.) Soulagement que Montaigne trouve dans sa vieillesse, 18. Caractère de son courroux dans les grandes et les petites affaires, 44 et suiv. Devenu sujet à la colique, il finit par s'accommoder à ce mal, 112 et suiv. Il en tire même un avantage, 114. N'est pas d'avis qu'on ne doive pas se plaindre dans le fort de la douleur, 115 et suiv. Il pense tenir de son père le mal de la pierre auquel il est sujet, 121. Son mépris de la médecine et sur quoi fondé, 122 et suiv. Croit à l'efficacité des bains, 145. Ses bains préférés, 146 et suiv. Ses expériences sur un bouc pour la guérison de la gravelle, 150 et suiv. Honore les médecins, mais non pas la médecine, 152 et suiv. Il préfère l'estime présente à celle qui pourrait le suivre après sa mort, 159.

Quels biens il met en ligne de compte, 159 et suiv. Pourquoi il a parlé si librement contre la médecine, 160 et suiv. En quel état il serait s'il venait jamais à se livrer entre les mains des médecins, 162. Que ce n'est pas un désir de gloire qui l'a porté à écrire contre les médecins, 163. Était ennemi de toute tromperie, 165. Délicatement consciencieux dans ses négociations avec les princes, 168. N'embrassait aucun parti avec trop d'ardeur, 169 et suiv. Sa conduite entre des personnes de différents partis, 172. Fuyait les emplois publics et toutes sortes d'artifices, 174 et suiv. Pourquoi et comment il entreprit de parler de lui dans son livre, 189 et suiv. Rapportait ses actions à sa conscience, et non à l'opinion publique, 194 et suiv. Ne se repentait point de la manière dont il avait conduit ses affaires, 205. Se servait rarement des avis d'autrui dans la conduite de ses affaires et en donnait rarement aux autres, 206 et suiv. Pourquoi ne s'affligeait pas lorsque les événements ne répondaient pas à ses désirs, 207. Ce qu'il jugeait d'un repentir amené uniquement par l'âge, *ibid.* Il ne répondrait pas de sa concupiscence, s'il recouvrait les appétits de sa jeunesse, 208. Peu attentif aux conversations frivoles, 214. Se blâme d'être trop délicat dans la pratique des hommes, *ibid.* et suiv. Passionné pour les amitiés exquises, peu propre aux amitiés communes, 216. Quelle solitude il aimait, 220. De quelle sorte d'hommes il recherchait la familiarité, 221. De la douceur qu'il trouvait dans le commerce des femmes, 222 et suiv. Il voulait que ce commerce fût accompagné de sincérité, 223. En amour, il préférait les grâces du corps à celles de l'esprit, 226. Quel usage il tirait de son commerce avec les livres, 227. Ce qu'il dit de sa bibliothèque, 229 et suiv. Se délivrait d'une passion par une autre, 240. S'est ordonné d'oser dire tout ce qu'il osait faire, 254. Pourquoi il aimait à rendre sa confession publique, 256 et suiv. Comment il fut porté à se marier, 266.

(Tome VI.) Ce qu'il jugeait de la langue française, 4. Pourquoi, en écrivant, il aimait à se passer de livres, Plutarque excepté, et à composer dans la solitude, 5 et suiv. Avait une tendance à imiter, 7 et suiv. Ce qu'il faisait le mieux, c'était par inspiration et à l'improviste, 8. N'aimait

pas à être interrompu lorsqu'il parlait, 9. Son goût en amour, 22. Fort libre dans ses paroles ; comment il excuse cette licence, 28. Se conduisait avec bonne foi et discrétion dans ses amours, 29 et suiv. Estimait l'amour salutaire, pris avec modération, 36. Ne pouvait souffrir ni coche, ni litière, ni bateau, 46. N'a jamais souhaité des postes élevés, 73 et suiv. Aurait préféré une vie tranquille et sans dignité à celle de Régulus, 74. N'aimait ni à maîtriser, ni à être maîtrisé, 76. Souffrait sans peine d'être contredit en conversation, 84 et suiv. Pourquoi il se méfiait de l'habileté d'un homme lorsqu'il le voyait dans un grand poste, 105. Aimait à railler et à être raillé, 110. Comment il s'y prenait pour juger d'un ouvrage d'esprit dont l'auteur le voulait faire juge, *ibid.* et suiv. Plaisante sur le dessein qu'il a pris d'enregistrer ses propres fantaisies, 119. Était plus sage et plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité, 122. Pourquoi il aimait à voyager, 123 et suiv. Était peu sensible au plaisir de bâtir et à d'autres plaisirs d'une vie retirée, 128 et suiv. Préférait se fier à ses domestiques que de gouverner son ménage de trop près, 131 et suiv. Nullement enclin à thésauriser, mais habile à dépenser, 135 et suiv. Redoute les répétitions dans son livre par faute de mémoire, 146. Ne pouvait nullement se fier à elle, 148. Faisait des additions à son livre, mais n'y corrigeait rien, 149. Ne se mêle ni d'orthographe ni de ponctuation, et laisse ce soin à d'autres, 151. Se félicite que sa maison ait échappé au pillage pendant les guerres civiles; mais il regrette de devoir cette bonne fortune plus au hasard qu'à la justice, 152 et suiv. Était esclave de sa parole, 154. Était si ennemi de la contrainte qu'il comptait à profit l'ingratitude des personnes avec lesquelles il était lié, 156. Se félicitait de ne rien devoir aux princes, 157 et suiv. Sa tendresse pour Paris, 164. Regardait tous les hommes comme ses compatriotes, 165. Avantages qu'il trouvait à voyager et comment il voyageait, 166 et suiv. Pourquoi il aimerait mieux mourir ailleurs que chez lui, 174 et suiv. Ce qu'il gagne à publier ses mœurs, 177 et suiv. Ses préparatifs par rapport à la mort, 181 et suiv. Sa manière de voyager, 184. De quel genre de mort il s'accommoderait le mieux, *ibid.* et suiv. Se

prête aux différents usages et aux manières de chaque pays, 187 et suiv. Regrette de n'avoir pas eu un compagnon de voyage avec qui il s'entendît bien, 189. Raisons qui auraient pu l'empêcher de voyager et ce qu'il y répond, 190 et suiv. Pourquoi obligé de se peindre tel qu'il est, 197. Peu propre au maniement des affaires publiques, 198 et suiv. Pourquoi il aimait à faire des digressions, 203 et suiv. Son amour pour Rome, 205 et suiv. Pourquoi ne comptait pas pour un malheur de n'avoir pas eu d'enfant mâle, 209. De sa bulle de bourgeoisie romaine, 210 et suiv. Se passionnait pour peu de chose, 214. Pourquoi il s'opposait aux affections qui l'attachaient à autre chose qu'à lui, *ibid.* et suiv. Élu maire de Bordeaux, il fut obligé d'accepter cette charge, qui lui fut continuée par seconde élection, 217. Portrait qu'il fit de lui-même à Messieurs de Bordeaux, 218. Comment il entendait qu'on se mêlât des charges publiques, 220 et suiv. Pourquoi il étendait ses besoins au delà de ce que la nature exige nécessairement, 225 et suiv. En épousant un parti, il n'épousait point les injustices et les entêtements ridicules de ce parti, 229 et suiv. Se gardait de devenir esclave de ses affections, 232. S'opposait d'abord au progrès de ses passions, 236 et suiv. Avec quel soin il a évité les procès, *ibid.* et suiv. Les passions lui étaient aussi faciles à éviter que difficiles à modérer, 241. Jugement qu'on fit sur son mairat de Bordeaux, 242 et suiv. Ce qu'il croyait des miracles, 253 et suiv. Ennemi des décisions trop hardies, 258. Maltraité des deux partis durant les désordres d'une guerre civile, comment il souffrit cette infortune, 280 et suiv. A quelles extrémités il fut réduit par la peste qui le chassa de chez lui, 285 et suiv. Dans quelle vue il a chargé son livre de citations, 299 et suiv. Sa bonne physionomie lui a été d'un grand usage, et notamment dans deux occasions très importantes, 306 et suiv.

(Tome VII.) S'étudiait plus qu'aucun sujet, 15 et suiv. Cette étude l'instruisait à juger passablement des autres, 21. A quoi il eût été bon, 23 et suiv. Pourquoi il croyait que son livre peut fournir des instructions utiles à la santé du corps, 26 et suiv. Malade, il se comportait comme en santé, 28. Fuyait la chaleur qui vient directement du feu, 30.

Usages auxquels il se trouvait asservi dans sa vieillesse, 34 et suiv. Avait soin de se tenir le ventre libre, 37 et suiv. Sain et malade, suivait ses appétits naturels, 39. Pourquoi le parler lui nuisait dans les maladies, 41. Pourquoi il évitait de consulter les médecins, 45 et suiv. Il aimait à flatter son imagination dans ses maux, 46 et suiv. Était grand dormeur, 56 et suiv. Avait la constitution saine, dont il sentait les effets jusque dans la vieillesse, 59. Son visage s'altérait facilement, *ibid.* et suiv. Ses songes, plutôt ridicules que tristes, 61. Peu délicat à table, 62. Fut dressé, dès le berceau, à la plus commune façon de vivre, et fruit qu'il en retira, 63 et suiv. N'aimait pas à être longtemps à table, 65. Comment il s'y comportait, 66. De son goût en nourriture, 68 et suiv. Pourquoi il jeûnait quelquefois, 69. De ses vêtements, 70. Préférait le dîner au souper, 71. Quelle mesure il observait dans son boire, *ibid.* et suiv. Son goût par rapport à l'air, 72. Plus incommodé par un grand chaud que par un grand froid, 73. Avait la vue longue, mais ses yeux se fatiguaient aisément par l'exercice, *ibid.* Sa démarche; il ne tenait guère en place, *ibid.* Mangeait avec trop d'avidité, 74. Dans quel rang il mettait les plaisirs purs de l'imagination et les plaisirs corporels, 76. Usage qu'il faisait de la vie, 84 et suiv. Il aimait à en goûter la douceur, et ses discours s'accordaient avec ses mœurs, 85 et suiv.

MONT-CONTOUR (*Bataille de*), II, 150.

MONT-DORÉ. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 261.

MONTFORT (*Jean V, comte de*), *duc de Bretagne*, II, 172.

MONTLUC (*Blaise de*), *maréchal de France*, III, 98.

MONTMORD (*Le seigneur de*), I, 30.

MONTMORENCY (*Le connétable de*). Sa conduite au siège de Pavie, I, 92 et suiv. Sa mort, un des événements les plus remarquables du temps, IV, 261 et suiv.

Morale. Ses leçons souvent aussi méprisées du proposant que des auditeurs, VI, 193 et suiv.

MOROZO (*Mattheo dit* ou *di*). Complice des menées contre le duc d'Athènes, I, 190.

Mort. Nous acquitte de toutes nos obligations; en quel

sens, I, 35 et suiv. Diversité d'opinions touchant la mort, 62 et suiv. Plaisanteries dites à l'heure de la mort, 63 et suiv. Mort recherchée avec avidité, 66 et suiv. Unique juge du bonheur des hommes, 105 et suiv. Que philosopher, c'est apprendre à mourir, 109 et suiv. La mort, recette à tous maux, III, 27. Dépend de notre volonté, *ibid.* Mort volontaire : raisons contre, 28 et suiv.; raisons pour, 31 et suiv. On ne peut l'essayer qu'une fois, et nous sommes tous apprentis quand nous y venons, 55 et suiv. Comment on peut se familiariser avec la mort, 56 et suiv. Si les défaillances dans l'agonie de la mort sont fort douloureuses, 61 et suiv. La mort s'interprète par la vie, 150. Ce qu'on doit juger de l'assurance d'autrui dans la mort, IV, 169 et suiv. La mort la plus désirable, 171. L'envie de mourir utilement est très louable, mais nous n'en avons pas toujours l'exécution sous la main, 285. De la mort sur l'échafaud et de la mort dans le combat, V, 236 et suiv. Considérations qui nous détournent de la pensée de la mort, 238. La préparation à la mort donne à la plupart des hommes plus de tourment que la mort même, VI, 291. La défaillance d'une vie est le passage à mille autres, 298.

Mucius Scevola. Sa fermeté dans la douleur, I, 76 et suiv.

Muleasses ou Muley-Haçan, *roi de Tunis*. Ce qu'il blâmait dans la conduite de son père, III, 88.

Mules et *Mulets*. Différemment appréciés, II, 255. Exemple de la subtilité malicieuse d'un mulet, III, 231.

Multitude. Quel cas on doit faire de son jugement, IV, 197.

Muret (*Marc-Antoine*). Mis par Montaigne au rang des meilleurs orateurs de son temps, II, 68.

Musa, *médecin d'Auguste*, V, 136.

Muses. Si c'est les avilir de s'en servir seulement de jouet et de passe-temps, V, 230. Sont en grande liaison avec Vénus, 259 et suiv.

Mussidan (*Siège de*), I, 32.

Nacre. Sa liaison avec la pinnothère, III, 242 et suiv.

Nansaut ou Nassau (*Le comte de*), I, 30 et 96.

Nations. Nations barbares qui n'entreprennent la guerre qu'après l'avoir déclarée, I, 29. Nations qui dorment et veillent six mois de suite, II, 227. Nations qui reçoivent un chien pour leur roi, III, 194. Nations qui ne s'expriment que par gestes, 197.

Nature. Est supérieure à l'art, II, 132 ; III, 198 et suiv. Son étude est une pâture propre à nos esprits, IV, 2 et suiv. Ce que c'est, d'après nous, que *aller selon nature,* 28. Elle est le guide infaillible à suivre, VI, 305. Pourquoi c'est injustice de corrompre ses règles, VII, 78.

Naturel sanguinaire à l'égard des bêtes. Ce qu'il dénote, III, 165.

Nausiphanes, *disciple de Pyrrhon.* Croyait tout incertain, IV, 29.

Nécessité. Est une violente maîtresse d'école, II, 240.

Nécessités naturelles. Leurs limites, II, 186.

Neige. Les anciens s'en servaient pour rafraîchir leur vin, II, 264.

Neorites. Comment ils traitaient les corps morts, VI, 288.

Neron. Magnanimité de deux soldats interrogés par ce tyran, I, 16. Son émotion en prenant congé de sa mère qu'il envoyait noyer, II, 175. Ses paroles en signant la sentence d'un criminel, III, 2.

Nerva (*Cocceius*), *jurisconsulte romain.* Pourquoi se tua, III, 39.

Neutralité. Condamnable dans les guerres civiles, V, 170.

Nicetas ou Hicetas, *Syracusain.* A soutenu que la terre tournait, IV, 105.

Nicias. Comment perdit l'avantage qu'il avait gagné sur les Corinthiens, I, 18.

Ninachetuen, *seigneur indien.* Se jette dans le feu pour ne pas survivre à son déshonneur, III, 38.

Niobé. Changée en rocher ; le sens de cette fable, I, 11.

Nobles. Distribués en un festin en différentes tables suivant la ressemblance de leurs noms, II, 231. A quel rang ils sont élevés dans le royaume de Calicut, V, 264.

Noblesse. Noms fiers et magnifiques de l'ancienne noblesse, II, 230. Ce qui la constitue essentiellement en France, III, 77. Noblesse n'est pas synonyme de vertu, V, 263.

Noms. Pris en mauvaise part, II, 230. Noms plus ordinaires dans la généalogie des princes, 231. Il est bon d'avoir un nom facile à prononcer, *ibid*. Confusion que produit l'usage de prendre le nom d'une terre, 233 et suiv. Noms et surnoms diversement changés, 236 et suiv. Noms communs à plusieurs personnes, 237.

NOUË (*De La*). Son éloge, IV, 262.

Nouveautés. Dangereuses, introduites dans les lois, I, 167 et suiv. Funestes à la jeunesse, dans les habits, les danses, etc., II, 223.

Nu. La coutume d'aller nu n'a rien de contraire à la nature, II, 162 et suiv. Si nous avons été abandonnés nus sur la terre, III, 199 et suiv.

NUMA, *roi de Rome*, IV, 7.

Numides. Pourquoi menaient en main un second cheval dans le combat, II, 249.

Obéissance. Première loi donnée par Dieu à l'homme, III, 258.

OCTAVIUS (*Sagitta*). A quelle extrémité l'entraîna la jalousie, V, 287.

Oiseaux. Prédictions qui se tiraient du vol des oiseaux, III, 225. Oiseaux passagers prévoient le changement des saisons, 226.

Oisiveté. Ses effets, I, 37 et suiv.

OLIVIER (*Le chancelier*). Un mot de lui sur les Français, IV, 233. Comment jugé par Montaigne, 261.

Opiniâtreté. Doit être réprimée d'abord chez les enfants, I, 44. De celle des femmes, V, 53 et suiv. Est sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté, 54. Opiniâtreté et affirmation sont signes ordinaires de bêtise, VII, 20.

Opinions. Prix qu'elles donnent à presque toutes choses, I, 61 et suiv. De la liberté des opinions philosophiques, IV, 128 et suiv.

Oracles. Quand ont commencé à perdre leur crédit, I, 51 et suiv.

ORANGE (*Guillaume de Nassau, prince d'*), V, 29.

Orateur. Doit se laisser piper à la passion qu'il représente, V, 243.

Ordres de chevalerie. A quelle fin établis, III, 71 et suiv. De l'ordre de Saint-Michel, 72. Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie, 76.

Orgueil. Ses funestes effets, III, 276 et suiv.

ORIGENE, V, 257.

OSTORIUS. Avec quelle fermeté se donna la mort, IV, 171.

OTANEZ. A quelle condition renonça au droit qu'il avait de prétendre au royaume de Perse, VI, 75.

OTHON. S'endort avant de se tuer, II, 225. Ce qu'il eut de commun avec Caton, *ibid.*

OVIDE. De l'influence de ses *Métamorphoses* sur Montaigne enfant, II, 71. Quand Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, III, 122.

PALUËL (*Le*), *danseur*, II, 32.

PALUS MÆOTIDES. Combien les gelées y sont âpres, II, 165.

PANETIUS. Un mot de lui, VI, 32.

PARACELSE, *médecin alchimiste.* Novateur, IV, 107; et V, 138.

PARIS. Ce que Montaigne pense de cette ville, II, 289; et VI, 164 et suiv.

PARMENIDES. Ce qu'il prenait pour Dieu, IV, 9. Son opinion sur la nature de l'âme, 55.

PARTHES. Vivaient à cheval, II, 251. De leurs armes, III, 115 et suiv.

PASICLEZ. Impudence de ce philosophe cynique, II, 263.

Passions. Celles qui ne sont que médiocres, I, 13. Dérivatifs qu'on leur cherche, 24 et suiv. Les premiers mouvements des passions, permis au sage par les stoïciens, 58 et suiv. Leur impulsion est nécessaire, IV, 98 et suiv. On peut se guérir d'une passion par une autre, V, 240; ou laisser ce soin au temps, *ibid.* Nos plus grandes passions ont des ressorts et des causes ridicules, VI, 238.

Patenôtre. Prière que les chrétiens devraient toujours employer, II, 290.

PAULINA, *femme de Saturninus.* Matrone de grande réputation à Rome, qui croyait coucher avec le dieu Sérapis, IV, 37 et suiv.

Paulinus, *évêque de Nole*. Ce qu'il dit, ayant été dépouillé de ses biens et fait prisonnier, II, 181.

Paulus Æmilius. Un mot de lui, I, 118.

Pausanias, *le Lacédémonien*. Supplice qui lui fut infligé à l'instigation de sa mère, II, 117.

Pausanias, *le Macédonien*. Cité comme exemple des inconvénients d'une profonde ivresse, III, 15.

Pavie (*Siège de*), I, 92.

Paxea, *dame romaine*. Pourquoi se donna la mort, III, 38.

Pédantisme. Discrédité, II, 1 et suiv.

Pegu (*Royaume du*). Où les habitants vont les pieds nus, II, 164.

Pelagia (*Sainte*). Mort de cette vierge, III, 36.

Peletier (*Jacques*), *médecin et mathématicien*, I, 138; et IV, 108.

Pelopidas. Pourquoi fut mis en accusation et faillit être condamné, I, 6.

Pères. De l'affection des pères pour leurs enfants, III, 78 et suiv. Indiscrétion des pères qui châtient leurs enfants dans des accès de colère, V, 34 et suiv. Ressemblances qui passent des pères aux enfants, 120 et suiv.

Periander, *médecin grec*. Reproche que lui faisait Archidamus, I, 97.

Periander, *tyran de Corinthe*. Jusqu'où le porta l'amour qu'il avait pour sa femme, VI, 18.

Perrozet, *habile cartier*, VII, 2.

Perses. Ce qu'ils enseignaient à leurs enfants, II, 15 et suiv. Habitude de leurs rois à la fin d'un festin, 120 et suiv. Traitaient de leurs principales affaires après boire, III, 16.

Perseus, *auditeur de Zénon*. A qui il dit qu'on a attaché le nom de Dieu, IV, 10.

Perseus, *roi de Macédoine*. Encourt sa ruine par trop de confiance, I, 28. Son genre de mort, II, 227. Son caractère qui est à peu près celui de tous les hommes, VII, 22.

Peru ou Perou. Conquis par les Espagnols, VI, 65. Pompe et magnificence des ouvrages du Pérou, 71.

Pesquaire (*Le marquis de*), au siège de Gênes, I, 34.

Peste. Peste en Guyenne, VI, 285 et suiv.

PETRONIUS (*Granius*), *questeur dans l'armée de César*. Sa fière réponse à Scipion, qui, l'ayant fait prisonnier, lui offrait la vie, V, 84 et suiv.

PETRONIUS, *favori de Néron*. Sa mort pleine de mollesse, VI, 185.

Pets. Qu'un homme avait à commandement, selon saint Augustin, I, 141. Pets organisés, selon Vivès, *ibid*.

Peuples. Chaque peuple content du gouvernement auquel il est habitué et du pays qu'il occupe, I, 162 et suiv. Peuples chez qui les enfants mangent leurs pères trépassés; autres qui les brûlent, 163. Qu'il faut au peuple une religion palpable, IV, 7 et suiv. Qu'il est besoin qu'il ignore beaucoup de choses vraies et en croie beaucoup de fausses, 42. Peuples chez qui le fils mangeait son père, et pourquoi, 125. Si le peuple a raison d'être choqué des dépenses extravagantes des princes, VI, 50. Comment les politiques l'amusent dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, 121. Indiscrète et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener, 231.

Peur. De ses effets, I, 101 et suiv.

Phalarica. Espèce de javeline; sa description, II, 253.

PHARAX. De quoi empêcha un roi de Macédoine, II, 240.

PHERECYDES, *un des sept sages*. Lettre qu'il écrit à Thalès au moment d'expirer, III, 280.

PHILIPPIDES. Sa réponse au roi Lysimachus, V, 173.

PHILIPPUS, *roi de Macédoine*. Ce qu'il reprocha à son fils dans un festin, II, 196. Sa lettre à Alexandre, où il le reprend de ce qu'il tâchait de gagner les Macédoniens par des présents, VI, 54. Comment satisfit à l'équité et aux formes judiciaires dans un procès, VII, 12.

PHILOPŒMEN. De quoi loué par Plutarque, I, 174. Sa conduite dans une bataille contre les Lacédémoniens, II, 228 et suiv. Ce qui lui arriva dans une auberge, IV, 225.

Philosopher. Ce que c'est, I, 109 et suiv.

Philosophes. S'il convient à un philosophe d'écrire l'histoire, I, 147 et suiv. De la différence entre les philosophes de l'antiquité et ceux qu'on appelait de ce nom du temps de Montaigne, II, 3 et suiv. Les philosophes renoncent malaisément au désir de la gloire, 202. Des trois sectes de philosophes, III, 282 et suiv. Opinions licencieuses de cer-

tains philosophes, IV, 128. Philosophes qui ont prêché le mépris de la gloire, 188.

Philosophie. En quoi consiste la vraie au jugement de Platon, II, 31. Pourquoi discréditée, 46. Nous instruit à vivre et doit être communiquée aux enfants, 47 et suiv. Règle avec la religion toutes les actions des hommes, 118 et suiv. Nous renvoie à l'ignorance quand elle se trouve empêchée à nous raidir contre le mal, III, 268 et suiv. Toute la philosophie divisée en trois genres, 282 et suiv. N'est qu'une poésie sophistiquée, IV, 45. Vanité des recherches philosophiques, 54 et suiv. Plan d'un ouvrage de philosophie beau et utile, selon Montaigne, 120 et suiv. Comment les faibles, au dire de Socrate, corrompent la dignité de la philosophie, VI, 98.

Philoxenus. Comment il témoigna son dépit contre quelqu'un qui lisait mal ses ouvrages, IV, 147.

Phocion. Quel parti il prit contre un homme en colère qui troublait son repos, V, 42.

Phrinys. Ajouta deux cordes à la musique, I, 168.

Phryné, *fameuse courtisane*. Comment elle gagna ses juges, VI, 303.

Physionomie. De ses avantages, VI. 304 et suiv.

Phyton, *gouverneur de Rhège*. Avec quelle fermeté il souffrit les traitements barbares de Denys le Tyran, I, 7.

Pibrac (*M. de*). Son éloge, VI, 139.

Pie. Comment une pie parvint à imiter le son de la trompette, III, 217.

Pieds. Tenant lieu de mains, I, 152 et suiv.

Pigeons. Dressés à porter des lettres, IV, 289.

Piso ou Pison, *général romain*. A quoi l'entraîna la colère, V, 40 et suiv.

Pitié. Comment dissipe l'inimitié, I, 3. Réprouvée par les stoïciens, 5.

Pittacus. Son plus grand défaut, V, 296.

Place assiégée. Si le gouverneur doit en sortir pour parlementer, I, 28 et suiv. Défense trop opiniâtre d'une place, pourquoi punie, 92 et suiv.

Place consulaire. La plus honorable à table et la plus accessible, III, 48.

Plaisir. C'est le but et le fruit de la vertu des hommes, I, 110 et suiv. L'esprit et le corps doivent s'entr'aider pour y concourir, VI, 34 et suiv.

PLATON. Grand précepte qu'il allègue souvent dans ses écrits, I, 15. Comment il rangeait les biens corporels, 87. Comment il tança un enfant qui jouait aux noix, 152. Éloge de ses lois sur l'éducation, II, 55. Combien de serviteurs il avait, 278. Ordonna une sépulture ignominieuse pour les suicides, III, 30. Dialogues de Platon, jugés par Montaigne, 132. A quoi son discours sur l'immortalité de l'âme poussa quelques-uns de ses disciples, 181. Ce qu'il pense de la fermeté des athées, 182. Ne voulait pas qu'on parlât aux hommes d'enfer et du Tartare, *ibid.* et suiv. Combien diversement jugé, 294. A combien de sectes il a donné naissance, *ibid.* Pourquoi il a choisi de philosopher par dialogues, 295. Opinion peu déterminée qu'il avait sur la nature de Dieu, IV, 3 et 9. A accommodé ses descriptions de bonheur futur à notre faiblesse, 12 et suiv. Conte qu'on a fait sur sa naissance, 38. S'il a dit que la nature est une poésie énigmatique, 45. Des philodoxes de Platon, 52. Définition plaisante qu'il donne de l'homme, 57. Pourquoi refusa une robe parfumée, 126. Comment Timon l'appelait par injure, 206. Sa retenue dans un accès de colère, V, 40. Par qui surnommé l'Homère des philosophes, 103. Son mot sur ceux qui médisaient de lui, 283. Sa loi pour décider de l'opportunité des mariages, VI, 25. Ce qu'il exige d'un homme qui veut examiner l'âme d'un autre, VII, 23. Qualité qu'il requérait d'un vrai médecin, 26 et suiv.

PLAUTE. S'il peut être comparé à Térence, III, 125.

PLINE *l'ancien*. Quelle mort il trouvait la plus souhaitable, IV, 171.

PLINE *le jeune*. Pourquoi conseillait la solitude, II, 187 et suiv. Dans quel but écrivait à ses amis, 194.

PLUTARQUE. Éloge qu'en fait Montaigne, II, 39 et suiv. Ce qu'il juge de Brutus et de Torquatus, qui condamnèrent leurs enfants à mort, III, 22. Comparé à Sénèque, 128 et suiv. Pense qu'on peut devenir dieu, IV, 77 et suiv. Son calme philosophique, V, 38 et suiv. Justifié par Montaigne du reproche que lui fait Jean Bodin d'avoir écrit des choses

incroyables, 49 et suiv. S'il a manqué d'équité dans son parallèle des Romains avec les Grecs, 56 et suiv. Il est moins tendu et plus persuasif que Sénèque, VI, 274.

Poésie. Celle qui est excellente est au-dessus des règles, II, 170. Poésies bizarres, 281. Poésie populaire, comparable à la plus parfaite, 285. Poésie médiocre, dédaignable, *ibid*.

Poète. Ses saillies relèvent surtout de la fortune, I, 181. Poètes latins et français du temps de Montaigne, IV, 261.

Poison. Gardé et préparé aux dépens du public pour ceux qui voudraient s'en servir, III, 43.

Poisson. A toujours eu ce privilège que les grands se mêlent de le savoir apprêter, II, 264. Petit poisson doué de la propriété d'arrêter tous les vaisseaux auxquels il s'attache, III, 223 et suiv. Assistance que se prêtent entre eux les poissons, 241 et suiv.

Poitiers. Origine de la fondation de Notre-Dame-la-Grande dans cette ville, II, 232.

Pol (*Pierre*), *docteur en théologie*. Comment se promenait dans Paris sur sa mule, II, 254.

Polemon, *jeune débauché*. Comment ramené à la vertu, IV, 260.

Polemon, *philosophe*. Pourquoi appelé en justice par sa femme, V, 272.

Police humaine. A besoin du vice pour se soutenir, V, 167.

Policrates ou Polycrates, *tyran de Samos*. Pourquoi jeta à la mer un joyau de prix, IV, 22.

Politiques. Comment ils amusent le peuple dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, VI, 121.

Polonais. Se blessent pour donner foi à leur parole, I, 78.

Pompée, *danseur du temps de Montaigne*, II, 33.

Pompeia Paulina, *femme de Sénèque*. Se fait ouvrir les veines du bras pour mourir avec son mari, V, 93 et suiv. Pourquoi Néron empêcha la perpétration de ce suicide, 96 et suiv.

Pompeius ou Pompée. Pardonne aux Mamertins en considération de Zénon, I, 7. Blâmé de n'avoir su profiter de

l'avantage qu'il eut une fois sur César, II, 239. Ses fautes à la bataille de Pharsale, 244. Bon cavalier, 249. Déclarait ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnaient pas à la guerre, V, 65.

Pomponius Flaccus, V, 177.

Portugais. Chassés par des mouches à miel de devant une ville qu'ils assiégeaient, III, 235.

Possidonius ou Posidonius, *philosophe stoïcien*. Ne veut pas avouer que la douleur soit un mal, I, 70; III, 261.

Poste. Comment pratiquée chez les anciens et au Pérou, IV, 286 et suiv.

Posthumius. Pourquoi fit mourir son fils, II, 117.

Pouces. Comment certains rois barbares contractaient alliance au moyen des pouces, IV, 302. Étymologie du mot pouce, *ibid*. Ce que signifiaient les pouces baissés ou haussés chez les Romains, 303. De l'importance du pouce à la guerre, *ibid*. Pouces coupés à des ennemis vaincus, 304.

Poulpe. Poisson qui change de couleur à sa volonté, III, 224.

Poyet, *avocat*. Comment resta court, I, 48.

Praxiteles, VI, 18.

Prédicateurs. Comparés aux avocats, I, 47 et suiv. L'émotion qui leur vient en parlant les anime vers la créance, IV, 98.

Prédictions. Qui se tiraient du vol des oiseaux, III, 225.

Présomption. Est notre maladie naturelle et originelle, III, 193 et suiv.; et semble être notre unique partage, 259. Ce que c'est que la présomption, IV, 208 et suiv.

Prières. La patenôtre, la première des prières, II, 290. Les prières ne doivent pas être en contradiction avec les actes, 292. Abus des prières, 302.

Princes. Loi très sage, concernant la conduite des princes après leur mort, I, 15. Cérémonie ordinaire à leurs entrevues, 59 et suiv. Effets du soupçon et de la défiance chez les princes, 183 et suiv. De quoi ils doivent se glorifier, II, 195 et suiv. Sont sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes, et ne jouissent pas des avantages attachés à la médiocrité, 209 et suiv. Si un prince fait mieux d'attendre son ennemi sur ses propres terres que

d'aller l'attaquer chez lui, 245 et suiv. Leurs âmes sont jetées à même moule que celles des savetiers, III, 235. Combien il importe aux princes de fuir la fourberie, IV, 237 et suiv. Ils doivent leur temps et leurs soins à la chose publique, 283. Leurs secrets sont une importune garde à qui n'en a que faire, V, 173 et suiv. En quel cas ils sont excusables de manquer à leur parole, 182. Portrait d'un prince qui était supérieur aux accidents de la fortune, VI, 223.

Procès. Il n'en est point de si clair auquel les avis ne se trouvent divers, IV, 128.

Profit. Profit de l'un est dommage de l'autre, I, 149 et suiv.

Promesse. Seul cas où l'on est autorisé à manquer à sa promesse, V, 185.

Pronostications. Quand abolies, I, 51 et suiv.

Prophètes des sauvages de l'Amérique. Comment traités si leurs prophéties ne se réalisent pas, II, 136 et suiv.

PROTAGORAS. N'avait aucune opinion sur la Divinité, IV, 9.

PROTOGENES, *peintre.* Comment fut servi par le hasard, II, 156 et suiv.

PSAMMENITUS, *roi d'Égypte.* Prisonnier de Cambyse, I, 9 et suiv.

Psaumes de David. Défendus par l'Église pour des usages profanes, II, 294.

PTOLEMEUS ou PTOLEMÉE. Avait fait autorité avec son système du monde, IV, 108.

PYRRHO ou PYRRHON. Par quel exemple il rassura ses compagnons, un jour de tempête, I, 69; III, 262. Comment dépeint, 288. Essaya vainement de conformer sa conduite à sa doctrine, V, 21 et suiv.

Pyrrhoniens. Ce qu'ils professaient, III, 283 et suiv. N'ont plus d'expressions pour soutenir leur doctrine, IV, 30. Ce que c'est que leur *ataraxie*, 120.

PYRRHUS. Ce qu'il dit des Romains en voyant leur armée en ordre de bataille, II, 125. Sa vaine ambition, 219. Faillit perdre une bataille pour s'être déguisé dans le combat, 243.

PYTHAGORAS ou PYTHAGORE. Calme l'emportement d'une troupe de jeunes gens par la musique, II, 232. Achetait des bêtes en vie pour leur redonner la liberté, III, 165. Em-

prunta la métempsycose des Égyptiens, 166. De ses *Nombres*, IV, 3. Quelle idée il croyait que l'homme peut avoir de Dieu, 7. Ce que c'est que Dieu selon ce philosophe, 9.

Qualités. Par quelles qualités vaut chaque homme, II, 195 et suiv.

QUARTILLA. N'avait point mémoire de son fillage, VII, 40.

Querelles. Délibération qui doit les précéder, VI, 236 et suiv. Combien sont honteuses la plupart des réconciliations qui les suivent, 241.

QUINTILIEN. Proscrit le fouet des écoles, II, 54.

QUITO, *ville du Pérou*, VI, 71.

RABELAIS. A quel rang est placé par Montaigne, III, 122.

RAISCIAC, *seigneur allemand*. Sa mort subite causée par la tristesse, I, 12.

Raison. Ce qu'elle nous a appris de l'âme, IV, 54 et suiv. Nous nuit plus qu'elle ne nous sert, 102. Glaive double et dangereux, 249.

Rang. Combien le rang nous impose, VI, 103 et suiv.

RANGON (*Le comte Guy de*), I, 30.

RASIAS ou RAZIAS, *surnommé le père aux juifs*. Sa mort généreuse, III, 35.

RAVENNE (*Victoire de*), II, 240.

Récompenses dans l'autre vie. Sur quoi fondées, IV, 12 et suiv.

Régents de collège. Plaisamment caractérisés, II, 59.

REGULUS. Sa parcimonie, II, 277. A montré plus de fermeté que Caton, III, 29.

Religion. La nôtre n'a pas eu de plus assuré fondement humain que le mépris de la vie, I, 126. La religion relève de la foi plus que de la raison, III, 174 et suiv. Les hommes se servent communément de la religion pour satisfaire leurs passions, 178. Quelle est la plus vraisemblable des opinions humaines touchant la religion, IV, 6 et suiv. Il faut une religion palpable pour le peuple, 7 et suiv. Conséquences de trop de zèle en religion, 271 et suiv.

Rémora. Poisson auquel les anciens attribuaient la propriété d'arrêter les vaisseaux, III, 223.

Renard. Raisonne très sensiblement, III, 207 et suiv.

René, *roi de Sicile.* Son portrait présenté à François II, IV, 247.

Rense (*Le capitaine*), II, 156.

Repentance des hommes. Pleine de corruption, V, 200. Quel doit être l'effet d'une vraie repentance, 203. De celle amenée par l'âge, 207 et suiv.

Repos. Incompatible avec la gloire, II, 191.

Réputation. Est mise à trop haut prix, IV, 198 et suiv.

Ressemblance. Passe des pères, des aïeuls et des bisaïeuls aux enfants, V, 120 et suiv.

Reu (*M. du*), I, 103.

Révélation. C'est d'elle que nous vient l'assurance de l'immortalité de l'âme, IV, 74.

Rhege ou Rhegium, aujourd'hui Reggio, *ville d'Italie,* I, 7.

Rhétorique. De sa vanité, II, 272 et suiv.

Richesses. Moyens d'éviter les embarras qui les accompagnent, I, 88 et suiv.

Robert, *roi de France,* II, 156.

Robert Ier, *roi d'Écosse,* I, 18.

Rochefoucauld (*Le comte de La*), II, 59.

Rois. Nous leur devons l'obéissance, mais l'estime et l'affection ne sont dues qu'à leurs vertus, I, 15 et suiv. Vanité impertinente d'un roi, 26. De quoi ils doivent se glorifier, II, 197 et suiv. Ils sont sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes, 209 et suiv. Sont moins en état de goûter les plaisirs que de simples particuliers, 213. Sont prisonniers dans les limites de leur pays, 215. Comment un roi peut inspirer à ses sujets le mépris du luxe, 220 et suiv. Les âmes des rois et des savetiers sont jetées au même moule, III, 235. Les rois doivent mourir debout, IV, 283 ; et commander leurs armées en personne, 284. Si la libéralité sied bien à un roi et jusqu'à quel point, VI, 50 et suiv. Quelle est la vertu qui convient proprement aux rois, 51. Il n'est pas en leur pouvoir de contenter l'avidité de leurs sujets, 52 et suiv. Les rois sont excusables, parce que leur métier est âpre et difficile, 75. Sont exclus par leur grandeur des luttes du corps et de l'esprit, 76 et suiv. La seule chose que les enfants des rois apprennent

comme il faut, 77. Comment leurs défauts leur sont cachés, 79. Les rois donnent les dignités et les charges plus par fortune que par mérite, 99 et suiv. Quel respect leur est dû, 104. Les rois auraient besoin d'avoir auprès d'eux quelqu'un qui leur parlât librement et les avertît de leurs fautes, VII, 24 et suiv.

Romains. Pourquoi ôtaient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux, II, 251. Combattaient à l'épée et à la cape, 261. Prenaient des bains tous les jours avant le repas, 262. Se parfumaient tout le corps et se faisaient épiler; aimaient à se coucher mollement et mangeaient sur des lits, *ibid.* Comment ils témoignaient leur respect aux grands, 263. A quel usage ils employaient l'éponge, *ibid.* Rafraîchissaient leur vin avec de la neige; avaient des cuisines portatives, des poissons dans leurs salles basses, 264. Quelle était chez eux la place d'honneur à table, 265. S'ils se nommaient avant ou après ceux à qui ils parlaient ou écrivaient, *ibid.* Leurs femmes se baignaient avec les hommes, *ibid.* Ils payaient le batelier en entrant dans le bateau, 266. Les femmes couchaient au lit du côté de la ruelle et portaient le deuil blanc, *ibid.* Les Romains portaient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fête, 282. Armes et bagages d'un piéton romain, III, 114 et suiv. Pourquoi les Romains se tenaient continuellement en guerre, IV, 292. De la grandeur romaine, 296 et suiv. Pourquoi les Romains rendaient aux rois tous leurs royaumes après les avoir conquis, 297. Pourquoi ont refusé le triomphe a des généraux qui avaient remporté de grandes victoires, VI, 100.

Rome. Plus vaillante avant qu'elle fût savante, II, 19; III, 257. Inclination particulière que Montaigne avait pour cette ville, VI, 205 et suiv. Rome, ville universelle, 208.

Rommero (*Le seigneur Julien*), I, 34.

Ronsard. Comment jugé par Montaigne, IV, 261.

Rossignols. Instruisent leurs petits à chanter, III, 216.

Ruses de guerre. Condamnées chez les anciens, I, 28. Autorisées chez nous, 29.

Rusticus. Loué par Plutarque et par Montaigne, III, 46.

Rutilius (*Publius*), V, 11.

Sacrifices humains. En usage dans presque toutes les religions, II, 123 et suiv. Usage farouche et insensé, IV, 21.

Sage. En quoi il diffère du fou par rapport aux passions, I, 58 et suiv. Dans la conduite de la vie, le sage est déterminé par les apparences, III, 287 et suiv.

Sagesse. Sa plus expresse marque et son but, II, 47. Ne nous garantit pas plus que l'ignorance contre les accidents de la vie, 283. Son caractère, selon Montaigne, V, 253.

Salluse ou Sallusse (*François, marquis de*), I, 52.

Salone. Héroïsme de ses habitants assiégés, V, 85 et suiv.

Salsberi (*Guillaume, comte de*), II, 206.

Sancho XII, *roi de Navarre, surnommé le Tremblant*, II, 282.

Saturinus ou Saturninus. Ce qu'il dit ayant été élu général, VI, 200.

Savants. Sottise d'un Romain qui se croyait savant parce qu'il avait des savants à ses gages, II, 8. Caractère des faux savants, 10. Surnommés *Lettre-ferits* en Périgord, 11. Les vrais savants, comparés aux épis de blé, III, 279. Il y a plus affaire à interpréter les savants qu'à interpréter la science, VII, 9. D'un savant qui n'étudiait qu'au milieu du bruit, 32.

Scæva, *centurion de l'armée de César*, V, 84.

Scanderbech. Comment sa colère fut apaisée par un soldat qu'il voulait tuer, I, 4. Ce qui suffisait, selon lui, à un chef de guerre pour garantir sa réputation, V, 81.

Science. Demande à être digérée, II, 8 et suiv. Ne peut se passer de l'entendement, 13. Est un outil de merveilleux service et un grand ornement entre des mains dignes, 27. Si elle exempte des incommodités humaines, III, 257. A le défaut de traiter les choses trop finement et avec trop d'art, VI, 5. Abus qu'on fait de la science, 83 et suiv. C'est un bien dont l'acquisition peut être dangereuse, 271 et suiv. Si, à l'épreuve, nous tirons grand secours des instructions de la science, 288 et suiv.

Science de gueule. Plaisamment tournée en ridicule, II, 274 et suiv.

Scipion *l'Africain*. Son intrépidité, I, 185 et suiv. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse,

II, 306. Accusé devant le peuple, dédaigne fièrement de se justifier, III, 52.

Scipion *le jeune*. Reproche qu'il fit un jour à ses soldats, III, 114. Sa réponse à un jeune homme qui faisait parade d'un beau bouclier, *ibid*. Comment il faisait manger ses soldats, 115. Simplicité de ses manières, VII, 80.

Scipion, *beau-père de Pompée*. Ce qu'il racheta par sa mort, I, 108.

Scribonia, *dame romaine*. Pourquoi conseille à son neveu de se tuer, III, 35.

Scythes. Comment excusèrent leur fuite à Darius qui les poursuivait, I, 57. S'abreuvaient du sang de leurs chevaux, II, 256. Par combien de meurtres ils honoraient leurs rois morts, III, 209.

Sebastien, *roi de Portugal*, IV, 62.

Sebond (*Raymond*). Apologie de sa *Théologie naturelle*, III, 169 et suiv. Elle fut traduite de l'espagnol en français par Montaigne, 172 et suiv. Objections contre ce livre et réponse, 174 et suiv. Autre objection réfutée par Montaigne, 187.

Sechel (*Georges*). Avec quelle horrible férocité il fut traité, après avoir été vaincu par le vayvode de Transylvanie, V, 16.

Sejan. Mort de sa fille, V, 182.

Seleucus, *roi*. Cas qu'il faisait de la royauté, II, 213.

Selym Ier. Ce qu'il pensait des victoires gagnées en l'absence du maître, IV, 284.

Semence. Par quel moyen elle devient prolifique, IV, 80.

Seneca ou Seneque. Conseil qu'il donne à Lucilius, II, 152. Comparé avec Plutarque, III, 128 et suiv. Prétend ne devoir sa vertu qu'à lui-même, 261. Pensée de Sénèque critiquée, IV, 165. Comparé avec le cardinal de Lorraine, V, 47. Portrait injuste que l'historien Dion a fait de ce philosophe, 48 et suiv. Sa mort, 93 et suiv. Efforts qu'il fit pour se préparer à la mort, VI, 274. Il s'accoutuma pendant un an à ne rien manger qui eût eu vie, VII, 32.

Sens. Si l'expérience des sens peut mettre fin à l'incertitude philosophique, IV, 52 et suiv. Ils sont le commencement et la fin de toute science, 137. Il y a lieu de douter

que l'homme soit pourvu de tous les sens naturels, 138. Contradiction des philosophes sur la valeur à attribuer aux sens, 143 et suiv. Sens des animaux comparés avec les nôtres, 152 et suiv. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences, 159 et suiv.

Senteurs, II, 286 et suiv.

SERTORIUS, III, 235.

SERVITUDE VOLONTAIRE, *un des ouvrages de La Boétie*, II, 40.

SERVIUS *le grammairien*. Comment se délivra de la goutte, III, 27.

SEXTILIA, *dame romaine*. Pourquoi se donna la mort, III, 37 et suiv.

SEYANUS. Voy. SEJAN.

SFORCE (*Ludovic*), *duc de Milan*. Sa captivité et sa mort, I, 106.

SFORCE (*François*), *fils du précédent*, I, 45.

Silence. Est d'un merveilleux usage aux grands, VI, 99.

SILVIUS *médecin*. Une de ses ordonnances, III, 16.

Sincérité. Doit être inspirée de bonne heure aux enfants, II, 36.

Singes. Rencontrés aux Indes par Alexandre; comment attrapés, VI, 7 et suiv.

Société. Ceux qui se dérobent aux offices communs de la société prennent le parti le plus commode, V, 70,

SOCRATES. Ce que c'était que son démon, I, 55. Comment il se joue d'un sophiste qui n'avait rien gagné à Sparte, II, 19. Sa réponse à quelqu'un qui lui demanda d'où il était, 40. Un mot de lui, 179. Son opinion sur ce que doivent faire les jeunes gens, les hommes faits et les vieillards, 184. Pourquoi il fut estimé le seul sage, III, 70. Comment s'essayait à la vertu, III, 146. Pourquoi la vertu lui devint aisée, 147 et suiv. Sa mort comparée à celle de Caton, 151. Ce qui lui fit donner le nom de *Sage*, 276. Sa réponse à ceux qui lui demandaient ce qu'il savait, 280. Il ne faisait cas que de la science des mœurs, 293. Pourquoi se comparait aux sages-femmes, 294. Ses idées confuses de la Divinité, IV, 9. Ce qu'il demandait aux dieux, 117. Noble constance dont sa mort fut accompagnée, 173. Il est supérieur à Alexandre, V, 197. Pourquoi il ne s'op-

posa pas au dessein que ses ennemis avaient de le faire mourir, 211. Ce qu'il dit en voyant quantité de joyaux et de meubles de prix, VI, 224. Comment il voulait qu'on se défendît contre l'amour, 235. Admirable par la simplicité de ses discours et de sa conduite, 269 et suiv. Nous avons une connaissance très certaine de son caractère, 270 et suiv. Discours qu'il tint à ses juges, 294 et suiv. Appréciation de ce discours, 296 et suiv. Socrate nous offre l'image de la perfection, VII, 81 et suiv.

Soi. La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi, II, 184. C'est une chose louable que d'être juste estimateur de soi-même, III, 69 et suiv. Chacun doit se faire juge de soi-même, V, 193.

Soie (*Habits de*). Quand les hommes commencèrent à en mépriser l'usage en France, II, 221.

Soldats. Comment leur lâcheté doit être punie, I, 94 et suiv. S'ils doivent être richement armés, II, 241 et suiv. S'il leur faut permettre d'insulter l'ennemi, 242. Soldat qui, venant à guérir d'une maladie, perdit toute sa valeur, III, 6. Autre soldat qui n'était vaillant que pour regagner ce qu'il avait perdu, *ibid*. La vie du soldat est agréable et très noble, VII, 57 et suiv.

Soleil. Son adoration, culte excusable, IV, 8.

Solitude. L'ambition nous en donne le goût, II, 177. Elle ne nous défait point de nos vices, 179. En quoi consiste la vraie solitude, 180. A qui elle convient le mieux, 183. Quelle occupation il faut choisir à une telle vie, 187. Dans quelle vue Pline et Cicéron la conseillent, *ibid*. et suiv. Solitude recherchée par dévotion, 188. Le vrai usage de la solitude, 193.

Solon. Réflexions sur le mot de ce philosophe, que *nul homme ne peut être dit heureux avant sa mort*, I, 17 et 105. Ce qu'il répondit à ceux qui l'exhortaient à ne pas répandre pour son fils mort des larmes inutiles, IV, 127. Permit aux femmes de se prostituer pour gagner leur vie, V, 293.

Solyman II, *empereur des Turcs*, IV, 238.

Sommeil. Ce n'est pas sans raison qu'on lui trouve de la ressemblance avec la mort, III, 57.

Sophocles. Mourut de joie, I, 13. Censuré pour avoir

loué un beau garçon, II, 121. Jugement en sa faveur non fondé, III, 11.

Sophronia (*Sainte*). Pourquoi se donna la mort, III, 36.

Sorciers. Ce qu'en pense Montaigne, VI, 259 et suiv.

Sot. Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot, VI, 87. Comment un sot dit quelquefois une chose sensée, 107. Ce qu'il y a de plus déplaisant dans le sot, c'est qu'il admire tout ce qu'il dit, 109.

Sottise. Ne pouvoir supporter la sottise est une autre sorte de sottise, VI, 83. La gravité, la robe et la fortune de celui qui parle donnent souvent crédit à des propos vains et ineptes, 96.

Soumission. Commune façon d'amollir les cœurs, I, 3.

Sourds naturels. Pourquoi ne parlent point, III, 205.

Spartiates. Pourquoi refusèrent le prix de la valeur à un de leurs citoyens qui s'était le plus distingué dans un combat, II, 168.

Spectacles. Utiles dans les grandes villes, II, 74. Des spectacles à Rome, VI, 53 et suiv.

Speusippus, *philosophe platonicien*. Fausse tradition sur sa mort, I, 115. Il mit fin lui-même à sa vie, III, 28. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 9.

Spurina, *jeune Toscan*. Pourquoi se défigura, V, 69 et suiv.

Statilius. Pourquoi refusa d'entrer dans une conspiration contre César, II, 271.

Stilpon, *philosophe*. Sa constance après l'embrasement de sa patrie, où il avait tout perdu, II, 181. Comment il hâta sa mort, III, 20. Il devait sa tempérance à ses soins, 158.

Stoïciens. Tiennent la pitié pour condamnable, I, 5. Disent que le sage peut quitter la vie et que le fou ne doit pas y renoncer, III, 28. Ne pensent pas que des amours saintement réglées soient interdites au sage, IV, 128.

Strato ou Straton, *philosophe*. Ne reconnaissait pour Dieu qu'une nature aveugle, IV, 10 et 34. Loge l'âme entre les deux sourcils, 57.

Stratonique ou mieux Stratonice, *femme du roi Déjotarus*. Vertu de cette princesse, II, 145.

Strossi ou Strozzi, *maréchal de France*, IV, 261 ; V, 71.

Stuart (*Marie*), *reine d'Écosse*, I, 106.

Subrius Flavius. Sa constance avant de mourir, V, 236 t suiv.

Succès. N'est pas une preuve d'habileté, VI, 99 et suiv.

Suffolc (*Duc de*). Périt victime de la mauvaise foi de Henri VII, roi d'Angleterre, I, 35.

Suicide. Sépulture ignominieuse ordonnée par les lois de Platon pour ceux qui s'étaient tués eux-mêmes, III, 30. Si le suicide peut être justifié, 31 et suiv.

Sujets. S'il leur est permis de se rebeller et armer contre leur prince pour la défense de la religion, III, 179.

Sulmone (*Le prince de*). Excellent cavalier, II, 259.

Supérieur. Ce qu'il doit attendre de ses subordonnés, I, 100.

Surnoms illustres. Souvent dispensés mal à propos, II, 276 et suiv.

Sylla. Se montre inexorable à Pérouse, I, 7. Comment récompensa et punit un esclave pour avoir trahi son maître, V, 180 et suiv.

Table. Quelle était la place d'honneur à table chez les anciens Romains, II, 265. Comment les anciens Grecs et Romains comprenaient les plaisirs de la table, VII, 65 et suiv.

Tacitus ou Tacite. Son génie et son caractère, VI, 113 et suiv. Sévérité avec laquelle il a jugé Pompée, 115. S'il a bien jugé d'un mot de Tibère écrivant au Sénat, *ibid.* et suiv. Blâmé pour s'être excusé de parler de soi dans son *Histoire*, 116. Si Tacite et tous les historiens sont dans leur rôle en rapportant les communes créances sans vouloir les régler, 117 et suiv.

Tages. Auteur de l'art de deviner parmi les Toscans, I, 53.

Talva ou mieux Talna. Comment mourut, I, 13.

Tamburlan ou Tamerlan, II, 19 et 258.

Tasso (*Torquato*). Meurt fou, III, 266.

Taurea Jubellius. Sa mort généreuse, III, 40.

Taverna (*Francisque*), *ambassadeur du duc de Milan*, I, 45.

Terence. S'il est l'auteur des comédies publiées sous son

nom, II, 195. En quoi il est admirable, III, 124. Comparé à Plaute, 125.

Teres, *roi de Thrace*. Ce qu'il avait l'habitude de dire quand il ne faisait pas la guerre, I, 80.

Ternate, *la principale île des Moluques*. On n'y entreprend la guerre qu'après l'avoir déclarée, I, 29.

Terreurs paniques. Ce qu'on entend par là, I, 105.

Thales. Pourquoi ne voulait pas se marier, I, 82. Ce qu'il fit pour répondre à ceux qui lui reprochaient d'être incapable de s'enrichir, II, 5 et suiv. Sa réponse à sa mère qui le pressait de se marier, III, 88. Histoire de son mulet, 231. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 8. Tour que lui joua une femme de Milet, 47. Son opinion sur la nature de l'âme, 55. Il estimait la connaissance de l'homme très difficile, 81.

Thalestris, *reine des Amazones*. Pourquoi alla trouver Alexandre, VI, 23.

Theano, *bru* ou mieux *femme de Pythagore*. Ce qu'elle disait d'une femme couchée avec son mari, I, 139 et suiv.

Thebains. Jugeant Pélopidas et Épaminondas, I, 6. Cruautés exercées contre eux par Alexandre, 9.

Themixtitan. Sacrifices de petits enfants à cette divinité, IV, 20.

Theodorus. Ce qu'il répondit à Lysimachus qui menaçait de le tuer, I, 63. Ne voulait pas que le sage se hasardât pour le bien de son pays, II, 272. Niait ouvertement qu'il y eût des dieux, IV, 10.

Théologie. Se mêle avec la philosophie de régler les mœurs des hommes, II, 118 et suiv. Ne devrait rien avoir à démêler avec les autres sciences, 297 et suiv.

Theon, *le philosophe*. Se promenait en songeant, tout endormi, VII, 62.

Theophile, *empereur*. Sa stupeur après une défaite, I, 103.

Theophrastus ou Theophraste. Indéterminé dans ses opinions sur la nature de Dieu, IV, 10. Voulait assigner des bornes à la curiosité, 86.

Theopompus, *roi de Sparte*. Pourquoi refusa certaine louange, II, 205.

THOMAS (*Simon*), *médecin*. Conseils qu'il donne à un riche vieillard de Toulouse, I, 133.

THOULOUSE ou TOULOUSE, I, 133.

THRACE. Ses habitants tiraient des flèches contre le ciel quand il tonnait, I, 27. En quoi les rois de Thrace se distinguaient de leur peuple, II, 209.

THRASONIDEZ, *jeune homme grec*. Pourquoi refusa de jouir de sa maîtresse, VI, 17.

THURIENS. Un règlement de leur législation, I, 168.

TIBERE. Voy. TYBERE.

TIGILLINUS ou TIGELLINUS, *capitaine du guet à Rome*. Sa mort pleine de mollesse, I, 115, et VI, 185.

Tigre. Exemple de générosité de cet animal, III, 244. Tigres attelés à un coche, VI, 48.

TIMOLEON. Comment sauvé d'un assassinat, II, 157 et suiv. Pourquoi pleura son frère, à qui il venait de donner la mort, I, 176. A quelles conditions il fut justifié de ce meurtre par le sénat de Corinthe, V, 183 et suiv.

TIMON, surnommé le *Haïsseur des hommes*. Juge moins aigre et moins piquant que Diogène, II, 271.

TORQUATUS. Voy. MANLIUS TORQUATUS.

Trahison. Combien la trahison est funeste à qui se charge de l'exécuter, V, 177 et suiv. En quel cas la trahison est excusable, 179. Trahisons punies par ceux qui les avaient commandées, *ibid*. et suiv.

Traîtres. Exécrés par ceux mêmes qui les récompensent, V, 18; et suiv.

TRAPEZONCE, c'est-à-dire GEORGE DE TRÉBIZONDE, *dialecticien*, III, 213.

TRIPOLI (*Raymond, comte de*), V, 31.

Tristesse. Chapitre sur ce sujet, I, 9 et suiv.

TRIVOLCE ou TRIVULCE (*Théodore*). Un mot de lui, I, 17 et suiv.

TRIVULCE (*Alexandre*). Sa mort, I, 30.

TULLIUS MARCELLINUS, *jeune Romain*. Avec quelle fermeté il se résolut à mourir, IV, 173 et suiv.

TURCS. Ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes, III, 168. Fondement le plus commun de leur courage, V, 28 et suiv. Turcs fanatiques qui se mutilent, V, 13.

TURNEBUS (*Adrianus*). Son caractère, II, 12. Son éloge, IV, 120 et 261.

TYBERE. Trait à sa louange, V, 165 et suiv.

Tyran. Comment défini par Platon, II, 215. Tyrans ingénieux à prolonger les tourments de ceux qu'ils font mourir, V, 12 et suiv.

URGULANIA, *aïeule de Plautius Sylvanus*, IV, 171.

Vaillance. A ses limites, I, 92. Est la première des vertus pour les Français, III, 77. Ce qui doit l'avoir mise en crédit parmi les hommes, *ibid*. Est une vertu populaire en France, IV, 263.

Vaincus morts. Pleurés par leurs vainqueurs, II, 172 et suiv.

Valachi, courriers du Grand-Seigneur, IV, 290.

VALENTINOIS. Voyez BORGIA.

VARRO ou VARRON. Le plus subtil et le plus savant auteur latin, au jugement de Montaigne, IV, 38. Comment excusait les absurdités de la religion romaine, 42. Ce qu'il demande pour rendre un festin agréable, VII, 75.

VARUS (*Quintilius*), I, 27.

VAUX (*Henry de*), *chevalier champenois*. Assiégé dans le château de Commercy par les Anglais, I, 31.

VELLY (*Le seigneur du*), *ambassadeur de France à Rome*, I, 99.

Vengeance. Comment s'assouvit et se contente mieux, V, 3. Moyen de dissiper les désirs de vengeance, 239.

VENISE. Aigre senteur de ses marais, II, 289.

VERCINGETORIX, *roi des Arvernes*. Chef et général de toutes les parties des Gaules révoltées contre César, V, 81.

Vérité. D'où nous vient sa connaissance, III, 278. S'il est au pouvoir de l'homme de la trouver, 279. Sa recherche, occupation très agréable, IV, 1 et suiv.

Vertu. Comment la volupté en est le but, I, 110. Le mépris de la mort est un de ses principaux bienfaits, 111. Le vrai portrait de la vertu, II, 48. Comment elle doit être représentée aux jeunes gens, *ibid*. Elle est facile à acquérir, elle est la source des vrais plaisirs, *ibid*. et suiv. Si elle peut

être recherchée avec trop d'ardeur, 117. Tendance qu'ont les hommes à lui attribuer des motifs vicieux, 168 et suiv. Se contente de soi, 182. Elle doit être suivie pour elle-même, III, 10. La vertu semble supérieure à la bonté naturelle, et pourquoi, 144 et suiv. Est vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire, IV, 191 et suiv. Une vertu naïve et sincère ne saurait être employée à la conduite d'un État corrompu, VI, 198.

Vervins (*Le seigneur de*). Condamné à mort pour avoir rendu Boulogne, I, 94.

Vespasien Comment entendait qu'un empereur dût mourir, IV, 283.

Vêtements. De l'usage de se vêtir, II, 161 et suiv.

Veuve. Qui se trouve grosse sans savoir à quelle occasion elle l'était devenue, III, 15. On doit laisser aux veuves de quoi maintenir leur état, 101.

Viandes. Farcies de drogues odoriférantes, II, 289.

Vibius Virius, *sénateur de Capoue*. Comment lui et vingt-sept sénateurs de Capoue se donnent la mort, III, 39 et suiv.

Vices. Prennent pied dès la plus tendre enfance et devraient être réprimés aussitôt, I, 152. Ne sont pas tous égaux, III, 12 et suiv. Un vice n'entraîne pas nécessairement tous les autres vices, 157 et suiv. Vices déguisés sous le nom de vertus, V, 172. Douleur qui accompagne le vice, 192 et suiv.

Victoire. N'était point acquise chez les Grecs à qui demandait à l'ennemi un corps pour l'inhumer, I, 18. En quoi consiste la vraie et solide victoire, II, 141. Doit être regardée en gros et être le but principal du capitaine et des soldats, 228. Celle qui se gagne sans le maître n'est pas complète, IV, 284.

Vie. Le mépris qu'on en fait, fondement le plus assuré de notre religion, I, 126. N'a qu'une entrée et cent mille issues, III, 26. Mépris de la vie, mal fondé, 30 et suiv. Vie de l'homme, comparée avec raison à un songe, IV, 152. Vie exquise, V, 195. Nous troublons la vie par le soin de la mort, VI, 292.

Vieillards. Exemple d'un vieillard qui, voulant se faire

craindre dans sa famille, y était méprisé, III, 94 et suiv. Vieillards trompés par leurs femmes, 96 et suiv. Ce que c'est que leur sagesse, V, 207 et suiv. Les vieillards, naturellement moroses, doivent chercher à se ravoir de la vieillesse en profitant de toutes les occasions de jouir de quelque plaisir, 247 et suiv.

Vieillesse. Il est rare de mourir de vieillesse, II, 304. Quelle étude convient à la vieillesse, V, 17 et suiv. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, VI, 173 et suiv.

Vierge. Ne pouvait être mise à mort parmi les Romains, V, 182.

VILEGAIGNON, *chevalier de Malte*. Comment surnomma le pays où il prit terre en Amérique, II, 126.

Vin. Gelé et distribué par morceaux, II, 164. La délicatesse au vin est à fuir, III, 17. Jusqu'à quel âge Platon le défendait aux enfants, 19. Restrictions requises dans l'usage du vin, *ibid*. et suiv. Vin pur, peut être contraire à l'extrême vieillesse, 20.

VIRGILE ou VERGILE. Combien apprécié par Montaigne, III, 124. Si on peut lui comparer Lucrèce ou l'Arioste, *ibid*. et suiv. Ce que Virgile doit à Homère, V, 101. Chapitre sur des vers de Virgile, 247 et suiv.

VISCHA. Voyez ZISCHA.

Visions, miracles, enchantements. N'ont de crédit que par la puissance de l'imagination, I, 136.

VITELLIUS. Comment ranima les soldats d'Othon, II, 242.

VIVES, I, 141.

Voix. Qualifiée par Zénon *fleur de la beauté*, IV, 147. Comment il faut régler sa voix en conversant avec les hommes, VII, 42.

VOLUMNIUS (*Lucius*). Ce qu'il dit en faveur de l'élection au consulat de Fabius et de Décius, II, 273.

Volupté. Sujette à plus d'incommodités et de traverses que la vertu, I, 110. Recherche l'irritation de la douleur, IV, 179. L'extrême volupté confine à la douleur, 279. Une volupté constante et universelle serait insupportable à l'homme, 280. Une volupté modérée sert de contre-poids à l'esprit, VII, 88.

Voyages. Sont très utiles à la jeunesse, II, 33 et suiv.; et

sont d'un grand secours aux vieillards, VI, 173 et suiv. *Vue.* Combien elle en impose à l'esprit, IV, 148 et suiv.
VUITOLDE. Voyez WITOLDE.

WICLEF (*Jean*), *l'hérétique.* Ses erreurs, cause de trouble en Bohême, I, 19.
WITOLDE, *prince de Lithuanie.* Pourquoi ordonna que les criminels condamnés à mort se défissent de leurs propres mains, V, 182.

XANTIENS. Assiégés par Brutus, ne purent être détournés de courir volontairement à la mort, I, 66.
XENOCRATES. Établit huit dieux, IV, 9. Comment maintint sa continence, V, 60.
XENOPHANES. Le seul philosophe théiste qui ait rejeté toute sorte de divination, I, 54. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 10. Ce qu'il dit plaisamment des animaux, 39.
XENOPHON. Pourquoi a écrit sa propre histoire, II, 195. Son opinion peu déterminée sur la nature de Dieu, IV, 9.
XERXES. Fouette la mer et envoie un cartel à une montagne, I, 26. Pourquoi frappé d'un sentiment de joie et de tristesse à la vue de ses troupes innombrables, II, 175. Proposa un prix pour qui inventerait de nouvelles voluptés, VII, 75 et suiv.

YVOY. Surprise de cette ville par la faute de Rommero, I, 34.

ZAMOLXIS, *divinité des Gètes,* IV, 20.
ZELEUCUS ou mieux ZALEUCUS, *législateur des Locriens* Ses lois pour corriger le luxe, II, 222.
ZENOBIA. Sa continence conjugale, II, 120.
ZENON *de Citium.* Avait deux sortes de disciples, II, 66. Ne reconnaissait pour Dieu que la loi naturelle, IV, 10. Comment il définissait la nature, 42. Faiblesse de ses arguments, 59. Sa chasteté, VI, 12.
ZENON *d'Élée.* Opinion qu'on lui attribue, IV, 10. Comment il définissait la voix, 147.

Zenon, *de Mamerte*. A quoi détermina Pompée par la considération de sa vertu, I, 7.

Zeuxidamus, *roi de Sparte*. Un mot de lui, II, 57 et suiv.

Zischa (*Jean*). Ce qu'il ordonna qu'on fît de sa peau après sa mort, I, 19.

Zoroastre. Opinion sur l'époque où il a vécu, IV, 110.

GLOSSAIRE

L'orthographe des *Essais* est flottante et comme abandonnée au double courant qui, à partir du XIVe siècle, s'était nettement déclaré dans la langue entre la prononciation et l'écriture, et qui, au XVIe, loin de s'être confondu, avait acquis toute sa violence séparative.

On sait que, des deux systèmes d'orthographe : l'orthographe *phonétique* qui se modèle sur la voix, et l'orthographe *étymologique* qui s'attache plutôt à rappeler l'origine des mots, le moyen âge avait d'abord adopté le premier, n'acceptant en principe que les lettres vivantes et écrivant comme on prononce : *noces, conte* (supputation), *tens, poin, doi, cru, aventure, fait, prise, saut, devoir, avoir, farmacie*, etc. Mais les clercs, dont le latin était la langue habituelle, commencèrent de bonne heure à introduire dans le français la lettre étymologique; et ces mots s'orthographièrent sous leur plume : *nopces, compte, temps, poing, doigt, crud, adventure, faict, prinse, sault, debvoir, havoir, pharmacie*, etc., à cause de leurs originaux : *nuptiæ, computus, tempus, pugnus, digitus, crudus, adventura, factum, prensum, saltus, debere, habere, φάρμακον*, etc., et sans que ces nouvelles lettres ajoutassent à la prononciation.

A côté de l'abus, il y eut l'erreur de l'étymologie. Ainsi, en rétablissant *c, l, b*, dans *faict, sault, debvoir*, les érudits ne parurent pas se douter que ces lettres latines étaient déjà

représentées en français par l'*i* de *fait*, par l'*u* de *saut*, et par le *v* de *devoir*, *ct* latin, à l'origine de la langue, s'étant changé en *it*, *b* en *v*, et *l* appuyé sur une consonne ayant fait *u* à partir du XIIe siècle (*salt*, *altre* : *saut*, *autre*). Les lettres parasites se glissèrent même là où elles ne pouvaient se recommander de l'étymologie, par exemple : *l* dans *peult* (de *potest*), *g* dans *ung*, *moings* (de *unus*, *minus*), *h* dans *habondance*, *autheur*, *authorité* (de *abundantia*, *auctor*, *auctoritas*), *s* dans *pasle*, *gresle*, *chestif*, *throsne* (de *pallidus*, *gracilis*, *captivus*, *thronus*), etc. Toutefois, *s* avait ici son utilité : s'il ne se prononçait pas, il servait à allonger le son de la voyelle précédente. On n'en saurait dire autant d'un certain nombre de lettres doubles dont l'intrusion est manifeste : *ff* dans *proffit* (de *profectus*), *ll* dans *parolle* (de *parabola*), *mm* dans *homme* (de *homo*), *nn* dans *honneur*, *donner* (de *honor*, *donare*), etc. Ces lettres, pour la plupart, n'avaient pas même le mérite de la régularité et de la constance. Ainsi le *mm* de *homme* ne se retrouve plus dans son composé *homicide*, ni le *nn* de *honneur* et de *donner* dans leurs dérivés *honorer*, *honorable*, *donateur*, *donation*, etc. De même encore, le moyen âge écrivait *nacion*, *ancien*, etc., conservant au *t* un son unique ; les érudits rétablirent le *ti* latin et écrivirent *nation*, *antien* : d'où les inconséquences de langage, telles que « les notions » et « nous notions », « les portions » et « nous portions », « les lois antiennes » et « chanter des antiennes », etc.

Même fluctuation dans l'emploi des voyelles et des diphtongues.

A nasal était pris pour *e*, et réciproquement *e* pour *a* dans plus d'un cas : *ancore*, *vanger* et *menger*, *renger*, etc.

E se trouvait à l'état parasite dans *veoir*, *cheoir*, *eage*, etc., et correspondait à *ai* dans *fresche*, *lesse*, *gresse*, *esselle*, etc.

I avait le son de l'*e* dans *cerimonie*, *littré*, et de l'*y* dans *païs*, *roïaume*, etc.; mais l'*y*, en revanche, avait tendu à se substituer presque partout à l'*i*, parce que, en principe, c'était un moyen de distinguer l'*i* du *j*, qui ne figurait pas encore dans l'alphabet, bien qu'il fût prononcé. On écrivait : *celuy-cy*, *suyvant*, *fouyr*, *lyon*, *aymoyt*, etc.

O latin s'adoucissait en *ou* : *arrouser*, *mouelle*, *prouffit*,

etc.; et *u* en *eu* : *seur*, *cameu*, *receu*, *gageure*, *eut*, *peut*, *feut*, etc.

Ai correspondait à *è* ouvert et quelquefois à *é* fermé : *alaigresse*, *naiz*, etc., et pouvait être remplacé par *a* devant *g* et *gn* : *montaigne*, *villaige*, ou *montagne*, *village*, etc.

Au, que les Latins prononçaient *aou*, se réduisait souvent à o, et la lutte entre les deux formes amenait l'orthographe mixte *ao* : *povre*, *pouvre*, *paovre*.

Ei s'écrivait pour *ai* : *plaindre*, *craindre*, etc., et correspondait à *è* ouvert : *reigle*; il s'écrivait aussi pour *i* : *veistes*, *feistes*, etc.

Eu, avons-nous dit, servait d'adoucissement à *u*.

Ie se substituait à l'*e* latin : *brief*, *dangier*, *legier*, *estrangier*, etc.

Oi, qu'on prononçait *oé*, *oué*, prenait parfois cette dernière orthographe : *coeffe*, *mirouer*, etc.

Ou s'écrivait pour *o* assez fréquemment.

Enfin, *ue* alternait avec les formes *oe* et *eu* : *cuer*, *cueur*, et *cœur*; *nuef*, *noef* et *neuf*; *deuil* et *dueil*, *vueille* et *veuille*, etc.

La grammaire de la langue n'offrait pas beaucoup plus de fixité ; nous en dirons seulement quelques mots. Le genre dans les substantifs, sans être arbitraire, laissait de la marge. On trouve au masculin des noms aujourd'hui féminins : *dot*, *fourmi*, *limite*, etc., et, à l'inverse, au féminin, des noms devenus plus tard masculins : *honneur*, *poison*, *ongle*, *espace*, *blaspheme*, etc.; plusieurs même étaient employés concurremment dans les deux genres : *art*, *debte*, *mensonge*, *estude*, etc. Certains adjectifs à terminaison variable pouvaient conserver encore une forme unique pour le masculin et le féminin : *grand*, *vile*, *puerile*, etc., à l'imitation du latin *grandis*, *vilis*, *puerilis*, d'où ils sont tirés; d'autres suivre la même règle par assimilation, bien que leurs originaux latins distinguent entre les deux genres : *fortuite*, *publique*, *decrepite*, *exacte*, etc., *de fortuitus*, *publicus*, *decrepitus*, *exactus*, faisant au féminin *fortuita*, *publica*, etc. Les participes présents étaient variables, et les participes passés conjugués avec *avoir* variaient au gré de l'écrivain. Dans plus d'un cas, le pronom personnel était supprimé comme sujet, toujours à l'imitation du latin, et *qui* relatif était mis pour *ce qui*, *que* pour *ce*

que. Quant aux verbes, un grand nombre d'entre eux pouvaient, sous leur forme simple, non seulement passer du sens actif au sens passif, et réciproquement, mais encore au sens pronominal; on disait : *jouir une chose* ou *d'une chose; apprendre quelqu'un à* ou *apprendre à quelqu'un de; despiter* pour *se despiter; desconforter* pour *se desconforter*, etc. Beaucoup aussi comportaient des régimes variables, soit la forme indirecte pour la forme directe, et à l'inverse, comme *sentir à l'huile, au flatteur*, ou *sentir l'huile, le flatteur*, soit, dans la forme indirecte, les prépositions prises l'une pour l'autre : *à* pour *avec* (*invoquer Dieu à prieres*); *à* pour *sur* (*se reigler* au *patron d'autruy*); *contre* pour *avec* (*contester* contre *quelqu'un*); *de* pour *par* (*estouffé* de *la presse; forcé* de *famine*); *pour* au sens de *par* (*obeir* pour *crainte*), etc. A la 3e personne du pluriel du passé défini, on trouvait encore des formes en *arent*, dues au dialecte bourguignon : *donnarent, arrivarent*, et, à l'imparfait du subjonctif de la première conjugaison, les deux premières personnes du pluriel fléchies en *i* au lieu de *a*, selon le dialecte poitevin : *donnissions, arrivissiez*, etc. Enfin, le verbe de la proposition conjonctive affectait assez fréquemment la construction infinitive des Latins : « Nous tenons *celuy avoir* l'honneur de la guerre qui en a le profit » (*Essais*, I, 29); et avec la construction *que*, l'emploi du subjonctif n'était rien moins que nettement déterminé : « Nous ne pouvons guieres tordre les hommes de leur ply accoustumé que nous ne *rompons* tout » (VI, 138).

Au XVIe siècle, l'admiration générale qu'inspirait l'antiquité n'était pas faite pour éloigner la langue de l'imitation du latin. Les recherches d'orthographe érudite notamment prirent un développement considérable, grâce aux savants imprimeurs de l'époque, tels que les Estienne, qui ne laissaient pas une édition sortir de leurs presses qu'ils ne l'eussent surchargée de toutes les lettres parasites pouvant rapprocher du latin les mots de la langue vulgaire. Contre l'école des étymologistes, Meigret et Ramus, soutenus par la Pléiade, tentèrent un retour au pur système phonétique du moyen âge. Ils échouèrent, mais non sans conserver des fidèles et jeter du désarroi dans le camp des vainqueurs.

Ainsi s'explique cette variabilité grammaticale, et surtout orthographique, qu'on observe dans les *Essais,* mais dont Montaigne décline la responsabilité. « Ne te prens point à moy, lecteur, dit-il, des fautes qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertance d'autruy; chaque main, chaque ouvrier y apporte les siennes. Je ne me mesle ny d'ortografe, et ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne, ny de la punctuation : je suis peu expert en l'un et en l'autre » (VI, 151). Ailleurs (II, 248), il se défend d'être grammairien. Il pouvait s'en défendre : il était mieux que cela, il créait; et, lorqu'on crée dans la langue, ce ne sont pas quelques négligences qui enlèvent rien à la précision et à l'énergie du style, elles seraient bien plutôt comme les scories obligées du rude et précieux métal natif.

Abrier, dérivé de *abri.* Le barbarisme *abriter,* moins harmonieux, a fini par prévaloir.

Abuter (S'), viser, tendre à un but. « Il faut tousjours luy fournir d'object où elle (l'âme) s'abutte et agisse » : I, 25.

Accessoire, conjoncture, accident, malencontre, danger. Était pris encore en ce sens au XVIIe siècle :

Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.

(Molière, École des Femmes.)

Accouer, lier, attacher à la queue l'un de l'autre comme des chevaux qu'on mène à la file. « Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuelement accouez l'un à l'autre, comme je ne sçay quels petits animaux que nous voyons » : VI, 171.

Accoustumance, action de s'accoutumer. Les mots *habitude, coutume,* ne sont pas des termes absolument synony-

mes d'*accoutumance;* ils marquent l'habitude formée, prise, tandis qu'*accoutumance* exprime l'action de s'accoutumer. Le mot a vieilli, mais il n'est pas hors d'usage, et il serait bon de le conserver.

Accoustumer. Se conjuguait le plus ordinairement avec l'auxiliaire *avoir* dans le sens de s'accoutumer, prendre une coutume : « Les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées » : I, 20. Montaigne l'emploie dans la même acception avec l'auxiliaire *être* : « Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre contentement en l'ame » : I, 73.

Adirer, égarer, perdre.

Adresser, redresser. « N'adresse elle pas quelquefois (la fortune) nos conseils et les corrige? » : II, 157.

Advertance, surveillance, attention, d'où le composé *inadvertance*.

Affady, languissant, dégoûté. « Je suis si affady aprés la liberté que qui me deffenderoit l'accez de quelque coin des Indes, j'en vivroys aucunement plus mal à mon aise » : VII, 14.

Affermer, forme ancienne du verbe *affirmer,* de l'ital. *affermare.*

Affoler, ravaler, déprécier. « Affoler les mysteres de Venus » : IV, 130.

Affoler, rendre fou.

Affrerer (S'), s'unir d'un lien fraternel. « Il (l'esprit) s'est si estroittement affreré au corps qu'il m'abandonne à tous coups pour le suyvre en sa necessité » : V, 252. On trouve *affreté,* au lieu de *affreré,* dans l'édition de 1595. Cotgrave attribue à peu près le même sens au mot ainsi orthographié.

Affuter, aiguiser, ajuster, disposer. « Il (le médecin) a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances pour affuter justement son dessein » : V, 139.

Aguet (D'), de parti pris, de propos délibéré, *ex præparato, dedita opera.* (Nicot.) « Il la (l'âme) faut tendre et roidir d'aguet » : III, 159. — *Marcher d'aguet,* marcher avec circonspection, en se tenant à l'aguet, sur ses gardes : V, 262.

Ahan, Ahaner, onomatopées exprimant l'effort, l'extrême fatigue du corps et de l'esprit ; très usitées autrefois, tombées en désuétude aujourd'hui et employées seulement dans quelques locutions familières, comme *suer d'ahan*. Depuis quelque temps, toutefois, nous remarquons avec plaisir une certaine tendance à remettre en honneur ces vieilles et vigoureuses locutions populaires.

Ains, mais. La forme *mais* figure concurremment.

Ainsin, autre forme de *ainsi*. — *Par ainsin* ou *ainsi*, par là, par cette raison, en conséquence.

Aiser (S'), diminuer. « Je voyois... les difficultez de mon entreprise s'aiser et se planir » : IV, 103.

Aisnage, aînesse.

Alaigresse, Alaigreté, agilité, du lat. *agilitas*, *alacritas*. (Nicot.)

Amerrons, pour Aimerons : II, 125. Vieille forme du mot *aimer*, qu'on écrivait d'abord *amer*.

Amette, petite âme. (Cotgrave.)

Ammitoné, autre orthographe d'*emmitonné*.

Ancienneté (L'), l'antiquité.

Animal, animé. « Si Dieu est, il est animal » : IV, 35.

Apparoir, apparaître. « Ils ne nous en font rien apparoir » : V, 203.

Appiler (S'), se ramasser, se resserrer sur soi. « Vous vous escoulez, vous vous respandez ; appilez vous, soustenez vous » : VI, 213.

Apprehender, comprendre. « Nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende point » : IV, 32. *Apprehender* dans le sens de *craindre* était inconnu au XVIe siècle.

Appuyer, résister, comme en mécanique, où *appui* et *résistance* sont termes à peu près synonymes. « Appuyer et retarder de sa puissance l'inclination vers le mal » : VI, 201.

Argolet, arquebusier à cheval, espèce de soldat d'avant-garde qu'on employait pour les découvertes et les escarmouches. « Et comme ils n'estoient point considerables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet* pour un homme de néant. » (Ménage.)

Aronde, Arondelle, hirondelle. Le vieux mot qui servait à désigner l'hirondelle était *aronde*.

Arrousa, pour Arrosa : V, 96.

Arrouter, mettre en route, en chemin, en train. « C'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper despuis qu'on est arroutté » : I, 41.

Ars, se, part. pas. du vieux verbe *ardre* ou *arder*, brûler, formé du latin *ardere*, être en feu.

Asne. « Brider l'asne par la queuë » : I, 113, s'y prendre gauchement, faire une chose tout de travers.

Aspre, monnaie turque, valant à peu près un sou.

Assagir (S'), devenir sage. « J'estudiay jeune pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir » : V, 230.

Assigné a, livré à. « Quand je me suis commis et assigné entierement à ma memoire » : VI, 148.

Astheure ou Asture, à cette heure.

Astrolabe, instrument autrefois employé pour mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

Ataraxie, tranquillité parfaite, absolue indifférence ; du grec ἀταραξία.

Atout, avec.

Attendre, tendre à, s'appliquer. « Je m'y attens trop ambitieusement » : VI, 135.

Attrempance, modération, réserve, du lat. *temperantia*.

Aucun, Aucunement. Ces mots, qui aujourd'hui ont presque toujours le sens négatif et sont comme des termes synonymes de *nul* et de *nullement*, s'employaient le plus souvent autrefois sans la négation et signifiaient *quelque*, *quelqu'un*, *en quelque manière*.

Avalée (Bride), bride abattue. « Cheval dressé à se manier à toutes mains avec une baguette, la bride avalée sur ses oreilles » : II, 255.

Avaller, mettre à val, renverser.

Avantcoureus, avant-coureurs.

Aveindre, atteindre, du lat. *ad venire*.

Avenir (S'), se joindre, se rencontrer, s'allier. « Aux actions des hommes insansez, nous voyons combien proprement s'avient la folie avecq les plus vigoureuses operations de nostre ame » : III, 265.

Avoyer (S'), Estre Avoyé, se mettre en chemin, être en route, *in via esse*. (Nicot). « Je suis mal-aisé à esbranler; mais, estant avoyé, je vay tant qu'on veut » : VI, 167.

Babouin, singe, enfant, écolier.

Baisse, terrain affaissé, vallée.

Balbucie, balbutiement.

Balievre, lèvre d'en bas.

Baller, danser. (Cotgr.) « Ce qu'on appeloit *danser*, on l'appelle maintenant *baler*. » (H. Estienne.)

Balote, petite balle servant à exprimer des suffrages. On dit *boule* à présent.

Barbotage, action de barboter dans l'eau; au figuré, action de marmotter, de parler entre ses dents.

Bardelle, terme de manège encore en usage pour désigner une sorte de bât, de selle grossière faite de toile et de bourre.

Barguignage ou Barquignage, action de marchander, d'où hésitation à prendre un parti; du lat. *barca*, barque, considérée comme servant à porter des marchandises.

Bastant, suffisant, de l'ital. *bastare*, suffire.

Baste, il suffit, c'est assez, de l'ital. *basta*. « Baste, que je me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect » : VI, 149.

Basteler, bateler, faire le bateleur. « Voilà comment ils vont bastelant et baguenaudant en tous leurs discours » : V, 144.

Battelée, charge d'un bateau, *navis onus*. (Monet.)

Bavasser, bavarder. Rad. *baver*.

Béer, ouvrir la bouche, s'étonner, être surpris, et, par extension, soupirer, désirer, aspirer, du celt. *bea*, trou, ouverture. « Qui ne bée poinct aprés la faveur des princes... » : VI, 236. De ce verbe, qu'on a écrit plus tard *bayer*, nous avons conservé le participe présent *béant* et tiré l'adjectif *bée* dans l'expression *gueule bée*.

Belistresse, fém. de *belistre*, gueuse, mendiante. On disait autrefois *belistrer* pour *mendier*; il y avait quatre ordres de mendiants connus sous le nom d'ordres des bélitres.

Beluter, bluter, passer au sas, au tamis, au blutoir.

Benivolence ou Benevolence, bienveillance.

Bergamasque (Le), de Bergame, ville du nord de l'Italie, dont les habitants parlaient un langage grossier. « Qui a en l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet » : II, 60.

Bicle, louche, bigle.

Bienveigner, saluer, accueillir avec bienveillance, *comiter excipere aliquem*. (Nicot.)

Biffe, trompeuse apparence. « Il voit que ce n'est que biffe et piperie » : II, 213. Ce mot veut dire proprement une pierre fausse, selon Nicot, de l'ital. *beffa*, attrape, tromperie.

Bigue, troque, échange.

Bihore, onomatopée par laquelle les charretiers du Languedoc actionnent leurs chevaux, et qui répond à notre *aïe*.

Blanc (Devoyer du), détourner du but.

Bois (Rompre un), synonyme de rompre une lance, par métonymie.

Bolus, composé pharmaceutique, sorte de pilule, du grec βῶλος, motte de terre.

Bon de (Être), être le propre de, appartenir à. « Il fut bon d'un Octavius à Romme » (V, 287), *id est :* C'est ce qui arriva à Octavius, c'est ce qu'Octavius devait justifier. Nous disons encore aujourd'hui : Cela est bon de vous ; il était bien de lui de faire telle chose.

Bonnetade, salutation à coups de bonnet.

Boucler, bouclier.

Boule veue (A), avec certitude, en connaissance de cause, au vu de la boule. « Discourir à boule veue » : IV, 51.

Bouquer (Faire), faire embrasser par force, du subst. *bouche* prononcé *bouque*, et, au figuré, faire enrager quelqu'un, l'obliger à céder.

Boute-hors, action de mettre ou d'être mis dehors. « Au don de l'eloquence, les uns ont le boute-hors si aisé (le parler si prompt) » : I, 47. « Ils ne sont non plus exempts

du boute-hors (d'être déboutés, mis dehors) qu'estoient leurs devanciers » : IV, 106.

Boutée, poussée, jet. « Boutées d'un courage eslancé hors de son giste » : III, 24.

Brague, haut-de-chausse, culotte.

Brevet, billet ayant la vertu d'un talisman, II, 111 ; talisman, V, 162. — *Brevet à cachetes,* billet doux, V, 64.

Breveter, abréger, du lat. *brevis.* « Lire et breveter Polybe » : VII, 79.

Brocadel, brocart, brocatelle.

Broche (Couper), empêcher, arrêter, comme on interrompt le cours du vin en coupant la broche ou cheville qui sert à boucher le tonneau. « La mort peut mettre fin quand il nous plaira et coupper broche à tous autres inconvenients » : I, 112.

Brocher, piquer. « Brocher des esperons » : II, 257.

Brode, lâche, efféminé, languissant. (Cotgrave.)

Buffe, soufflet. (Nicot.)

Bute, cible. « Ce sont nos exercices que la chasse, la paume, la bute » : IV, 140.

Caignart ou Cagnard, coin où les chiens se rassemblent, chenil, du vieux français *cagne,* venant de l'ital. *cagna,* chienne.

Caler, rabattre de ses prétentions, céder, du grec χαλᾶν, abaisser.

Cane (Faire la), faire un plongeon ou se jeter à plat ventre.

Capette, diminutif de *cape.* Terme de mépris par lequel on désignait, à cause de leurs petits manteaux ou *capes,* les écoliers élevés par charité au collège de Montaigu à Paris.

Capirotade, capilotade, espèce de macédoine de viande. Les Espagnols disent *capirotada;* Rabelais a dit *cabirotade.*

Capriole, cabriole. La première orthographe est plus conforme à l'étymologie latine *capra,* d'où le diminutif *capriola.*

Catze, pénis, de l'ital. *cazzo.*

Ceps, liens, chaînes. « On le (l'amour) met aux ceps, quand on le guide par art et par sagesse » : VI, 40.

Cercher et Chercher, employés concurremment. Nicot renvoie de *chercher* à *cercher*.

Certes (A), tout de bon, sérieusement. « Il ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes » : III, 293. « Soit par gausserie, soit à certes » : VII, 79.

Chafourré, défiguré, barbouillé. (Nicot et Cotgrave.)

Chaille (Ne vous), n'en ayez souci, que vous importe? du vieux verbe *chaloir*, dont nous n'avons conservé que la 3e pers. du prés. de l'ind. dans cette expression : *il ne m'en chaut*.

Chaire, chaise, qui est la corruption de *chaire*. Aujourd'hui nous donnons à chacun de ces mots une acception différente; mais, au XVIe siècle, ils étaient employés indifféremment l'un pour l'autre, par suite d'un zézaiement que la mode avait introduit.

Chamailler, dans le sens actif, se ruer sur quelqu'un, le frapper. « Plusieurs Macedoniens qui le (Alexandre) chamailloient de toutes parts » : I, 8.

Champi, isse, au fig., malin, goguenard. « Ces champisses contenances de nos laquais » : II, 266.

Chaude (Sur la), au moment même, sur-le-champ.

Chaut. Voy. Chaille.

Chef, cap, promontoire. « L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef » : III, 169. — *Au chef de*, au bout de : « Au chef de chasque journée » : VI, 71.

Cheneviere (Espouvantail de), mannequin pour éloigner les oiseaux.

Cheute, fém. de *cheut* ou *cheu*, chu ; du verbe *cheoir*, qu'on écrit aujourd'hui *choir*. Nous n'avons conservé de ce verbe que le présent de l'infinitif et le participe passé, alors que nous conjuguons presque à tous les temps son composé *échoir*.

Chevance, le bien qu'on a, dont on est le chef.

Chevir, venir à chef, à bout : « Si les choses se rendent à nostre mercy et devotion, pourquoi n'en chevirons nous? » : I, 62.

Chevre (Prendre la), prendre de l'humeur. — *Emporter à la chevre morte*, c'est-à-dire sur son dos.

Choué, frustré, déchu de son espoir. « Mes pedagogues se trouveroient chouez, s'estans mis au serment de mon experience » : II, 10.

Cicue pour Cigue, VI, 263 ; du lat. *cicuta*.

Clause, proposition. (Meigret.) « On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses » : II, 58.

Clerc, lettré, savant, I, 133.

Coches, éclisses servant à comprimer la taille; c'est le corset rudimentaire. « Pour faire un corps bien espaignolé, quelle geine ne souffrent elles (les femmes), guindées et sanglées à tout de grosses coches sur les costez jusques à la chair vive ? » : I, 78.

Cogitation, pensée, réflexion, du lat. *cogitatio*.

Cognoissans, gens de connoissance.

Coint, joli (Nicot); beau, galant, ajusté (Borel); du lat. *cultus, comptus*.

College, pris dans le sens de congrégation, couvent : « Nous avons mille et mille colleges qui la (la vie) passent commodéement » : I, 84.

Collier, collet à prendre les lièvres. « Une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers, de nos lignes et de l'hameçon » : III, 210.

Colligence ou Colligance, selon Cotgrave, liaison, connexion, du lat. *colligare,* lier ensemble.

Colouvrine, coulevrine, du lat. *colubra,* couleuvre.

Commencer (Se) pour Commencer, II, 231. Il y a plusieurs exemples du *se* explétif dans les *Essais*.

Commune (La), le commun, le plus grand nombre, la généralité. « La commune de son armée » : I, 7.— Le peuple, les plébéiens. « En faveur de la commune » : III, 147.

Condigne, très digne.

Condolu, part. passé du verbe *condouloir*, participer à la douleur de quelqu'un, se lamenter de compagnie.

Condonner, concéder. « Toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnées » : V, 106.

Confabulation, entretien familier.

Conference ou Conferance, rapport, relation. « La vie commune doibt avoir conferance aux autres vies » : VI, 197.

Conferer, contribuer, du lat. *conferre*, V, 12.

Confidence, courage, résolution. « Opposer aux perturbations la raison, à fortune la confidence » : VI, 195.

Connniller, se cacher dans des trous comme des connils ou lapins; au fig., chercher des échappatoires, des détours.

Connilliere, terrier, garenne; au fig., subterfuge.

Consent, témoin, du lat. *cum* et *sensus*. « Qui peut attendre, le lendemain, sans mourir de honte, le desdain de ces beaux yeux consens de sa lascheté et impertinence, il n'a jamais senty le contentement et la fierté de les leur avoir battus et ternis par le vigoreux exercice d'une nuict officieuse et active » : VI, 26. — Convenable à, seyant à. « Affetterie consente de sa beauté » : IV, 210.

Consorce, société, communauté, du lat. *consortium*.

Contadin, paysan, de l'ital. *contadino*.

Conte, histoire. « Le conte dit que Psammenitus, roy d'Egypte,... » : I, 9.

Contemporanée, contemporain.

Contrebas, dans une direction vers le bas.

Contrecarre, opposition, résistance en face (Nicot et Cotgrave), du lat. *contra*, contre, et *cara*, mine. « Se faire teste et contrecarre » : VII, 51.

Contremont, vers le haut.

Controverse, controversée. « Il ne se void aucune proposition qui ne soit debatue et controverse » : IV, 91.

Contumelieux, euse, outrageux, injurieux, du lat. *contumeliosus*, dérive de *contumelia*, injure, affront. « Le chargeant de fellonnes paroles et contumelieuses » : I, 7.

Convive, repas, festin, du lat. *convivium*.

Convoiement, reconduite. Convoyer quelqu'un qui s'en va, *prosequi proficiscentem, deducere aliquem*. (Nicot.)

Coquiner, mendier. (Nicot.)

Corneter, appliquer des ventouses à l'aide d'un cornet. « Les Allemans ont de particulier de se faire generallement tous corneter et vantouser avec scarification dans le bain » : V, 147.

Cornichon va devant, selon le Dictionnaire de Trévoux, jeu à qui ira le plus vite à ramasser quelque chose en courant.

Corselet, piquier dans les régiments des gardes, portant une légère cuirasse ou corselet.

Costié ou Costier, qui est à côté. « De la harquebouse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gens luy disent qu'il est ou haut ou costié (qu'il a tiré haut ou à côté du but) » : IV, 141.

Coulpe, faulte, du lat. *culpa*.

Courre, infinitif ancien du verbe *courir*.

Court, orthographe primitive de *cour*, du bas latin *curtis, cortis*.

Coutillier, valet d'armes qui portait la coutille, épée ou long poignard employé au moyen âge, du lat. *cultellus*, petit couteau.

Craindre (Se) pour Craindre. Encore un exemple du *se* explétif.

Creté, huppé.

Cretense, de Crète, du lat. *Cretensis*, Crétois. « Les republiques qui se sont maintenuës en un estat reglé et bien policé, comme la Cretense ou Lacedemonienne » : II, 272.

Crotesque, grotesque.

Cuider, croire, penser, par contract. du lat. *cogitare*.

Cueus, Cueux ou Queux, pierre à aiguiser, et, par assimilation de forme, lingot. « Aristote dict que les cueus de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente » : II, 283. Cotgrave écrit ce mot *queuse* et le fait féminin.

Cul sur pointe, sens dessus dessous. Cul sur teste, *topsyturvy*. (Cotg.)

Cymmeriennes (Tenebres), du grec Κιμμέριοι, ténèbres profondes que les Grecs plaçaient à l'Occident, chez les Cimmériens, peuple mythologique dont le pays passait pour toucher au séjour des morts.

Daguer, frapper à coups de dague.

Dea, forme ancienne de *da*; la première forme était *diva*, composée des deux impératifs *dis* et *va*, d'où, par contraction, *dea*, puis *da*. (Diez.) Interjection quelquefois employée isolément, mais se joignant d'ordinaire aux adverbes *oui, non, nenni*, pour leur donner plus de force, et aussi à *voire*,

comme nous en trouvons l'exemple chez Montaigne « Voire dea » : VI, 259.

Degré, rang qu'on occupe, II, 221.

De la en hors, depuis lors.

Delivre, libre, dégagé de soins.

Deneantise, néant. « L'inanité, la vanité et deneantise de l'homme » : III, 187. On trouve *neanteté* dans les *Cent Nouvelles*. Ces expressions, que l'usage n'a pas consacrées, témoignent des efforts faits pour doter la langue d'un mot qui manque, et dont *néant* n'est pas l'exact synonyme.

Deport, délai. (Nicot.)

Desaccoustumance, action de se désaccoutumer.

Desduit. Cette expression, qui est aujourd'hui hors d'usage, signifiait autrefois divertissement, occupation, plaisir de l'amour, du lat. *deducere, deductum*, tirer, faire sortir, divertir, et au fig., amuser, divertir.

Desenforgé, dégagé. (Cotgrave.)

Desferre, défroque, dépouille, par analogie avec les vieux fers de cheval. « Employant sa desferre à ses continuelles liberalitez » : II, 166.

Desfrauder, frustrer. « Nous nous desfraudons de nos propres utilitez pour former les apparences à l'opinion commune » : VI, 135.

Desfuite, défaite, faux-fuyant, réponse évasive.

Desgarcer, mot forgé par Montaigne pour exprimer que les douleurs de la pierre ne le portaient pas à rêver de femmes, comme il arriva à Cicéron, V, 119.

Desgosiller, égorger.

Designer, prescrire, ordonner. (Cotgrave.) « De mesme, en la medecine, j'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse si utile au genre humain, mais ce qu'il designe entre nous, je ne l'honore ny l'estime » : V, 126.

Desjeuner (Se), se nourrir, se repaître, se régaler. « La plus quereleuse et espineuse reformation theologique de quoy le monde se soit desjeuné il y a long temps » : VI, 194.

Deslaier ou Dislaier, retarder, remettre, du lat. *dilatio*. « Ce que je veux faire pour le service de la mort est tousjours fait ; je n'oserois le deslaier d'un seul jour » : VI, 182.

Desmarcher, reculer, *pedem referre*. (Nicot.)

Desmettre, soumettre, abaisser, du lat. *demittere*, envoyer d'en haut, faire descendre. « Cette contenance démise et flatteuse » : I, 188.

Desmouvoir, déplacer.

Dés lors en avant ou D'ores en avant, d'où nous avons fait par contraction *dorénavant*.

Despartir, partager, de *despart*, partage. « La vigilance estoit telle en luy (en Julien l'Apostat) qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre pieces (parties), dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil » : IV, 174. — *Se despartir*, se disperser : « Et se despartit l'assemblée » : I, 6.

Despendre, dépenser (Cotgrave), du lat. *dependere*, payer, et au fig., dépenser.

Despit, ite, dépité, ée.

Despiter, maudire. « Je despitois les dieux, et encore ma dame » : II, 111.

Desplaisant, fâché. « Je suis bien desplaisant que... » : VI, 156.

Desquine. Voy. Esquine.

Desseigner, projeter, avoir dessein, entreprendre, déterminer. — *Desseigné*, fait à dessein, préparé d'avance.

Dessoute (En), soudainement, tout à coup, du lat. *de subito* ou *desubito* en un seul mot.

Destourbier, obstacle, empêchement, embarras, trouble, du lat. *disturbare*, disperser.

Destroict, ancien terme de palais et d'administration : ressort, rayon, étendue d'une juridiction, et, par extension, localité, endroit, district.

Destroussément, ouvertement, brutalement, à la manière des voleurs de grand chemin qui détroussent le voyageur. « Ils vous diront tout destroussément... » : IV, 31.

Det, dé à jouer, qui s'écrivait aussi *dez*, du lat. *dare*, *datum*, pris dans le sens de jeter, de ce qui est jeté sur la table. (Ménage.)

Detraction, médisance, diffamation, du lat. *detractio*.

Deult, 3e pers. du sing. du prés. de l'ind. du verbe *douloir*, être douloureux, être pénible, éprouver du mal, qui n'est plus employé aujourd'hui qu'à l'infinitif avec la

forme réfléchie. « Il nous deult si le coup ne rencontre » : I, 25.

Devantiere, sorte de grand tablier que les femmes portent à cheval. — *Sans devantiere*, à découvert.

Dextre, droite, main droite.

Dextrement, avec dextérité.

Differenter, mettre en opposition. (Cotgrave.)

Dilection, amour, affection. « C'est, à la verité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frere » : II, 85.

Dire (A), de moins. « Eunuques qui ont le nez et levres à dire » : I, 157. — *Avoir à dire*, manquer : V, 228.

Discours. Ce mot est pris par Montaigne dans les acceptions les plus variées. Outre son sens ordinaire d'expression de la pensée, entretien, conversation, il signifie encore, au cours des *Essais* :

— Raison, intelligence, entendement : « Le demon de Socrates estoit, à mon advis, certaine impulsion de volonté qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours » : I, 55. Voy. aussi III, 66, 213, 220; VI, 176, 252; VII, 48.

— Raisonnement, jugement : « J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection et enracinée en son cueur par divers visages de discours que je ne luy sceu rabattre » : I, 66. Voy. aussi I, 104, 107.

— Opinion : « Il m'a cuidé imprimer non tant son discours que son sentiment » : VII, 36.

— Sagesse : « Gallus Vibius... se pouvoit vanter d'estre devenu fol par discours » : I, 134. L'édition de 1595 porte « par sagesse ».

— Volonté : « Il y a plusieurs mouvemens en nous qui ne partent pas de nostre discours » : III, 64. « De nostre ordonnance » (1595).

— Supériorité : « Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit » : III, 215.

— Dessein : « Je m'abandonne à la nayfveté et à tousjours dire ce que je pense, et par complexion, et par discours » : IV, 239. « Et par dessein » (1595).

— Art, artifice, ingéniosité, parti pris : « Est ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est-il en son pou-

voir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours » : II, 122.

Discrepance, désaccord, du lat. *discrepantia.*

Discretion, discernement, du lat. *discretio.*

Dispathie ou Dyspathie, haine, aversion. Mot emprunté du grec δύς, malaisément, et παθεῖν, souffrir, et ayant pour synonyme le mot *antipathie*, qui a fini par prévaloir.

Dispenser a (Se), se permettre de, se laisser aller à : « Il y en a qui conseillent de se dispenser quelquefois à boire d'autant et de s'enyvrer pour relascher l'ame » : III, 15.

Doint, 3e pers. sing. du prés. du subj. du verbe *donner.*

Dolé, poli, construit : « Renger quelque piece de bastiment mal dolé » : VI, 128.

Domification, en astrologie judiciaire, action de partager le ciel en douze parties appelées maisons, pour dresser un horoscope; du lat. *domus* et *facere.*

Donroit, contraction de *donnerait.*

Double, petite monnaie de la valeur d'un double denier.

Duit, ite, dressé, façonné, du vieux verbe *duire.*

Effray, effroi. La langue aurait dû garder la forme *effray*, puisqu'elle a consacré son dérivé *effrayer.*

Elider, détruire, anéantir. « Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant qu'on peut en destourner et elider la verification par voie non merveilleuse » : VI, 262.

Eloise, éclair, du lat. *elucere.* Le mot *éloise* est encore aujourd'hui du langage courant dans les campagnes de l'ouest de la France.

Embabouiner (S'), se tromper soi-même. (Cotgrave.)

Embatre (S'), arriver en quelque lieu. (Nicot.) *Je m'embatis sur luy*, je le rencontrai par hasard. (Cotgrave.)

Emboire, imboire, se pénétrer : « Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes » : II, 31.

Embuffler, séduire, tromper. *Embuffler quelqu'un*, c'est le mener par le nez comme un buffle. (Cotgrave.)

Emmy, au milieu, du lat. *in medio.* On a écrit d'abord *en*

mi de deux mots, puis, par attraction, *enmi* et *emmi*, d'un seul mot.

Empenné, II, 32, et aussi Empanné, garni de plumes — *Tout empanné*, tout d'une pièce, comme la flèche garnie de ses plumes : « Le mur... brusquement enlevé hors de terre recheut toutes-fois tout empanné » : II, 156.

Emperiere, impératrice. On disait avant Montaigne *emperiere* pour *empereur* : « L'emperiere de Rome est mort. » (Froiss., II, III, 32.)

Empescher, embarrasser. « Ceux qui en viennent là, de trainer languissans un long espace de vie, ne debvroient, à l'avanture, souhaiter d'empescher de leur misere une grande famille » : VI, 180. — *S'empescher*, se lier, s'engager. « Nous aimons, sans nous empescher, deux choses » : V, 268.

Emploite, emplette, achat, dépense, du bas-lat. *implicita*.

Emploiter, employer, débiter.

Encombrier, encombrement, misère.

Enfournier (A l'), au début, au commencement.

Enfrasquer, embarrasser, de l'ital. *infrascare*.

Engraveure, gravure. « L'engraveure d'un cachet » : VI, 238.

Enhortement, exhortation.

Enhorter, exhorter.

Enquis, requis. « J'en suis peu enquis et encore moins creu » : V, 207.

Ensacher, mettre dans un sac, et, par extension, entasser, enfoncer. « Vous ensachez le mal en le remuant » : II, 179.

Enseigneur, le doigt indicateur, en chiromancie.

Ensuerer, envelopper d'un suaire.

Ensuivre, suivre. Nous avons conservé la forme réfléchie *s'ensuivre*.

Entreget ou Entrejet, proposition, ouverture, du lat. *interjectus*. — « Entrejets d'accord » : I, 28, propositions de paix.

Entrejent ou Entregent, civilité, politesse, art de se pousser dans le monde.

Envis ou Envy, involontairement, à contre-cœur, du lat. *invitus*. « Je le fois maigrement et envis » : V, 289. — *A*

l'envy, malgré la volonté de, et aussi à qui mieux mieux, en rivalisant avec, ce qui est encore une lutte contre une volonté contraire.

Epechiste, sceptique.

Equabilité, équité, justice, du lat. *æquabilitas.*

Equanimité, égalité d'âme, du lat. *æquanimitas.*

Equipollent (A l'), en revanche.

Eringium ou Eryngium, un des noms du chardon à cent têtes.

Erre, train, allure, du lat. *iter,* route. — *Belle erre,* en grande hâte.

Es ou Ez, aux, en les, par contraction de la prép. *en* et de l'art. pluriel *les.*

Esboitement, boitement, claudication.

Escacher, écraser en aplatissant.

Eschaffaut (En l'), sur le théâtre, en public. « Chacun peut avoir part au battelage et representer un honneste rolle en l'eschaffaut » : V, 195.

Escharsement, chichement, de l'ital. *scarso.*

Eschauguette (En), en sentinelle.

Eschever, échapper à, esquiver, de l'ital. *schifare,* d'où le mot *esquif.* « Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvés de mourir, eschevant par là des grandes miseres » : I, 131.

Esconjurer, conjurer, détourner, éloigner. « Tandant seulement les mains au devant, je les (les tentations) esconjure » : V, 208.

Escorgée, escourgée, fouet à plusieurs lanières de cuir.

Escot, escharde, piquant de chardon ou de bois. (Cotgrave.) — Compagnie, parti. « Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot » : I, 71.

Esgrafigneure, égratignure, du radical *graf* ou *grif,* crochet. « L'esgrafigneure d'un peigne » : I, 115.

Eslochement, dislocation. On trouve *eslocher* dans Nicot, qui le fait venir du latin fictif *exlocare,* déplacer.

Esmoie (S'), s'émeut.

Espagnolé ou Espaignolé, à la mode espagnole. « Un corps bien espaignolé » : I, 78.

Espaulettes (Par), par parcelles, en détail.

Esperons (Chausser les), poursuivre de près.

Espoinçonner, animer, aiguillonner. (Nicot.)

Espreindre, exprimer, faire sortir, du lat. *exprimere*.

Esquine (Bois d'), racine d'un certain jonc des Indes employée en médecine. (Cotgrave.)

Esrené, éreinté, du lat. *renes*, reins.

Essayer, éprouver, essuyer. « J'essayois toute sorte d'injures militaires à la fois » : VI, 275. — Tenter. « Nous ne prions pas que nostre raison ne soit combatue et surmontée par la concupiscence, mais qu'elle n'en soit pas seulement essayée » : VI, 235.

Essimer, affaiblir, diminuer.

Estacade (Combattre en), se battre en duel, en champ clos. (Cotgrave.)

Estançon, étançon, étai, de l'anc. fr. *estance*.

Estançonner, étayer, soutenir. (Nicot.)

Estausser, écourter, essimer.

Esteuf, ancienne orthographe d'*éteuf*, balle pour le jeu de paume.

Estimation, appréciation, prix, valeur, et aussi estime.

Estoc, ligne d'extraction, *la source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commencement*. (Nicot.) — « Par double estoc (des deux côtés) » : IV, 38.

Estouper, boucher, clore, arrêter. (Cotgrave.)

Estour, conflit et combat. (Nicot.) « Ceux qui auront esté bien frottés en quelque estour de guerre » : I, 104.

Estrenuer pour Esternuer, éternuer, par un déplacement de l'*r* assez fréquent au XVIe siècle.

Estrieu, ancienne orthographe d'*estrier*, étrier. Les deux formes figurent concurremment.

Estrif, débat, et aussi peine. « Hélas! en cest estrif, combien ay je enduré! » : II, 113.

Estriver, quereller, disputer, combattre, se défendre, résister à, témoigner de la répugnance, hésiter. « Si le condamné estrivoit à leur ordonnance (à l'ordonnance de mort apportée par les satellites de Néron), ils menoient des gens propres à l'executer » : V, 93.

Estroicy et Estrecy, étréci, de *étroit*, ou *étreit* suivant la prononciation normande.

Estuyé, en étui. — *Mal estuyé*, en mauvais étui.

Ethique, ancien terme d'école, qui servait à désigner la science de la morale, d'après les *Éthiques* d'Aristote.

Exagiter, critiquer, du lat. *exagitare.*

Exercitation, exercice. « Là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'âme » : II, 18. — Résultat de l'exercice, préparation. « A mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut de rien ayder » : III, 55.

Expectation, curiosité, attente qu'on excite, du lat. *exspectatio.* « On s'estonne du lieu, de l'assistance, de l'expectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire » : VI, 147.

Expeller, pousser hors de, rejeter, du lat. *expellere.*

Faé, ée, part. passé du vieux verbe *faer* ou *féer,* douer de propriétés magiques. « Armes faëes (enchantées) » : VI, 77.

Fadeze, faiblesse, folie, sottise, du lat. *fatuus,* fade, III, 21.

Failloit pour Falloit en mouillant les *ll.* Nous distinguons aujourd'hui entre *faillir* et *falloir;* mais ces deux verbes, qui ont une étymologie commune, *fallere,* se prenaient autrefois dans le même sens et s'écrivaient l'un pour l'autre.

Faineance, faineantise. (Cotgrave.)

Faintise ou Feintise, dissimulation, tromperie.

Faire (Se) pour Faire : I, 149.

Faitardise, paresse, fainéantise, du fr. *faitard,* composé de *fait* et de *tard.*

Fantasier, imaginer à sa fantaisie. « Car il y a danger que nous fantasions des offices nouveaux » : VI, 27.

Fascheux, blâmable, manquant d'à-propos, IV, 147.

Faucée ou Faulsée, choc, charge, incursion, irruption. (Cotgrave.) « Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter, et pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faucée dans la trouppe » : II, 191.

Faucer ou Faulser, rendre faux, et aussi fendre, percer tout outre. (Nicot.)

Faudra, faillira, manquera. « Et ne faudra quelqu'un de dire » : IV, 62.

Fausit, fallut. « Il (César Auguste) se trouva pressé d'un si profond sommeil qu'il fausit que ses amis l'esveillassent » : II, 226. — Faillit. « Il (le malade en voie de guérison) fausit revenir à la premiere façon » : I, 144.

Faut, 3e pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes *faillir* et *falloir*. — *Faut à*, manque à.

Faux du corps, milieu du corps, partie où le corps faut, c'est-à-dire s'amincit.

Favorir, employé neutralement : « Favorir aux gens d'entendement » : IV, 206. Ce mot ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot, et semble avoir été fabriqué par Montaigne, qui, d'ailleurs, se sert concurremment de la forme régulière *favoriser*.

Fenoil, fenouil, plante aromatique.

Fermir, affermir, fixer.

Feru, blessé, frappé, part. passé du verbe *férir*.

Fiance, confiance.

Fient, subst. masc., fiente, ordure, excrément.

Fiert, 3e pers. sing. du prés. de l'ind., du verbe *férir*, frapper.

Figue (Faire la), mépriser, braver, se moquer. Cette locution vient de la vengeance que Frédéric Barberousse tira des Milanais, qui avaient promené ignominieusement sa femme sur une mule ; une figue fut mise dans les parties de la mule, et chaque captif dut, sous peine de mort, retirer la figue avec les dents ; rappeler par moquerie cette aventure aux Milanais fut dit : leur *faire la figue*, dont le geste était et est encore de montrer le bout du pouce entre l'index et le médius. (Littré.)

Filiere. En termes de fauconnerie, on appelle *filiere* une ficelle d'environ dix toises que l'on tient attachée aux pieds de l'oiseau pendant qu'on le réclame, jusqu'à ce qu'il soit assuré. (Laveaux.)

Finer, propement, venir à fin, à bout, et, par extension, trouver, disposer.

Flueurs, menstrues.

Foarre, feurre, paille de toutes sortes de blés. — *Faire barbe de foarre*, c'est, proprement, payer la dîme en gerbes qui n'ont que de la paille, et, au figuré, traiter avec irrévé-

rence, se moquer. *Barbe* est ici une locution vicieuse et est pris pour *garbe*, gerbe. (H. Estienne.) On trouve dans Nicot : *faire à Dieu gerbe de foarre*, et dans Rabelais : *faire gerbe de feurre*.

Fonde, fronde, du lat. *funda*. L'épenthèse incorrecte de l'*r* dans fronde date du XVIe siècle, qui commença à employer les deux formes.

Forcener, que, conformément à son étymologie latine, *foras*, dehors, on devrait écrire *forsener* : aller au delà, perdre la raison, être hors de soi, exercer sa fureur. « Je veux que l'avantage soit pour nous ; mais je ne forcene point, s'il ne l'est » : VI, 230.

Forclore, empêcher, exclure, du lat. *foras*, dehors, *claudere*, fermer.

Forme (Liévre en), lièvre au gîte.

Fourché (Faire l'arbre), mettre la tête en bas et les pieds en l'air écartés l'un de l'autre. On dit aujourd'hui *faire l'arbre fourchu*.

Fouteau, diminutif de *fou*, nom du hêtre en vieux français.

Fratesque, monacal, de l'it. *fratesco*, dérivé de *frate*, moine.

Frustratoirement, inutilement, en vain.

Galant homme, habile homme. (Nicot.)

Gallée, ancien nom des bâtiments de mer, nommés plus tard *galères*. Montaigne emploie les deux mots.

Galler, dérivé de *galle*, gratter, égratigner, et aussi caresser : « Galler le bon temps » : II, 41.

Garbe ou Galbe, bonne grâce, agrément. (Nicot et Borel.)

Garber, donner de la grâce : « Garber (des noms) à la grecque ou à la romaine » : II, 233.

Garde a (Je me prends) pour Je prends garde a, I, 182.

Gariement, sauvegarde, garantie. (Borel et Cotgrave.)

Garse ou Garce, jeune fille. « L'une (Bradamante, héroïne du poème de l'Arioste) travestie en garçon, coiffée d'un morrion luisant ; l'autre (Angélique) vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé » : II, 48.

Gast et aussi Degast. *Gast* est l'ancien mot français auquel on a ajouté plus tard le préfix *dé*, dans le sens augmentatif.

Gaudisseur, railleur, de *gaudir*, se moquer par jeu et en riant. (Nicot.)

Gayac, arbre d'Amérique, de la famille des rutacées, ayant des propriétés sudorifiques.

Geaule, prison, de l'ital. *gabbia, gabbiola,* cage.

Gehene et Geine, peine, souci, chagrin, et aussi torture, question. « C'est une dangereuse invention que celle des gehenes » : III, 53.

Gehener, tourmenter, serrer, presser.

Genouil, ancienne orthographe de *genou*.

Gentilfemme, femme de gentilhomme.

Gestes, hauts faits, actions.

Get. Voy. Jet.

Gobeau, gobelet, coupe à boire, du celt. *gob,* bouche.

Goderonné, paré, ajusté.

Gorgias, mignon, propre (Nicot); *gorgiase* ou *gorgiasse*, agréable, belle. (Borel.)

Gorgiaser (Se), se pavaner, s'enorgueillir, dérivé de *gorgias*, espèce de collet dont les femmes couvraient leur gorge.

Gosseur ou Gausseur, syn. de *gaudisseur*. « Il (Cicéron) estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs tel qu'il estoit » : III, 133.

Gourd, perclus par le froid, engourdi, et, au figuré, pesant, maladroit, du lat. *gurdus*, lent, paresseux.

Gourmander, dévorer avec avidité, au propre et au figuré.

Gratifier a, rendre grâces, être agréable à. « Penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide » : II, 123.

Grave, gravier, gravelle.

Gregues et Greguesques, haut-de-chausses; proprement, chausses à la grecque. « Si nous fussions nez avec condition de cotillons et de greguesques » : II, 162.

Greve, jambe, et aussi la partie de l'armure qui couvrait la jambe, et, par extension, bottine. « Les femmes en l'une

et l'autre jambe portent des greves de cuivre » : I, 158.

Greveure, hernie ; dérivé de *greve,* du bas-latin *greva,* qui a signifié jambe et partie de l'armure qui couvrait la jambe.

Groisse, grossesse.

Grosserie, ânerie, bêtise.

Guain. « En guain cessant et en dommage emergeant », VI, 152, c'est-à-dire sans profit ni perte, *lucro cessante, emergente damno.*

Guerdon, récompense, de l'ital. *guiderdone.*

Guigner (Se), se faire signe du coin de l'œil. « Comme ils se guignoyent l'un l'autre que l'occasion estoit propre à leur besoigne « : II, 157.

Gymnosophistes, philosophes indiens, nommés ainsi par les Grecs parce que la plupart vivaient nus ; du grec γυμνός, nu, et σοφιστής, sage.

Hallebrené, se dit, en fauconnerie, d'un oiseau de proie qui a les plumes rompues ; d'où, au figuré, fatigué, harassé. « Le crocheteur et le savetier, tous harassez et hallebrenez qu'ils sont de travail et de faim » : V, 280.

Harde, troc.

Harder, troquer. (Borel.)

Harpade, coup de harpon ou de griffes.

Harper (Se), s'attacher fortement, se saisir l'un l'autre.

Hautaineté, terme vieilli, dérivé de *hautain.* « L'orgueil et hautaineté de nos bastimens » : I, 106.

Hautesse, hauteur, élévation ; n'est plus employé qu'au figuré.

Herbe du Turc, nom vulgaire de la herniole, *hernaria glabra.*

Hergne ou Hargne, humeur chagrine ; d'où *hargneux.*

Heur, syn. de *bonheur,* employé concurremment avec son composé.

Hommenet ou Hommelet, hommeau, petit homme.

Hormais, apocope de *désormais,* qu'on écrivait aussi *des or* ou *hor* (de *hora,* heure), *mais* (de *magis,* davantage, en avant).

Icelui, icelle, celui, celle dont on a parlé auparavant.

Ichneaumon, ichneumon, nommé aussi *mangouste* et *rat de Pharaon*, mammifère carnassier digitigrade, de la grosseur d'un chat et de la forme de la martre, très friand de serpents et d'œufs de crocodile.

Idoyne, propre à, du lat. *idoneus*.

Importable, insupportable. « Les maladies importables » : VI, 214.

Impos, impotent.

Improuveu, imprévu. — *A l'improuveu*, à l'improviste.

Inculcation, action d'inculquer, de faire entrer dans l'esprit en répétant souvent la même chose ; du lat. *inculcatio*, fait de *in*, dans, et *culcare*, fouler, presser. « Je me desplais de l'inculcation, voire aux choses utiles » : VI, 146.

Infiable, peu digne de foi. (Cotgrave.)

Infondre, instiller, faire couler goutte à goutte dans ; du lat. *infundere*.

Informer, former, façonner.

Infrasquer (S'), s'embarrasser, s'embrouiller ; de l'ital. *infrascare*, qui signifie couvrir de feuillage.

Injure, tort, du lat. *injuria*. « Je ne prise pas tant la foy de mes gents comme je mesprise leur injure » : VI, 132. — *Par injure*, sans justice, à tort.

Injurer (S'), s'injurier, IV, 270.

Insister, résister, V, 298.

Ire, courroux, colère, du lat. *ira*.

Ireux, courroucé. « Selon que l'eau est ireuse ou bonasse » : III, 4.

Ja, déjà.

Jet,Ject, calcul à l'aide de jetons ; du lat. *jactus*. « Le jet à la plume est plus sûr que celui des jetons. » (Richelet.)

Labile, sujet à changer, du lat. *labilis*, coulant, fugitif, fragile.

Ladre, lépreux, du lat. *Lazareus*, Lazare, le mendiant dont il est parlé dans saint Luc.

Lairray, Lairrions, etc., contractions de *laisserais*, *laisserions*, etc.

Landit ou Landy, foire de Saint-Denis. (Ménage.) Salaire

que les écoliers donnaient à leur maître à l'époque de la fête et de la foire du *landy*.

Languager ou Languagier, bavard. (Nicot.)

Leçon, lecture, II, 35.

Lecteur, professeur, lecteur public. (Nicot.)

Leger (De), légèrement, aisément.

Liaisons des mariages, nouement d'éguillettes. « Je suis encore de cette opinion que ces plaisantes liaisons des mariages dequoy le monde se voit si plein qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont des impressions de l'apprehension et de la crainte » : I, 136.

Libertin, affranchi, du lat. *libertus* ou *libertinus*.

Librairie, bibliothèque. « Ma librairie » : V, 229.

Liture, rature, surcharge, du lat. *litura*.

Loise, 3e pers. sing. du subj. du vieux verbe *loisir*, être permis. « Ses ordonnances (celles de Zeleucus) estoient telles que, sauf les ruffiens, à l'homme ne loise porter en son doigt anneau d'or » : II, 222.

Loudier ou Lodier, du lat. *lodix*, couverture de lit.

Loy, prescription émanant de l'autorité souveraine, et aussi :

— Liberté : « Il y a prou (beaucoup de) loy de parler par tout, et pour et contre » : II, 238.

— Moyen, faculté : « Il est bien mal-aisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy de les limiter et cognoistre » : V, 50.

— Loisir : « Je seray des derniers sur qui il faudra mettre la main ; ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressans, j'auray loy de m'amender » : VI, 120.

— Droit : « Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement, sur autruy » : VI, 181.

Luite ou Luicte, Luiter ou Luicter, vieille orthographe de *lutte, lutter*.

Lut (Boire a), bien boire, boire d'autant, *pergræcari*. (Nicot.) Le Duchat, dans son commentaire de Rabelais, croit que l'expression *boire allus*, dont on a fait ensuite *à lut* par corruption, vient de l'allemand *all'aüs*, tout au fond, jusqu'au bout.

Macheure, tache, confusion, meurtrissure. (Cotgrave et Nicot.)

Maestral, magistral.

Magistere, science magistrale, du lat. *magisterium*, fonction, dignité de chef. « Les sçavans chopent volontiers à cette pierre : ils font tousjours parade de leur magistere et sement leurs livres par tout » : V, 218.

Magistrat, se disait au XVIe siècle pour *magistrature*, dont l'expression ne parait s'être introduite qu'au commencement du siècle suivant.

Mail, dont *maillet* est le diminutif. « A bons coups de mail » : VI, 282.

Maille, ancienne monnaie de cuivre qui valait la moitié d'un denier. *Faire la maille bonne*, compter largement. *Faire la maille bonne de sa parole*, tenir fermement sa parole, V, 185.

Main (Avant ou Avant la), d'avance.

Maistrise, possession. « La maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente » : IV, 212.

Maltalent, dépit, animosité ; formé de *mal* et de *talent* dans le sens, attribué primitivement à ce mot, de vouloir, intention.

Malvoulu, haï, détesté, à qui l'on veut du mal.

Maniacle et Maniaque, termes synonymes selon Cotg. « Maniacle confiance » : V, 80.

Manque, manqué, défectueux. « Je n'ay rien mien que moy, et si en est la possession manque et empruntée » : VI, 158.

Marc, pris dans son sens étymologique probable de *pulpe*, comme venant de l'allemand *marck*, et signifiant, au figuré, le fond par opposition à la surface. « Je ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur devoir... leur devoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce » : IV, 207. « Ils inventent marc et tout » : I, 42.

Marine, mer. « Le long de la marine » : VI, 80.

Marchande (Mettre, Tirer en place), développer, faire valoir. « Il les faut (certains discours de Plutarque) arracher de là (de ses *Vies*) et mettre en place marchande » : II, 39. « J'oys encore sans rider le front les subornemens qu'on me

faict pour me tirer en place marchande (pour me tirer de ma retraite) » : VI, 282.

Martin (Faire le prestre), jouer plusieurs rôles. Expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre nommé Martin, qui faisait les fonctions de prêtre et de clerc en disant la messe.

Mascher, blesser, incommoder. (Nicot.)

Maugré, forme ancienne de *malgré*, dont nous avons conservé quelques dérivés : *maugréer, maugréeur*.

Mediane, veine du pli du coude. « La veine qui est faite des deux (cephalique et basilique) est appellée vulgairement mediane, à raison qu'elle est faite de deux rameaux et située entre iceux. » (Paré, IV, 21.)

Memorieux, qui a de la mémoire. (Cotgrave.)

Mensale, en chiromancie, ligne qui traverse le milieu de la main.

Mercadence, commerce.

Mercurializer, reprendre, censurer. « Tels de mes amis ont par fois entreprins de me chapitrer et mercurializer à cœur ouvert » : V, 194.

Mercy a, grâce à. « Riche, mercy à cette trafique » : V, 201. — *Sa mercy*, par sa merci, grâce à lui. « Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevez du bourbier : sa mercy, nous osons, à cett' heure, et parler et escrire » : III, 45.

Merque pour Marque.

Meshuy pour Mais huy, ce jourd'hui, aujourd'hui, désormais, du lat. *magis* et *hodie*.

Mesnagerie, économie, soin du ménage. « Quant à la mesnagerie, elles (les bêtes) nous surpassent » : III, 231. — Conduite, ménagement : « Et me sert cette mesnagerie de quelque consolation » : VI, 156.

Metonomie, métonymie, du grec *μετὰ*, indiquant changement, et *ὄνομα*, nom.

Meurte, qu'on écrivait aussi *myrte*.

Mie, pas, du lat. *mica*, parcelle.

Migregeois, qui est à moitié grec. « Le sçavant amour du migregeois Properce » : II, 108.

Mineux, euse, qui fait des mines, minaudier, minaudière,

en bonne et mauvaise part; d'où, par extension, pauvre, misérable, et aussi discret, retenu. « L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintifve, plus mineuse et couverte, me plaist. » : VI, 15.

Moiau, milieu, centre. (Cotg.)

Moins de, à l'exception de.

Mole pour Moule.

Moleste, fâcheux, importun, du lat. *molestus*. « Je me compose pourtant à la perdre (la vie) sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune » : VII, 84.

Mon, particule affirmative dont l'origine est incertaine. H. Estienne la fait venir de *moult*, Nicot du mot grec μέν, et Ménage de μῶν, certes, assurément. Diez veut que *mon* réponde à l'adverbe latin *munde*, proprement, certainement. Furetière suppose que l'expression *c'est mon* est l'abréviation de *c'est mon avis;* et la conjecture semble plausible, par exemple dans le passage suivant : « S'ils s'en contenteront? respondit-il; vrayment, c'est mon, pour avares qu'ils soient » : II, 242. Quoi qu'on explique, *c'est mon, ce a* ou *ça mon, sçavoir* ou *asçavoir mon* et *faire mon* ont la plus haute origine, et persistaient encore au XVIIe siècle chez Molière.

Monopole, assemblée factieuse pour faire quelque menée (Nicot), et aussi intrigue. « Les symptomes ordinaires de cette autre maladie amoureuse, ce sont haynes intestines, monopoles, conjurations » : V, 287.

Monstre ou Montre, montre, revue, parade. « Un jour qu'il (le roi Pyrrhus) assistoit aux montres generales de son armée » : III, 236.

Morfondement, maladie causée par un froid subit. On trouve *morfondure* dans Nicot.

Morguant, hautain, menaçant, méprisant. « Un homme si desdaigneux et si morguant » : VI, 96.

Morné, émoussé, sans pointe. « J'auray eslancé quelque subtilité en escrivant, j'enten bien mornée pour un autre, affilée pour moy » : I, 50.

Morrion, casque à l'usage de l'infanterie, comme la *salade* était l'armure de tête de la cavalerie.

Mousse, émoussé. Montaigne a dit également *moussé*

dans le même sens. « L'esprit, je l'avois moussé » : II, 70.

Muance, terme de musique : changement d'une note en une autre.

Muer, changer. « Muant de lieu, d'occupation, de compagnie » : V, 240.

Mulcter, condamner, du lat. *mulctare*.

Mule (Ferrer la), profiter sur l'achat qu'on fait pour un autre. « Tel valet ferre la mule au maistre qu'il ne hayt pas pourtant » : V, 267.

Mundifier, purifier.

Musser, cacher, du lat. *mussare*, parler entre les dents, taire, cacher. « Mussé dans un coing » : III, 239.

Nasitort, cresson à feuilles découpées, d'un goût âpre et piquant.

Ne, ni, du lat. *nec*.

Neantise, nullité, incapacité, paresse.

Negoces, affaires. « Quant aux negoces, il m'est eschappé plusieurs bonnes avantures à faute d'heureuse conduite » : V, 205.

Nez (S'en prendre au), s'en prendre à soi. « C'est à elle à s'en prendre au nez » : I, 168. — *Hocher du nez*, dédaigner, repousser. « Alexandre hocha du nez les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville » : VI, 217. — *Rincer le nez*, se nettoyer, se gratter le nez. « Ciceron, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie un naturel moqueur » : IV, 211. Ménage, citant ce passage dans son *Dictionnaire étymologique*, fait venir *rincer* de *ringere*, et lui attribue le sens de *froncer, rider;* mais cette opinion ne semble pas avoir été partagée.

Noisif, qui cherche noise, querelleux. (Nicot.)

Nouvelleté, nouveauté.

Nue (En), en l'air. « C'estoyent des pensemens vains, en nuë, qui estoyent esmeuz par les sens des yeux et des oreilles » : III, 65.

Nuisance, tort, dommage, incommodité.

Onc, Onques, Oncques, quelquefois, jamais, au sens positif; du lat. *unquam*.

Opiniastrise, opiniâtreté. (Nicot.)

Orbe (Coup). Un coup orbe, dit Nicot, est un coup qui ne fait que meurtrissure, sans ouverture de plaie.

Orbiere, œillère, garde-vue.

Ord, sale, dégoûtant, d'où ordure.

Ore, Ores, Or, alors, maintenant; répété, signifie tantôt. — *Ores que,* à présent que, quoique.

Orée, bord, extrémité, du lat. *ora.*

Orer, parler. Nous avons conservé le composé *pérorer.*

Orra, ouïra, de l'ancien verbe *oir,* entendre.

Orthographie, orthographe, II, 183. — Ailleurs, *ortografe,* VI, 151.

Ost, armée, du lat. *hostis,* pris dans le sens de troupe, réunion de soldats.

Oubliance, oubli.

Ouvrer, travailler. — *A l'ouvrer,* au travail, à l'ouvrage. « J'ay la veue assez claire et reglée, mais à l'ouvrer elle se trouble » : IV, 215.

Ouvrouer, lieu où l'on travaille, ouvroir, atelier. « Megabysus, estant allé voir Appelles en son ouvrouer, fut long temps sans mot dire » : VI, 99.

Pache, pacte, traité, accord.

Palestrine, lutte ou palestre.

Palot (Tenir), aller de pair. « Si je leur pouvoy tenir palot, je serois honneste homme » : II, 28.

Parangon de (Au), en comparaison de.

Parangonner, comparer.

Parentelle, l'ensemble des parents, toute la famille, du lat. *parentela.*

Parlement ou Parlemant, action de parlementer. « Bertheville... estant sorty pour parlemanter, pendant le parlemant la ville se trouva saisie » : I, 34. — Cour supérieure de judicature. « Nos parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis » : I, 112.

Parlier, parleur, babillard.

Partement, départ. « Il suffit de l'accompagner à son partement » : I, 60.

Partir, partager, qui est le sens primitif de *partir;* du

lat. *partiri,* diviser en parts. « Comme le monde se voit party » : VI, 17. « Nous partons le fruict de nostre chasse avec nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie » : III, 210. Elle (la raison) le fend (le temps) incontinent et le part en futur et en passé » : IV, 164.

Passer, surpasser, surmonter. « De Rome il (César) s'en alla au fin fonds de l'Espaigne, où il passa des difficultez extremes » : V, 76.

Patissage, action de patisser.

Patisser, faire de la pâtisserie. Employé activement au figuré : « Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le (leur testament) patissent ! » : I, 113. « Ainsin, à force beaux mots, ils nous vont patissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent és carrefours des villes » : III, 139.

Pauses (A), de temps en temps, par intervalles.

Paux, ancien pluriel de *pal,* pieu, palissade.

Pavesade ou Pavoisade, comme l'écrit Nicot, grand nombre de pavois ou boucliers.

Peculiere, particulière, du lat. *peculiaris.*

Peculierement, particulierement, du lat. *peculiariter,* en pécule, à titre de pécule ; au fig., en propre, spécialement.

Pedante, pédant, de l'ital. *pedante.*

Pelaudé, vexé, molesté, mis à contribution, dépouillé. « Je fus pelaudé à toutes mains ; au Gibelin j'estois Guelphe, au Guelphe Gibelin » : VI, 280.

Pellegrin et Peregrin, voyageur, étranger, et, par extension, fin, délicat, insolite, de l'ital. *peregrino,* dérivé du lat. *peregrinus.* « Oyez dire Metonomie, Metaphore, Allegorie, et autres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin? » II, 276.

Pendant, suspendu , escarpé, glissant. « Je leur ferois outrage en un pas si pendant » : VI, 181.

Pensement, action de penser, réflexion.

Perenne, perpétuel. « Le monde n'est qu'une branloire perenne » : V, 189. — Coulant toujours. « Deux ruisseaux perennes » : VI, 71.

Petalisme. Le pétalisme était à Syracuse ce que l'ostra-

cisme était à Athènes. Les Syracusains écrivaient leurs sentences sur des feuilles, πέταλον; les Athéniens, sur des tessons ou morceaux de terre cuite, ὄστρακον.

Peu que (A), peu s'en faut que. « A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire » : I, 23.

Picoreur, partisan, soldat irrégulier agissant pour son compte et pillant, le plus ordinairement, pour subsister.

Pieça, depuis longtemps; de *piece a,* il y a pièce de temps.

Piece, morceau, partie, et, absolument, temps pour pièce de temps. « Après avoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent » : III, 223.

Pied (Mettre au), rabaisser. « Le plaisir de certain voyage de grande despence ayant mis au pied cette sotte imagination (celle de thésauriser) » : I, 88.

Piper, attraper à la pipée, tromper.

Pistolade, coup de pistolet. (Nicot.)

Pistole, petite arquebuse, pistolet; de l'ital. *pistola,* fait de *Pistoia,* ville d'Italie où cette arme fut inventée. « Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing que d'un boulet qui eschappe de nostre pistole » : II, 252.

Planiere, plénière. « Court planiere. » (Cotgrave.)

Planir (Se), s'aplanir.

Planté, abondance, plénitude, du lat. *plenitas.* — *A planté,* en abondance.

Pleuvir, garantir, promettre. (Nicot.) « Je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre ce que je pense » : III, 118.

Poindre, piquer, « Les maux d'autruy ne nous doivent pas poindre comme les nostres » : VI, 164.

Police, gouvernement, sens général que ce mot avait fréquemment autrefois, I, 158.

Poltronesque, qui rend poltron, qui amollit. « Aprés qu'il (Polyænus) eut gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus... » : IV, 43.

Ponant ou Ponent, occident, de l'ital. *ponente,* couchant.

Pontille ou Ponctille, détail infime, circonstance de peu d'importance ; du lat. *punctum*, point.

Poste (A sa), à sa disposition, à sa convenance, à sa volonté, à sa mode, à son gré.

Postposer, subordonner. « J'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonois comme un François, postposant cette lyaison nationale à l'universelle et commune » : VI, 165.

Poullier, poulailler, et, au fig., bicoque, place mal fortifiée.

Pourpenser, augmentatif du verbe *penser,* ajoutant à l'idée de penser celle de l'attention, de la réflexion, de la délibération.

Pourpoint (Estre mis, Se trouver en), être dépouillé de tout son bien, n'avoir plus que les habits qu'on porte. On lit dans Nicot : Mis en pourpoint, c'est estre reduit à la besace, *bonis omnibus eversus, ad incitas redactus.*

Pourpointier, tailleur qui ne faisait que des pourpoints, à la différence du *chaussetier,* qui faisait les hauts-de-chausses et les bas.

Pourtant, pour cela, c'est pourquoi, qui est le sens primitif de *pourtant* (pour si grande chose). « C'est le vray avantage des dames que le corps ; les discours, la prudence et les offices d'amitié se trouvent mieux chez les hommes : pourtant gouvernent ils les affaires du monde » : V, 226.

Pourvoyer, pourvoir.

Pouvoit (Se) pour Pouvoit, II, 92.

Practiquer, gagner. « L'immoderée largesse... rebute plus de gens qu'elle n'en practique » : VI, 51.

Precipiteusement, précipitamment.

Predicament, catégorie. On appelle *prédicaments,* en logique, les dix catégories d'Aristote.

Preoccuper, occuper, saisir d'avance, prévenir.

Presse, monde, vie publique.

Prime, premier. « Estre le premier de la Grece, c'est estre le prime du monde » : V, 108.

Primement, premièrement, exactement. (Cotgrave.)

Primesautier, qui fait ses plus grands efforts du premier coup. « J'ay un esprit primesautier » : III, 121.

Principesque, qui appartient aux princes, qui tient des princes. « Ames principesques » : I, 55. « Avantages principesques » : II, 216.

Principiant, commençant.

Prindrent, prirent.

Prinsaut (D'un), d'un premier saut, subitement.

Privé, subst. masc., intime. « Après s'estre souvent condolu à ses privez... » : I, 52. — Particulier. « La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en mains souveraines; les privez y ont plus de droict » : VI, 50.

Prix faict (Retourner a son), retourner à sa besogne : I, 139.

Procerité, haute taille, belle stature.

Proclive, enclin à, du lat. *proclivis*.

Profluvion, écoulement, flux, du lat. *profluvio*. « Profluvion de sable » : VII, 47.

Profonder, approfondir.

Profus, du lat. *profusus*, répandu abondamment. « La liberalité des dames est trop profuse au mariage et esmousse la poincte de l'affection et du desir » : V, 269.

Propre (Mettre au). Mettre quelqu'un au propre de faire une chose, c'est lui en fournir l'occasion, le mettre dans le cas de faire cette chose. « La mollesse de ses aprets (les apprêts de mort d'Héliogabale) rend plus vray-semblable que le nez luy eust seigné, qui l'en eust mis au propre » : IV, 170.

Prospect, vue, du lat. *prospectus*.

Protocole, souffleur, suggéreur, du bas-lat. *protocollum*. Chez les Romains, on appelait *protocole* le secrétaire qui était chargé de rappeler ou de suggérer à son patron parlant en public les mots ou les documents dont il pouvait avoir besoin quand la mémoire lui faisait défaut ou qu'il restait court. « Ce fleuteur protocole de Gracchus, qui amolissoit, roidissoit et contournoit la vois de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome... » : IV, 150.

Prou, assez, beaucoup.

Prouvoir, pourvoir.

Pruant, sujet à des démangeaisons.

Quand et quand, en même temps, tout de suite.

Quant et ou mieux Quand et, avec.

Quantes fois, combien de fois.

Quartier (A), de côté, à part.

Quatrain, monnaie qui valait à peu près un liard, selon le Dictionnaire de Trévoux.

Quest ou Queste, gain, du lat. *quæstus*.

Quester, chercher avec soin et diligence. (Nicot.)

Questuere ou Questuaire, mercenaire, du lat. *quæstuarius*.

Racointer, accointer de nouveau, retrouver.

Racoyser, rapaiser, composé de *acoyser*, venant de *coi*, tranquille, paisible.

Raller a terre, s'éteindre modestement, par opposition à *mourir avec pompe, d'une manière théâtrale*. « En Caton, on void bien à clair que c'est une alleure forcée et tenduë bien loing au dessus des communes; aux nobles exploits de sa vie et en sa mort, on le sent tousjours monté sur ses grands chevaux. Cettuy cy (Socrate) ralle à terre, et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au trein de la vie humaine » : VI, 270. Il est des éditions où l'on a mis en note que *raller à terre*, selon Cotgrave, c'est courir vite et raser la terre comme certains oiseaux. Nous ne contestons pas cet éclaircissement si l'on considère *raller* comme étant le réduplicatif de *aller*; mais ce n'est pas le cas dans notre texte. Nous sommes bien évidemment ici en présence du verbe *râler* employé à la troisième pers. du sing. du prés. de l'indicatif; autrement, ce n'est pas *ralle* qu'il faudrait, mais bien *reva*.

Ramentevoir, remettre en l'esprit, rappeler, remémorer.

Ravasser, rêvasser.

R'aviser, réformer, corriger. « Ceux qui ont essaié de r'aviser les meurs du monde » : V, 199.

Ray, rais, rayon.

Reale, monnaie de billon et d'argent d'Espagne.

Reboucher, émousser. « La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premierement la pointe de sa cholere » : I, 4.

Rebours, qui recule en arrière, revêche, intraitable.

Rebrasser, retrousser, relever, écarter. « Il faut rebrasser ce sot haillon qui couvre nos meurs » : V, 256.

Recordation, souvenir, mémoire, du lat. *recordatio*.

Recors, témoin, du lat. *recordari*, se souvenir, se recorder. « Dequoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques, Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors? » : II, 80.

Recourir, secourir.

Récousse et Rescousse, reprise de ce qui a été enlevé par force. « Pendant nos dernieres guerres de Milan et tant de prises et récousses » : I, 66.

Recouvrer, découvrir, rencontrer. « Soigneux, à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de sciences qu'il tenoit continuellement autour de luy » : II, 8.

Recreu, part. de l'ancien verbe *recroire*, formé du bas-latin *se recredere*, se confier, se rendre, et, conséquemment, être rendu, excédé de fatigue, harassé. « Un chien las et recreu » : II, 157.

Recueil, accueil.

Reffort ou Raifort, espèce de grosse rave, du vieux français *raiz*, racine, et *fort*.

Refreschissement, on disait aussi *rafraischissement*.

Regard de (Par ou Pour le), quant à, par rapport à, en ce qui concerne. — *A mon regard*, à mes yeux. — *Pour leur regard*, à leurs yeux.

Reistre. sorte de manteau semblable à celui que portaient les reîtres. « Laisser pendre son reistre » : II, 64.

Reiterer, réitérer, mettre de nouveau. « Le roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit » : II, 165.

Rengreger, augmenter, accroître, aggraver.

Remascher, au figuré, repasser plusieurs fois dans son esprit.

Remerquer, ailleurs *remarquer*.

Reservation, action pour laquelle on réserve, réserve. « Il en faut faire de mesme... mais toujours avec cette reservation de... » : III, 173.

Reseu, qu'on écrivait aussi *reseul* et *reseuil*, réseau.

Resseant, qui a un séjour fixe quelque part, qui est domicilié, résidant. « S'il y a quelque personne d'honneur, quelque bonne compagnie aux champs, en la ville, en France ou ailleurs, resseante ou voyagere, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur iray fournir des Essays en cher et en os » : V, 252.

Ressiner ou plutôt Reciner, du lat. *recœnare*, goûter, collation qu'on faisait quelque temps après le dîner.

Retenter, éprouver, essayer à plusieurs reprises, du lat. *retentare*, sonder de nouveau. « Qui retentera son estre et ses forces » : IV, 74.

Retirer a, ressembler. (Nicot.)

Rétrain ou Restrain, restreint, resserré, III, 83.

Reussir, sortir, de l'ital. *riuscire*. « Ayant plustost envie d'en reussir habil homme qu'homme sçavant » : II, 28.

Revirade, réplique, riposte.

Riotte, plaisanterie aigre-douce, taquinerie, petite dispute. « Il y a naturellement de la brigue et riotte entre elles (les femmes) et nous » : V, 269.

Rommeler, grommeler. (Cotgrave.)

Rondellier, soldat armé d'une rondelle ou rondache, espèce de bouclier rond.

Rouer, tourner. (Nicot.) « Nous roüons sans cesse en ce cercle » : IV, 174.

Rouet (Mettre au), déconcerter. « Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna » : I, 44. — *Estre au rouet*, être à bout de ressources, d'inventions. D'après Cotgrave, cette locution se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens.

Route, déroute, défaite, du lat. *rupta*.

Sabouler, fouler aux pieds, du lat. *proculcare*.

Sac (Acheter chat en). Nous disons aujourd'hui *acheter chat en poche*.

Sacraire, sanctuaire, du lat. *sacrarium*.

Salade, casque à l'usage de la cavalerie dans les XVe,

XVIe et XVIIe siècles; de l'ital. *celata*, casque, dont les soldats français firent, pendant les guerres d'Italie, le mot de *salade*.

Salseperille, salsepareille, V, 137.

Sanctimonie, sainteté, pureté, du lat. *sanctimonia*.

Sarbatane, forme primitive de *sarbacane;* de l'espagnol *cerbatana, zarbatana,* venant de l'arabe *zabatana*.

Saturité, saturation.

Sauveté, état d'une personne ou d'une chose mise hors de péril. « Il y a tant de hasard et tant de degrez à se reconduire à sauveté que ce n'est jamais faict » : VII, 52. *Sûreté* tend à absorber *sauveté;* c'est dommage, car on voit la nuance.

Savatier ou Savetier, dit Cotgrave.

Saye, saie, sayon, du lat. *sagum,* blouse.

Scarrebillat ou Escarbillat, couvert, échauffé, comme le petit morceau de charbon, ou escarbille, qui, ayant échappé à la combustion, reste mêlé avec les cendres; par extension, gai, de bonne humeur, éveillé. « Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plain hyver, aussi scarrebillat que tel qui se tient ammitoné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience » : II, 162.

Sceleré, scélérat.

Sejour, repos, oisiveté. « Chacun devoit rendre raison de ses actions, non pas de son sejour » : VI, 119. — Soulagement. « Je n'ay trouvé nul sejour à cet usage » : IV, 290.

Sejourner, donner du repos, amortir. « Affoiblissez le (l'amour), sejournez le, en le divisant et divertissant » : V, 239. — *Se sejourner,* s'abstenir. « On se sejourne volontiers de tout autre bien faire » : V, 199.

Semon ou Semond, participe passé du verbe *semondre*, averti, invité, sollicité, V, 194.

Sens (Je me) pour Je sens. « Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine » : II, 114.

Si, ainsi, autant. « Un tel en mourut, si ferez vous » : VII, 43. — *Si* et *et si,* pourtant, néanmoins, toutefois. « Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury » : II, 46. — *Si que,* si bien que, de telle sorte

que. « Il (Gallus Vibius) emporta son jugement hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre » : I, 134. — *Si est ce que*, toujours est-il, quoi qu'il en soit : I, 28. — *Si* (employé substantivement), sous cette condition, à ce point. « Le larrecin y estoit (à Lacédémone) action de vertu, mais par tel si qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris » : I, 76.

Sentir, écouter, de l'ital. *sentire*. « Sentez lire un discours de philosophie » : VI, 194.

Sier, dans le sens de se placer, du lat. *sedere*.

Siller ou Ciller, couvrir de cils, obstruer, voiler. « Il nous faut souvent tromper afin que nous ne nous trompions, et siller nostre veuë, estourdir nostre entendement pour les redresser et amender » : VI, 219.

Simplesse, naturel sans déguisement, simplicité naturelle. « *Simplesse* est un mot charmant et nécessaire, a dit Nodier; nos meilleurs poètes du genre gracieux lui ont donné le droit de cité. *Simplicité* n'a pas la même acception au figuré, où il se prend maintenant pour *grossièreté d'esprit et de manières*. »

Solage, sol, terrain, du lat. *solum*.

Solenne, solennel, du lat. *solemnis*.

Sommier, cheval de somme. « Servir de sommier à des soldats » : VI, 263.

Sonner, jouer des instruments, de l'ital. *suonare*.

Souloit, 3e pers. sing. de l'imp. de l'ind. du verbe *souloir*, avoir coutume; du lat. *solere*.

Soustindrent, soutinrent.

Splanade, esplanade.

Strette, étreinte, attaque; de l'ital. *stretta*, formé du lat. *stricta*. « A la moindre strette que luy donne la goutte » : II, 212.

Stropiat, estropié.

Stropier, estropier, de l'ital. *stroppiare*.

Suader, persuader.

Suasion, persuasion, conseil, sollicitation.

Succeder, réussir. « Cela luy ayant un peu mieux succedé qu'il n'esperoit » : VI, 257.

Suffragant, humble, subalterne, comme doit être l'évê-

que suffragant à l'égard de son métropolitain. « S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusée, non magistrale, imperieuse et importune comme de coustume, mais suffragante et docile elle mesme » : V, 222.

Suppediter, subjuguer, fouler aux pieds (Cotgrave), vaincre (Nicot); du lat. *suppeditare*, dans le sens de : être sous les pieds.

Supplissent, suppléassent, de l'ancienne forme *supplir*, venant de l'ital. *supplire*. « Affin qu'ils supplissent sa place » : II, 8.

Surpreignent, surprennent.

Sus, dessus, sur. — *Sus bout*, tout court. « Cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre » : I, 4.

Tablier, table divisée en carrés de différentes couleurs où l'on jouait aux dames, aux échecs, au trictrac. « Nous pelotions nos declinaisons à la maniere de ceux qui, par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie » : II, 69.

Tabourin, diminutif de *tabour*, ancienne forme de *tambour*.

Tabut, querelle, vacarme. — Tabuter, *inquietare, molestare* (Nicot), d'où la forme extensive *tarabuster*.

Targue, proprement bouclier, et figurément garde. « Haster son pas et se mettre sur sa targue » : III, 129.

Targuer (Se), se couvrir d'une targue, s'armer.

Tastonner, flatter, amadouer.

Tect, toit, du lat. *tectum*.

Testonner, peigner les cheveux. « Un empereur (mourut) de l'esgrafigneure d'un peigne en se testonnant » : I, 115. Au fig. : « Catulle qui l'avoit testonné (César) si rudement sous le nom de Mamurra... » : V, 67.

Theorique, théorie.

Tistre, tisser.

Toucher, éprouver comme sur la pierre de touche. « La philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur reigle » : II, 43. *Toucher à la main*, maintenir, prétendre. « Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons » : IV, 115.

Touer, remorquer.

Tournevirer, tourner et virer en tous sens. « Les moindres choses du monde le tournevirent (nostre jugement) » : IV, 95.

Tours (A), tour à tour.

Tout (A) et A tout de, avec. « Les plus jeunes vont à la chasse des bestes à tout des arcs » : II, 135. « Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns aprés les autres » : II, 191. On écrivait aussi *atout* d'un seul mot. — Et tout, aussi. « Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout » : V, 17. — De tout, tout à fait. « Une fille de village, du tout stupide et niaise » : VI, 257.

Tracasser, mener çà et là. (Nicot.)

Trait, part. passé de *traire*, nu, tiré du fourreau. (Nicot.) « Elle (Arria) print le poignart que son mari portoit, et le tenant trait en sa main...» : V, 92. « Si, les yeux ouverts, elle (l'âme) attend les espées traites » : II, 208.

Tranchant, franchissant. « Les bois, les monts, les baisses (vallées), vois (je vais) tranchant » : II, 108.

Trapelle, souricière, de l'italien *trappola*.

Trasseure, coup de plume *tracé* sur les mots pour les annuler. « J'ay accoustumé les grands qui me connoissent à y dans mes lettres) supporter des litures et des trasseures » : II, 201.

Trestout, Trétout, augmentatif de *tout*. « Nous estimant trestous des mouches ou des vessies pleines de vent » : II, 271.

Ureteres, les deux canaux par où l'urine est portée des reins dans la vessie.

Usance, usage reçu.

Vacation, profession : « Plusieurs vacations, et moindres et plus dignes que la leur (celle des medecins) n'ont fondement et appuy qu'aux abuz publiques » : V, 152. — État, condition. « La vacation sterile (le mariage sans enfants) a bien aussi ses commoditez » : VI, 209.

Val de route (A), en descendant la route, en déroute.

« Mais pour cela ne les peut-il tourner en fuite à val de route » : II, 230.

Valeur, mérite. « Il y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur » : IV, 208.

Vau le vent (A) ou Avau d'un seul mot, en suivant le cours du vent. « Celuy-là s'en va avau le vent » : III, 10.

Vausirent, valurent. « Les assiegez n'en vausirent pas moins » : II, 156.

Vendiquer, revendiquer, du lat. *vindicare*.

Veniance, vengeance, II, 293. Lisez *venjance*.

Venue, train continu, suite entretenue. (Monet.) — *Par venues*, sans interruption.

Vergoigne, vergogne, honte, par corruption du lat. *verecundia*.

Vert (Prendre sans), prendre au dépourvu.

Vertugade, vertugadin, cotte gonflée avec un cercle.

Vespre, soir, du lat. *vesper*.

Vilanie, vilenie.

Vin au bas, vin du fond du tonneau, vin arrivé à la lie.

Virer, aller en tournant, du bas-lat. *virare*.

Visage, aspect, apparence. « Divers visages de discours » : I, 67.

Visitation, action de visiter, visite. « Le vieux Caton, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied » : II, 278.

Voire, vraiment, en vérité, oui, certes. — *Disant que voire*, disant que c'est vrai.

Vois pour Vais.

Voyager, ere, qui aime à voyager. « Personne resseante ou voyagere » : V, 252.

Vulgaire (En), en langage vulgaire, III, 119.

LETTRES

DE

MONTAIGNE

AUJOURD'HUI *que, grâce aux recherches de patients et sérieux érudits, le texte des lettres de Montaigne est définitivement fixé; il n'est plus permis de faire une édition des* ESSAIS *sans y joindre ses lettres. Aussi n'avons-nous pas manqué de les ajouter à notre seconde édition des* ESSAIS, *dont la première, accueillie si favorablement par le public, a été couronnée par l'Académie française.*

Ce n'est pas que cette correspondance soit toujours d'un bien grand intérêt; elle est généralement monotone. Le morceau capital, le récit de la mort de La Boétie, est d'une longueur interminable, si bien que le lecteur est souvent tenté de se dire que ce grand philosophe est bien lent à mourir.

Quoi qu'il en soit, ces lettres sont de Montaigne, et, comme telles, demandent à ne pas être laissées dans l'oubli.

LETTRES DE MONTAIGNE

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE

MONSEIGNEUR, suyvant la charge que vous me donnastes l'année passée chez vous à Montaigne, j'ay taillé et dressé de ma main à Raimond Sebon, ce grand theologien et philosophe espaignol, un accoustrement à la françoise, et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farrouche et maintien barbaresque que vous luy vîtes premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entre-gent pour se presenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre que

les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascongne ; mais ce leur sera d'autant plus de honte d'avoir par leur nonchallance laissé prendre sur eulx cest advantaige à un homme de tout point nouveau et aprenty en telle besongne. Or, Monseigneur, c'est raison que sous vostre nom il se pousse en credit et mette en lumiere, puis que il vous doit tout ce que il a d'amendement et reformation. Toutesfois je voy bien que, s'il vous plaist de conter avec luy, ce sera vous qui luy devrez beaucoup de reste : car en change de ses excellens et tres-religieux discours, de ses hautaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage : marchandise si vulgaire et si vile que qui plus en a, n'en vaut, à l'avanture, que moins.

Monseigneur, je supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie. De Paris, ce 18. de Juin, 1568.

Vostre treshumble et tresobeissant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

———

A MONSIEUR, MONSIEUR DE MESMES

Seigneur de Roissy et de Mal-Assize,
Conseiller du Roy en son privé Conseil.

MONSIEUR, c'est une des plus notables folies que les hommes facent d'employer la force de leur entendement à ruiner et chocquer les opinions communes et receues, qui nous portent de la satisfaction et du contentement. Car là où tout ce qui est soubs le ciel employe les moyens et les outils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'agencement et commodité de son estre, ceulx icy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne reçoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranlant leurs ames d'une assiete paisible et reposée, pour aprés une longue queste la remplir en somme de doute, d'inquietude et de fievre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommandées par la verité mesmes. De ma part j'ayme mieulx estre plus à mon aise, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voila pourquoy, Monsieur, quoy que des fines gens se moc-

quent du soing que nous avons de ce qui se passera icy aprés nous, comme nostre ame logée ailleurs, n'ayant plus à se resentir des choses de çà bas, j'estime toutefois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et brieveté de ceste vie de croire qu'elle se puisse fermir et allonger par la reputation et par la renommée; et embrasse tres-volontiers une si plaisante et favorable opinion engendrée originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment ny pourquoy. De maniere que, ayant aymé plus que toute autre chose feu Monsieur de la Boetie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, je penserois lourdement faillir à mon devoir si à mon escient je laissois esvanouir et perdre un si riche nom que le sien et une memoire si digne de recommandation, et si je ne m'essayois par ces parties là de le resusciter et remettre en vie. Je croy qu'il le sent aucunement, et que ces miens offices le touchent et resjouissent. De vray il se loge encore chez moy si entier et si vif que je ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloigné de nostre commerce. Or, Monsieur, par ce que chaque nouvelle cognoissance que je donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et d'avantage que son nom s'enoblit et s'honore du lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire non seulement de l'espandre le plus

qu'il me sera possible, mais encore de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu : parmy lesquelles vous tenez tel ranc que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste et de luy faire bonne chere, j'ay esté d'advis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que à pratiquer Plutarque et ses compaignons vous n'avez que faire de truchement ; mais il est possible que Madame de Roissy, y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord representé au vif, sera tresaise de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement attaint, mais surmonté, ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du devoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousjours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service.

Monsieur, je supplie Dieu, qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30. Avril, 1570.

Vostre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

A MONSEIGNEUR

MONSIEUR DE L'HOSPITAL

Chancellier de France.

MONSEIGNEUR, j'ay opinion que vous autres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est-il nulle communauté si chétive qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodément à chascun de ses offices, pourveu que le departement et le triage s'en peust justement faire. Et, ce point là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny voz yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establie en

laquelle nous ne remerquions souvent la faute de ce departement et de ce choix. Et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque election se voit faicte meritoirement et par ordre, nous le devons sans doute à la fortune, qui par l'inconstance de son bransle divers s'est pour ce coup rencontrée au train de la raison. Monsieur, ceste consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie crouppy, mesprisé és cendres de son fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun : car, quant au sien particulier, je vous advise, Monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui deffient la fortune que jamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Je sçay bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes; et sçay d'avantage que jamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux ans qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce rang là que nul autre avant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceux qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces furent mal mesnagées, et

trop espargnées. De façon que au de là de sa charge il lui restoit beaucoup de grandes parties oisives et inutiles : desquelles la chose publique eust peu tirer du service, et luy de la gloire. Or, Monsieur, puis qu'il a esté si non-chalant de se pousser soy-mesme en lumiere, comme de malheur la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble, et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie qu'il n'y a peu nullement estre aidé par le tesmoignage d'autruy, je souhaitte merveilleusement que au moins aprés luy sa memoire, à qui seule meshuy je dois les offices de nostre amitié, reçoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur et de vertu. A ceste cause m'a il pris envie de le mettre au jour et de vous le presenter, Monsieur, par ce peu de vers latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du maçon qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand qui fait monstre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise, ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray suc et moëlle de sa valeur, l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les fueilles. Qui pourroit faire voir les reiglez bransles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poix et la santé de son jugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevées au dessus du vulgaire, son sçavoir, les

graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et jurée contre tout vice, mais principalement contre ceste vilaine traficque qui se couve sous l'honorable tiltre de justice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy meslée d'un merveilleux regret de sa part. Mais, Monsieur, il s'en faut tant que je puisse cela que du fruict mesmes de ses estudes il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité ; et ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passe-temps il escrivoit quelquefois. Quoy que ce soit, je vous supplie, Monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre jugement argumente maintefois d'une chose legere une bien grande, et que les jeux mesmes des grands personnages rapportent aux cler-voyans quelque merque honnorable du lieu d'où ils partent, monter par ce sien ouvrage à la cognoissance de luy mesme, et en aymer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, Monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresoluë qu'il avoit de vostre vertu ; et si accomplirez ce qu'il a infiniement souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais, si quelqu'un se scandalise dequoy

si hardiment j'use des choses d'autruy, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes du droit et des devoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons prattiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce leger present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que je porte à vostre suffisance et qualitez singulieres qui sont en vous. Car, quant aux estrangeres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30. Avril, 1570.

Vostre humble et obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

A MONSIEUR, MONSIEUR DE FOIX

Conseiller du Roy en son Conseil privé,
Ambassadeur de Sa Majesté prés la Seigneurie de Venise.

MONSIEUR, estant à mesme de vous recommander et à la posterité la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tombé en fantaisie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence, et digne de la coërtion de nos loix, d'aller, comme il se faict ordinairement, desrobant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en estrener, sans chois et sans jugement, le premier venu, selon nos interests particuliers, veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droittement à l'ame, et ne se goustent que par les sentimens interieurs et plus nostres, là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu

mesme de ceulx qui ne sont plus ne vise pas à eulx, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moien les vivans et les imiter : comme les derniers chastiements sont employez par la justice plus pour l'exemple que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or le louer et le meslouer s'entrerespondents de si pareille consequence, il est mal-aisé à sauver que nos loix defendent offenser la reputation d'autruy, et ce neantmoins permettent de l'annoblir sans merite. Ceste pernicieuse licence de jetter ainsi à nostre poste au vent les louanges d'un chascun a esté autrefois diversement restreinte ailleurs. Voire à l'adventure aida elle jadis à mettre la poësie en la male-grace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir que le vice du mentir n'y apparoisse tousjours tresmesseant à un homme bien né, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui je vous parle, Monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes, car le danger n'est pas que je luy en preste quelqu'une, mais que je luy en oste ; et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresjustes et tresapparentes occasions de louange, j'ay bien aussi peu de moien et de suffisance pour la luy rendre : je dy moy à qui seul il s'est communiqué jusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oisifves au gi-

ron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car, la nature des choses aiant je ne sçay comment permis que la verité, pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'ambrassons nous qu'infuse et insinuée en nostre creance par les outils de la persuasion, je me treuve si fort desgarny et de credit pour authoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que je n'aye quitté là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement je puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir. De vray, Monsieur, aiant esté surpris de sa destinée en la fleur de son aage, et dans le train d'une tres-heureuse et tres-vigoureuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela. Et à l'adventure estoit il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais en fin j'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy d'avoir ensevely avec soy tant de rares faveurs du Ciel qu'il ne seroit à moy d'ensevelir encore la cognoissance qu'il m'en avoit donnée. Et pourtant, aiant curieusement recueilly tout ce que j'ay trouvé d'entier parmy ses brouillars et papiers espars çà et là, le jouët du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que ce fust, de le distribuer et de le departir en

autant de pieces que j'ay peu, pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et desquelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honorable : comme vous, Monsieur, qui de vous-mesmes pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira si bon luy semble, mais je luy jure, sur tout ce que j'ay de conscience, l'avoir sceu et veu tel, tout consideré, qu'à peine par souhait et imagination pouvois-je monter au de là, tant s'en fault que je luy donne beaucoup de compagnons. Je vous supplie treshumblement, Monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encore de ces dix ou douze vers françois, qui se jettent comme par necessité à l'abry de vostre faveur. Car je ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté differée aprés le reste de ses œuvres, soubs couleur de ce que par de là on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, Monsieur, ce qui en est, et par ce qu'il semble que ce jugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie : c'est proprement vostre charge, qui au reng de la pre-

miere maison de Guyenne, receu de vos ancestres, avez adjousté du vostre le premier reng encore en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'authorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousjours ainsi. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons que le dire, si est-ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses, mais j'ay ouy dire à personnes qui s'entendent en sçavoir que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande, mais d'avantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'il sont, pour le subject, autant charnus, pleins et moëlleux, qu'il s'en soit encore veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces egallement necessaires au bastiment d'un corps ne sont pas pourtant egallement prisables. La mignardise du langage, la douceur et la pollissure reluisent à l'adventure plus en quelques autres, mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, pointes et traicts, je ne pense point que nuls autres leur passent devant. Et si fauldroit il encore venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupa-

tion, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans chois et sans triage : en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast que pour dire qu'il estoit capable de tout faire. Car au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceuës, plus dignes d'estre admirées. Voila, Monsieur, ce que la raison et l'affection jointes ensemble par un rare rencontre me commandent vous dire de ce grand homme de bien; et si la privaulté que j'ay prise de m'en addresser à vous, et de vous en entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous jetter en butte à l'importunité et embesongnement des affaires d'autruy. Sur ce, aprés vous avoir presenté ma treshumble affection à vostre service, je supplie Dieu vous donner, Monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de Septembre, mil cinq cents soixante et dix.

Vostre obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

A MADAMOISELLE DE MONTAIGNE

MA FEMME

Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous courtiser et caresser encore. Car ils disent qu'un habil homme peut bien prendre femme; mais que de l'espouser, c'est à faire à un sot. Laissons les dire : je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porté-je tantost le poil. Et de vray la nouvelleté couste si cher jusqu'à ceste heure à ce pauvre estat (et si je ne sçay si nous en sommes à la derniere enchere) qu'en tout et par tout j'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or il vous peult souvenir comme feu Monsieur de la Boetie, ce mien cher frere et compaignon inviolable, me donna mourant ses papiers et ses livres, qui m'ont esté depuis le plus favory meuble des miens. Je ne veulx pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy. A ceste cause il m'a pris envie d'en faire part à mes amis. Et par ce que je n'en ay, ce

croy-je, nul plus privé que vous, je vous envoye la Lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduite par luy en françois : bien marry dequoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a falu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre devoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy : car il vous descouvrira mes intentions et ce qui se peut alleguer en cela beaucoup mieux que je ne ferois moy-mesmes. Sur ce, ma femme, je me recommande bien fort à vostre bonne grace, et prie Dien qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10. Septembre, 1570.

Vostre bon mary,

MICHEL DE

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Que Monsieur le Conseilter de Montaigne escrit à Monseigneur de Montaigne, son pere, concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie et mort de feu Monseigneur de la Boetie.

QUANT à ses dernieres paroles, sans doubte, si homme en doit rendre bon conte, c'est moy, tant par ce que du long de sa maladie il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul autre que aussi pource que, pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportez, j'avois trescertaine cognoissance des intentions, jugements et volontez qu'il avoit eu pendant sa vie, autant sans doute qu'homme peut avoir d'un autre, et par ce que je les sçavois estre hautes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dit, admirables. Je prevoyois bien que, si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien en une telle necessité qui ne fust grand et plein de bon exemple : ainsi je m'en prenois le plus garde que je pouvois. Il est vray, Monseigneur, comme j'ai la memoire fort courte, et debauchée encore par le

trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que je n'aye oublié beaucoup de choses que je voudrois estre sceuës. Mais celles desquelles il m'est souvenu, je les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible. Car, pour le representer ainsi fierement arresté en sa brave demarche, pour vous faire voir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, je confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur stile que le mien : par-ce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte qu'il estoit mal-aisé de les si bien escrire, si est-ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforçassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service. Car sans doute je ne le vis jamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de ceste maladie. Au reste, Monseigneur, si vous trouvez que j'aye voulu mettre en compte ses propos plus legers et ordinaires, je l'ay fait à escient. Car estants dits en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'asseurance.

Comme je revenois du Palais, le lundy neufiéme

d'aoust, 1563, je l'envoyay convier à disner chez moy : il me manda qu'il me mercioit, qu'il se trouvoit un peu mal, et que je luy ferois plaisir si je voulois estre une heure avec luy avant qu'il partist pour aller en Medor. Je l'allay trouver bien tost aprés disner : il estoit couché vestu, et monstroit desja je ne sçay quel changement en son visage. Il me dist que c'estoit un flux de ventre avec des tranchées, qu'il avoit pris le jour avant en jouant en pourpoint soubs une robbe de soye avec monsieur d'Escars, et que le froit luy avoit souvent fait sentir semblables accidents. Je trouvay bon qu'il continuast l'entreprise qu'il avoit pieça faicte de s'en aller, mais qu'il n'allast pour ce soir que jusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieuës de la ville. Cela faisois-je pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigort et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté ; et puis, pour semblable maladie que la sienne, je m'estois autre-fois tres-bien trouvé de monter à cheval. Ainsi il s'en partit, et Madamoiselle de la Boëtie sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avec luy.

Le lendemain de bien bon matin, voicy venir un de ses gents à moy de la part de Madamoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict d'une forte dissenterie. Elle

envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller : comme je fis l'apres-disnée.

A mon arrivée, il sembla qu'il fust tout esjouy de me voir ; et comme je voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promisse de le revoir le lendemain, il me pria, avec plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit jamais fait d'autre chose, que je fusse le plus que je pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins je m'en allois, quand Madamoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desja je ne sçay quel mal-heur, me pria, les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, dequoy il se resjouit avecques moy. Le lendemain je m'en revins, et le jeudy le fus retrouver. Son mal alloit en empirant : son flux de sang et ses tranchées, qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à autre.

Le vendredy je le laissay encores, et le samedy je le fus revoir desja fort abbatu. Il me dit lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et, outre cela, qu'elle estoit mal-plaisante et melancholique ; qu'il cognoissoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre avec luy que par boutées, mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au dimenche il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il jugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de

sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dit. D'affaires publiques bien peu : car je l'en trouvay tout degousté dés le premier jour. Mais le dimanche il eut une grand'foiblesse; et comme il fut revenu à soy, il dit qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nuë et brouillart obscur, dans lequel tout estoit pesle-mesle et sans ordre; toutes fois, qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cest accident. « La mort n'a rien de pire que cela, lui dis-je lors, mon frere. — Mais n'a rien de si mauvais », me respondit-il.

Depuis lors, par ce que dés le commencement de son mal il n'avoit pris nul sommeil, et que, nonobstant tous les remedes, il alloit tousjours en empirant, de sorte qu'on y avoit desja employé certains bruvages desquelz on ne se sert qu'aux dernieres extremitez, il commença à desesperer entierement de sa guerison : ce qu'il me communiqua. Ce mesme jour, par ce qu'il fut trouvé bon, je luy dis qu'il me sieroit mal, pour l'extreme amitié que je luy portois, si je ne me souciois que, comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil, autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encore en sa maladie, et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, je serois tresmarry qu'à faute d'advisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques

décousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir que pour l'interest de sa reputation : ce qu'il print de moy de tresbon visage. Et, aprés s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeler son oncle et sa femme seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Je luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me dit-il, je les consoleray, et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé que je ne l'ay moy-mesmes. » Et puis il me demanda si les foiblesses qu'il avoit euës ne nous avoient pas un peu estonnez. « Cela n'est rien, luy fis-je, mon frere : ce sont accidents ordinaires à telles maladies. — Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit-il, quand bien il en adviendroit ce que vous craindriez le plus. — A vous ne seroit-ce que heur, lui replicquay-je; mais le dommage seroit à moy, qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage et si certain amy, et tel que je serois asseuré de n'en trouver jamais de semblable. —Il pourroit bien estre, mon frere, adjousta-il ; et vous asseure que ce qui me fait avoir quelque soing que j'ay de ma guerison, et n'aller si courant au passage que j'ay desja franchy à demi, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme, et de ceste pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que j'ayme tous deux

unicquement, et qui porteront bien impatiemment (j'en suis asseuré) la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eux. J'ay aussi respect au desplaisir que auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé et estimé pendant ma vie, desquels certes, je le confesse, si c'estoit à moy à faire, je serois content de ne perdre encores la conversation. Et si je m'en vais, mon frere, je vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que je leur ay portée jusques à ce dernier terme de ma vie. Et puis, mon frere, par aventure n'estois-je point né si inutil que je n'eusse moyen de faire service à la chose publique. Mais, quoy qu'il en soit, je suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que je jouïray de l'aise que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, je vous cognois si sage que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa saincte majesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et ceste bonne femme hors des gonds de la raison. » Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desja. Je luy dis que assez bien pour l'importance de la chose. « Oui (suyvit-il), à ceste heure qu'ils ont encore un peu d'esperance. Mais, si je la leur ay une fois toute ostée,

mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. » Suivant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha tousjours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesmes. Quand il les voyoit auprés de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye et les paissoit de belles esperances.

Sur ce point je le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieux qu'ils peurent pour un temps. Et, aprés nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dit ainsi, d'un visage posé, et comme tout esjouy :

« Mon Oncle, ma Femme, je vous asseure sur ma foy que nulle nouvelle attainte de ma maladie ou opinion mauvaise que j'aye de ma guerison ne m'a mis en fantaisie de vous faire appeler pour vous dire ce que j'entreprens : car je me porte, Dieu-mercy, tresbien, et plein de bonne esperance; mais, ayant de longue main apprins, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesmes en nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumée et chose de neant, et considerant aussi que, puisque je suis malade, je me suis d'autant approché du danger de la mort, j'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domesticques, aprés en avoir eu vostre advis premierement. » Et puis,

addressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dit-il, si j'avois à vous rendre à ceste heure compte des grandes obligations que je vous ay, je n'aurois en piece fait : il me suffit que jusques à present, où que j'aye esté et à quiconques j'en aye parlé, j'aye tousjours dit que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous fait pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lors qu'il vous à pleu me poulser aux estats : de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommendables offices d'amitiez vostres envers moy; somme, quoy que j'aye, je le tiens de vous, je l'advouë de vous, je vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, je n'ay nulle puissance de disposer de rien s'il ne vous plaist de m'en donner congé. » Lors il se teust, et attendit que les souspirs et les sanglots eussent donné loisir à son oncle de luy respondre qu'il trouveroit tousjours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors, ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dit-il (ainsi l'appelloit-il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eux), ayant esté joint à vous du sainct neud de mariage, qui est l'un des plus respectables et

inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas, pour l'entretien de la société humaine, je vous ay aymée, cherie et estimée autant qu'il m'a esté possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que je ne sçaurois assez recognoistre. Je vous prie de prendre de la part de mes biens ce que je vous donne, et vous en contenter, encores que je sçache bien que c'est bien peu au pris de voz merites. »

Et puis, tournant son propos à moy : « Mon frere, dit-il, que j'ayme si cherement, et que j'avois choisy parmy tant d'hommes pour renouveller avec vous ceste vertueuse et sincere amitié de laquelle l'usage est par les vices dés si long temps esloigné d'entre nous qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, je vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliothecque et de mes livres, que je vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cueur, et qui vous est convenable, pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera μνημόσυνον *tui sodalis.* »

Et puis, parlant à tous trois generalement, loüa Dieu de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompagné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde, et qu'il luy sembloit tresbeau à voir une assemblée de quatre si accordants et si unis d'amitié, faisant, disoit-il,

estat que nous nous entraymions unanimement les uns pour l'amour des autres. Et nous ayant recommandé les uns aux autres, il suyvit ainsi :

« Ayant mis ordre à mes biens, encores me faut il penser à ma conscience. Je suis chrestien, je suis catholique : tel ay vescu, tel suis-je deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir un prestre, car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un chrestien. »

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avec telle asseurance de visage, telle force de parolle et de voix, que, là où je l'avois trouvé, lors que j'entray en sa chambre, foible, trainant lentement les mots les uns aprés les autres, et ayant le pouls abbatu comme de fiévre lente, et tirant à la mort, le visage palle et tout meurtry, il sembloit, lors qu'il vint, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le taint plus vermeil et le pouls plus fort, de sorte que je luy fis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure j'eus le cueur si serré que je ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprés, tant pour luy continuer ceste grandeur de courage que aussi par ce que je souhaittois, pour la jalousie que j'ay euë toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compagnie en sa chambre, je

luy dis que j'avois rougy de honte de quoy le courage m'avoit failly à ouïr ce que luy qui estoit engagé dans ce mal avoit eu courage de me dire; que jusques lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnast guieres si grand avantage sur les accidents humains, et croyois mal-ayséement ce que quelquefois j'en lisois parmy les histoires; mais qu'en ayant senti une telle preuve, je louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui je fusse tant aymé, et que j'aymasse si cherement; et que cela me serviroit d'exemple pour jouër ce mesme rolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, et de monstrer par effect que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cueur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient, adjoustant que c'estoit la vraye prattique de noz estudes de la philosophie. Et me prenant par la main : « Mon frere, mon amy, me dit-il, je t'asseure que j'ay fait assez de choses, ce me semble, en ma vie, avec autant de peine et difficulté que je fais ceste-cy. Et quand tout est dit, il y a fort long temps que j'y estois préparé, et que j'en sçavois ma leçon toute par cueur. Mais n'est-ce pas assez vescu jusques à l'aage auquel je suis? J'estois prest à entrer à mon trente-troisiéme

an. Dieu m'a fait ceste grace, que tout ce que j'ay passé jusques à ceste heure de ma vie a esté plein de santé et de bon-heur ; pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, et de voir mille choses mal-plaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle je suis quitte par ce moyen. Et puis il est vraysemblable que j'ay vescu jusqu'à ceste heure avec plus de simplicité et moins de malice que je n'eusse par-aventure fait si Dieu m'eust laissé vivre jusqu'à ce que le soing de m'enrichir et accommoder mes affaires me fust entré dans la teste. Quant à moy, je suis certain que je m'en vays trouver Dieu et le sejour des bien heureux. » Or, par ce que je monstrois mesmes au visage l'impatience que j'avois à l'ouyr : « Comment, mon frere, me dit-il, me voulez vous faire peur? Si je l'avois, à qui seroit-ce de me l'oster qu'à vous? » Sur le soir, par ce que le notaire survint, qu'on avoit mandé pour recevoir son testament, je le luy fis mettre par escrit, et puis je luy feus dire s'il ne le vouloit pas signer. « Non pas signer, dit-il, je le veux faire moy-mesme. Mais je voudrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loisir, car je me trouve extremement travaillé, et si affoibly que je n'en puis quasi plus. » Je me mis à changer de propos, mais il se reprit soudain, et me dit qu'il

ne failloit pas grand loysir à mourir, et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legere, car il n'arresteroit gueres à dicter. J'appellay le notaire, et sur le champ il dicta si viste son testament qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayant achevé il me pria de luy lire; et parlant à moy: « Voylà, dit-il, le soing d'une belle chose que noz richesses: *Sunt hæc quæ hominibus vocantur bona.* » Aprés que le testament eut esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Je luy dis que non, mais que ce fust tout doucement.

Lors il fit appeller Madamoyselle de Saint-Quentin sa niepce, et parla ainsi à elle: « Ma niepce m'amie, il m'a semblé depuis que je t'ay cogneuë avoir veu reluire en toy des traits de tresbonne nature; mais ces derniers offices que tu fais avec si bonne affection, et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy; et vrayement je t'en suis obligé et t'en mercie tresaffectueusement. Au reste, pour ma descharge, je t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu. Car c'est sans doute la principale partie de nostre devoir, et sans laquelle nulle autre action ne peut estre ny bonne ny belle; et, celle là y estant bien à bon escient, elle traine aprés soy par necessité toutes autres actions de vertu. Aprés Dieu, il te faut aymer et honnorer ton pere

et ta mere, mesmes ta mere ma sœur, que j'estime des meilleures et plus sages femmes du monde; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs: fuis comme peste ces folles privautez que tu vois les femmes avoir quelquefois avec les hommes: car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutefois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysiveté, et delà dans le vilain bourbier du vice. Crois moy: la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Je te prie et veux qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que je t'ay portée: non pas pour te plaindre et pour te douloir de ma perte, et cela deffens-je à tous mes amys tant que je puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils fussent envieux du bien, duquel, mercy à ma mort, je me verray bien tost jouissant; et t'asseure, ma fille, que, si Dieu me donnoit à ceste heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que j'ay commencé, je serois bien empesché au chois. Adieu, ma niepce m'amye. »

Il fit aprés appeller Madamoiselle d'Arsat, sa belle fille, et luy dit: « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que j'ay trouvée si sage, si bien conforme à mes conditions et volontez, ne m'ayant

jamais fait nulle faute. Vous serez tresbien instruite d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange si moy, qui ne vous attouche d'aucune parenté, me soucie et me mesle de vous. Car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne ne me touche aussi. Et pourtant ay-je tousjours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arsat vostre frere comme des miennes propres. Et paravanture ne vous nuira-il pas à vostre avancement d'avoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez : vous estes damoiselle de bon lieu. Il ne vous reste que d'y adjouster les biens de l'esprit : ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous deffens pas le vice qui est tant detestable aux femmes : car je ne veux pas penser seulement qu'il vous puisse tomber en l'entendement; voire je crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille. »

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui furent longuets. Mais aprés tout cela il commanda qu'on fist sortir tout le monde, sauf la garnison : ainsi nomma-il les filles qui le servoient. Et puis, appelant mon frere de Beau-regard : « Monsieur de Beau-regard, luy dit-il, je vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy : vous voulez bien que

je vous descouvre quelque chose que j'ai sur le cœur à vous dire? » Dequoy quand mon frere luy eut donné asseurance, il suyvit ainsi : « Je vous jure que de tous ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, je n'ay jamais pensé qu'il y en ait eu un seul qui s'y soit mis avec meilleur zéle, plus entiere, sincere et simple affection que vous. Et crois certainement que les seuls vices de noz prelats, qui ont sans doute besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Je ne vous en veux pour ceste heure demouvoir : car aussi ne prié-je pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience. Mais je vous veux bien advertir qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle vous estes, par une continuelle concorde, maison que j'ai autant chere que maison du monde : mon Dieu, quelle case, de laquelle il n'est jamais sorty acte que d'homme de bien! ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous devez tant, de vostre bon oncle, à voz freres, vous fuyez ces extremitez; ne soyez point si aspre et si violent; accommodez vous à eux. Ne faictes point de bande et de corps à part : joignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruines ces dissentions ont apporté en ce royaume, et vous respons qu'elles en apporteront

de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconveniens parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bon-heur duquel elle a jouy jusques à ceste heure. Prenez en bonne part, Monsieur de Beauregard, ce que je vous en dis, et pour un certain tesmoignage de l'amitié que je vous porte. Car pour cest effect me suis-je reservé jusques à ceste heure à vous le dire; et à l'aventure, vous le disant en l'estat auquel vous me voyez, vous donnerez plus de poix et d'authorité à mes paroles. » Mon frere le remercia bien fort.

Le lundi matin il estoit si mal qu'il avoit quitté toute esperance de vie; de sorte que, deslors qu'il me vit, il m'appela tout piteusement et me dit : « Mon frere, n'avez vous pas de compassion de tant de tourments que je souffre? Ne voyez-vous pas meshuy que tout le secours que vous me faites ne sert que d'allongement à ma peine? » Bien tost aprés il s'esvanouit : de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé; en fin on le réveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprés; et, nous oyant crier autour de luy, il nous dit : « Mon Dieu, qui me tourmente tant? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos auquel je suis? Laissez moy, je vous prie. » Et puis, m'oyant, il me dit : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez donc pas que je

guerisse? O quel ayse vous me faites perdre! » En fin, s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dit que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, fis-je, pour le mettre en propos, c'est l'eau. — C'est mon, repliqua-il, ὕδωρ ἄριστον.» Il avoit desja toutes les extremitez, jusques au visage, glacées de froit, avec une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls. Ce matin il se confessa à son prestre; mais, parce que le prestre n'avoit apporté tout ce qu'il luy failloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dit-il, à faire son dernier office chrestien. Ainsi il ouit la messe, et feit ses Pasques. Et, comme le prestre prenoit congé de luy, il luy dit : « Mon pere spirituel, je vous supplie humblement, et vous et ceux qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy, soit qu'il soit ordonné par les tressacrez thresors des desseins de Dieu que je finisse à ceste heure mes jours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si haut et si puissant maistre; ou, s'il luy semble que je face encores besoin pardeça, et qu'il vueille me reserver à quel-

que autre heure, suppliez le qu'il finisse bien tost en moy les angoisses que je souffre, et qu'il me face la grace de guyder dorenavant mes pas à la suyte de sa volonté, et de me rendre meilleur que je n'ay esté. » Sur ce point, il s'arresta un peu pour prendre aleine ; et, voyant que le prestre s'en alloit, il le rappella, et luy dit : « Encores veux je dire cecy en vostre presence : je proteste que, comme j'ay esté baptizé, ay vescu, ainsi veux-je mourir soubs la foy et religion que Moyse planta premierement en Ægypte, que les Peres receurent depuis en Judée, et qui de main en main par succession de temps a esté apportée en France. » Il sembla, à le voir, qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu ; mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy. « Car ce sont, dit il, les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les uns pour les autres. » Il s'estoit en parlant descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encore qu'il eust un vallet plus prés de luy. Et puis me regardant : « *Ingenui est,* dit il, *cui multum debeas, ei plurimum velle debere.* » Monsieur de Belot le vint voir aprés midy, et il luy dit, luy presentant sa main : « Monsieur mon bon amy, j'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais j'ai trouvé un bon crediteur qui me l'a remise. » Un peu aprés, comme il se réveilloit en sursaut : « Bien, bien, qu'elle vienne quand elle

voudra, je l'attends gaillard et de pié coy. » Mots qu'il redist deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force, pour le faire avaller : « *An vivere tanti est?* » dit-il, tournant son propos à Monsieur de Belot. Sur le soir il commença bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort; et, comme je souppois, il me fit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'ombre d'un homme, et comme il disoit de soy-mesme, *Non homo, sed species hominis.* Et me dit à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que je visse les effects des imaginations que je viens d'avoir. » Aprés avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des sous-pirs tranchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commençoit fort à luy denier son office : « Quelles sont elles, mon frere? luy dis-je. — Grandes, grandes, me respondit-il. — Il ne fut jamais, suyvis-je, que je n'eusse cest honneur que de communiquer avec toutes celles qui vous venoient à l'entendement : voulez vous que j'en jouisse encore? — C'est-mon dea, respondit-il; mais, mon frere, je ne puis : elles sont admirables, infinies et indicibles. » Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu au paravant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dit, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et

sembla qu'il s'efforçast pour parler; mais, la force luy deffaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce fut pour-neant : car il evanouit soudain et fut long temps sans veoir. Estant desja bien voisin de la mort, et oyant les pleurs de Madamoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dit ainsi : « Ma semblance, vous vous tourmentez avant le temps : voulez-vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes je porte plus la moitié de peine pour le mal que je vous voy souffrir que pour le mien; et avec raison : par ce que les maux que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous; mais ce que nous sentons pour les autres, c'est par certain jugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais je m'en vais. » Cela disoit-il, par ce que le cueur lui failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint et dist : « Je m'en vais dormir; bon soir, ma femme, allez vous en. » Voila le dernier congé qu'il print d'elle. Aprés qu'elle fut partie : « Mon frere, me dit-il, tenez vous au prés de moy, s'il vous plaist. » Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chaud qu'on luy avoit fait avaller, il print une voix esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avec tout plein de violence :

de sorte que toute la compaignie commença à avoir quelque esperance, par ce que jusques lors la seule foiblesse nous l'avoit fait perdre. Lors entre autres choses il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place : de sorte que j'eus peur que son jugement fust esbranlé. Mesmes que, luy ayant bien doucement remonstré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere, mon frere, me refusez-vous doncques une place? » Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire que, puis qu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire, me respondit-il lors, j'en ay, mais ce n'est pas celuy qu'il me faut; et puis, quand tout est dit, je n'ay plus d'estre. — Dieu vous en donnera un meilleur bien tost, luy fis-je. — Y fussé-je desja, mon frere, me respondit-il, il y a trois jours que j'ahanne pour partir. » Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si j'estois prés de luy. En fin il se mist un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance. De maniere que, sortant de sa chambre, je m'en resjouïs avec Madamoiselle de la Boëtie. Mais une heure aprés ou environ, me nommant

une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand souspir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cens soixante trois, aprés avoir vescu 32 ans, 9 mois et 17 jours.

A MONSIEUR, MONSIEUR DE LANSAC

Chevalier de l'ordre du Roy, Conseillier de son Conseil privé, Surintendant de ses finances, et Capitaine de cent gentils-hommes de sa maison.

MONSIEUR, je vous envoye la Mesnagerie de Xenophon mise en françois par feu Monsieur de la Boëtie : present qui m'a semblé vous estre propre, tant pour estre party premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentilhomme de merque, tresgrand homme de guerre et de paix, que pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage, que je sçay avoir esté aymé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousjours d'esguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiment, Monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose : car, ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au dela que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cest honneur vivant, que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avec moy une cousture d'amitié si estroicte et si joincte qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son

ame que je n'aye peu considerer et juger, aumoins si ma veuë n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prés du miracle, que pour, me jettant hors des barrieres de la vray'semblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que je me reserre et restraigne au dessoubs de ce que j'en sçay Et pour ce coup, Monsieur, je me contenteray seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance donc que vous luy rendrez cela qui luy est tresjustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, je vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra de ma part que, sans l'expresse deffense que m'en fait mon insuffisance, je vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que je vous doy, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portée à ceux de nostre maison. Mais, Monsieur, à faute de meilleure monnoye, je vous offre en payement une tresasseurée volonté de vous faire humble service.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

A MESSIEURS, MESSIEURS LES JURATS

DE LA VILLE DE BOURDEAUS

Messieurs, j'espere que le voïage de Monsieur de Cursol aportera quelque commodité à la ville aïant en mein une cause si juste et si favorable. Vous avés mis tout lordre qui se pouvoit aus affaires qui se presantoint; les choses etant en si bon termes, je vous supplie excuser encores pour quelque tamps mon absance, que j'acourcirai sans doubte autant que la presse de mes affaires le pourra permettre. J'espere que ce sera peu; cepandant vous me tienderés, s'il vous plait, en votre bonne grace, et me comanderés, si l'occasion se presante, de m'emploïer pour le service publiq. Et votre Monsieur de Cursol m'a aussi escrit et averti de son voïage. Je me recomande bien humblemant et supplie Dieu,

Messieurs, vous doner longue et hureuse vie.

De Montaigne, ce 21 may 1582.

Vostre humble frere et serviteur,

Montaigne.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, ceus de ce cartier qui estoint allés vers le roy de Navarre sont de retour despuis deus jours. Je ne les ai pouint veus, mais ils n'ont raporté que l'inclination à la paix, suivant ce que je vous ai escrit, et n'onts rien de nouveau sauf un' assamblée generale et extraordinere qui se faict lundi à S. Foi de plusieurs ministres. Si une grande compaignie de diverse sorte de jans et de sexes se rant demein ceans come je l'atans, je vous ferai part de ce que j'y apranderai, et vous baise tres-humblement les meins, suppliant Dieu,

Monseignur, vous doner longue et hureuse vie.

De Montaigne, ce 21 janv. 1584.

Votre tres humble serviteur,

MONTAIGNE.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, je ne vois icy rien digne de vous; toutesfois, sous le titre des faveurs que vous me faictes et de la privauté que vous me donés prés de vous, jose vous faire celeci sulemant pour vous avertir de ma santé, qui s'est un peu amandée au changement de lair. Je me randis ici d'une trette, qui est bien longue. Je trouvai prés de ceans que des jans de bien de la reformation de S. Foi avoit tué un povre tailleur de cinquante ou soixante coups de ciseaus sans autre titre que de lui prandre vint sous et un manteau qui en vaut deus fois autant. Je vous baise tres-humblement les meins, et supplie Dieu vous doner,

Monseigneur, tres huruse et longue vie.

De Montaigne, ce 19 avril 1584.

Votre tres humble servitur,

MONTAIGNE.

A MONSIEUR, MONSIEUR DU PUY

Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Paris, A Xaintes.

MONSIEUR, laction du sr de Verres, prisonnier, qui m'est tres-bien conue, merite qu'a son jugemant vous aportés vostre douceur naturelle, si en cause du monde vous la pouvés justemant aporter. Il a faict chose non sulemant excusable selon les loix militeres de ce siecle, mais necessere, et, come nous vivons, louable. Et l'a faict sans doubte fort pressé et envis. Le reste du cours de sa vie n'a rien de reprochable. Je vous supplie, Monsieur, y emploïer vostre attantion : vous trouverrés lair de ce faict tel que je vous le represante, qui est poursuivi par une voïe plus malitieuse que n'est lacte mesmes. Si cela y peut aussi servir, je vous veus dire que c'est un home nourri en ma maison apparante de plusieurs honestes familles, et surtout qui a tousjours vescu honorablemant et innoçammant, qui m'est fort ami. En le sauvant vous me chargés d'une extreme

obligation. Je vous supplie treshumblemant l'avoir pour recomandé, et, aprés vous avoir baisé les meins, prie Dieu vous doner,

Monsieur, longue et hureuse vie. Du Castera, ce 23 d'avril.

Votre affectioné servitur,

MONTAIGNE.

A MESSIEURS, MESSIEURS LES JURATS

DE LA VILLE DE BOURDEAUS

MESSIEURS, j'ai receu vostre Lre et [verray de vous] aller trouver le plus tost que je pouray. Toute cette cour de Sainte-Foy est sur mes bras, et se sont assignés à me venir voir. Cela faict, je seray en [plus] de liberté. Je vous envoie les Lres de monsieur de Vallées, sur quoy vous vous pourrez resoudre; ma presence ny apporteroit rien que de l'ambarras et incertitude de mon choix et oppinion en ceste chose.

Sur ce, je me recommande humblement à vostre bonne [grace], et suplie Dieu vous donner, messieurs, longue et heureuse vie.

Vostre humble frere et servitur,

MONTAIGNE.

De Montaigne, ce x decembre 1584.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, sur plusieurs contes que Mr de Bissonse m'a faict de la part de Monsr de Turenne du jugement qu'il faict de vous et de la fiance que ce prince prant de mes avis, encore que je ne me fonde guieres en parolles de court, il m'a pris enuie sur le disner d'escrire à Monsr de Turenne que je lui disois adieu par lettre, que j'avois receu celle du roy de Navarre, qui me sambloit prandre un bon conseil de se fier en laffection que vous luy offriés de luy faire service; que j'avois escrit à madame de Quissen de se servir du camps pour la commodité de son navire, à quoy je m'emploierois envers vous, et que je luy avois doné conseil de n'engager à ses passions l'interest et la fortune de ce prince, et puis qu'elle pourroit tant sur luy de regarder plus à son utilité qu'à ses humeurs particulieres; que vous parliez d'aler à Baione, où à lavanture offrirois je de vous suivre si j'estimois que mon assistance vous peut tant soit peu servir; que, si vous y alliez, le roy de Navarre, vous sachant si prés, fairoit bien

de vous convier à voir ses beaux jardins de Pau. Voila justemant la substance de ma lettre, sans autre harangue. Je vous envoïe la response, qu'on m'a raportée dés ce soir, et, si je ne me trompe, de ce comancemant il naitera bien tost du barbouillage, et me samble que cette lettre a desja quelque air de mescontantemant ou de creinte. Quoi qu'il die, je les tiens où ils vont pour plus de deus mois, et là se trouverra une autre sorte de ton. Je vous supplie me renvoier cele ci aveq les autres deus. Ce portur n'a affaire qu'à nostre despesche. Sur quoi je vous baise tres humblemant les meins, et supplie Dieu vous doner,

Monseignur, longue et hureuse vie.

De Montaigne, ce 18 janv. 1585.

Vostre tres humble servitur,

MONTAIGNE.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

Monseignur, je n'ai rien apris despuis, encore que j'aie veu assés de jans de ce trein ceans. J'estime que tout a vuidé, si non que m^r du Ferrier y soit demuré pour les gages. S'il vous plait de voir une lettre que le s^r du Plessis m'escrivit despuis, vous y trouverrés que la reconciliation y fut bien entiere et pleine de bone intellijance, et je croi que le maistre lui en ara communiqué plus privemant qu'aus autres, sachant qu'il est de ce gout, comme est aussi m^r de Clervan, qui vous a veu despuis. Si je dois vous faire compaignie à Baione, je desire que vous maintenés vostre deliberation de retarder dans le caresme, affin que je puisse prandre les eaus tout d'un trein. Au demurant, j'ai apris qu'il n'est rien qui desgoute tant le mari que de voir qu'on s'entant aveq la fame. J'ai eu nouvelles que les jurats son arrivés à bon port,

et vous baise tres humblemant les meins, suppliant Dieu vous doner,

Monseignur, longue et hureuse vie.

Votre tres humble servitur

MONTAIGNE.

De Montaigne, ce 26 janv. 1585.

MONSEIGNUR, vous me faictes grande faveur de vous agreer de l'affection que je montre à vostre service, et vous pouvés assurer de n'en avoir pas acquis en Guiene de plus nettemant et sincerement vostre ; mais c'est peu d'acquet. Quand vous devriés faire place, ce ne doit pas estre en tamps qu'on se puisse vanter de vous l'avoir ostée.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, l'home par qui je vous escrivi dernieremant et envoiai une lettre de m^r du Plessis n'est encores revenu. Despuis on me mande du Fleix que mes^rs du Ferrier et la Marseliere sont encores à S. Foi, et que le roy de Navarre vient d'envoier querir quelque reste de trein et dequipage de chasse qu'il avoit icy, et que sa demure sera plus longue en Bearn quil ne pansoit. Suivant quelques nouvelles instructions de m^r Roquelaure, et favorables, il s'enreva vers Baïone et Daqs, pour leur monstrer que le roy a pris en tresbone part l'entrée qu'il y a faicte. Voila ce qu'on me mande. Le reste du païs demure en repos, et n'y a rien qu'y bouge. Sur quoi je vous baise tres-humblemant les meins, et supplie Dieu vous doner,

Monseignur, longue et hureuse vie.

De Montaigne, ce 2 fevr. 1585.

Vostre tres-humble servitur,

MONTAIGNE

A MESSIEURS, MESSIEURS LES JURATZ

DE LA VILLE ET CITTÉ DE BOURDEAUX

A BOURDEAUX

MESSIEURS, j'ai prins ma bonne part du contentement que vous m'escrivés avoir de bonnes expedions quy vous ont esté rapportées par Messieurs voz deputés, et prens à bonne augure que vous ayés heureusement achemyné ce commencement d'année, esperant m'en conjoyr avecques vous à la premiere commodité. Je me recommende bien humblement à vostre bonne grace, et prie Dieu vous donner, Messieurs, heureuze et longue vye.

Vostre humble frere et servitur,

MONTAIGNE.

De Monta, ce viij^e febvrier 1585.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

Monseignur, j'espere que la pierre qui vous pressoit dernieremant que vous m'escrivites ce sera escoulée à bon marché, come un' autre que je vuidai en mesme tamps. Si les jurats arrivarent le jour qu'on les atendoit à Bourdeaus et qu'ils soint venus en poste, ils pourront vous avoir apporté des nouvelles fresches de la court. On faict ici courir le bruit que Ferran a esté pris, à trois lieues de Nerac, alant à la court, et ramené à Pau ; aussi que les Huguenots ont failli à surprandre Taillebourg et Tallemont en mesme tamps, et quelques autres desseins pour Daqs et Baione. Mardi une trope de bohemes qui roule ici au tour il y a longtamps, aiant acheté la faveur et secours d'un jantilhomme du pais nomé le Borgne la Siguinie, pour les eider d'avoir raison de quelques bohemes qui sont en un' autre trope delà leau en la terre de Gensac, qui est au roy de Navarre, ledit la Siguinie aiant assamblé vint ou trante de ses amis sous coulur d'aler à la chasse aveq des harquebuses pour les canars aveq deus

ou trois des dicts bohemes, du costé deça, alarent charger ceus delà et en tuarent un. La justice de Gensac, avertie, arma le peuple, et vindrent faire une charge aus assaillans, et en ont prins quatre, un jantilhomme et trois autres, et en blessarent trois ou quatre autres. Le reste se retira deça leau; et de ceus de Gensac il y en a deus ou trois blessés à mort. Lescarmouche dura longtamps et bien chaude. La chose est subjete à composition, car de lun et de lautre parti il y a beaucoup de faute. Si le s^r de La Rocque, qui est fort de mes amis, se doit battre par necessité à Cabanac du Puch, je souhete et lui conseille que ce soit louin de vous. Sur quoi je vous baise tres-humblement les meins, et supplie Dieu vous doner

Monseignur, longue et hureuse vie.

De Montaigne, ce 9 fevr. 1585.

Vostre tres humble servitur,

MONTAIGNE.

MONSEIGNUR, ma lettre se fermoit quand jai receu la vostre du 6 et celle de m^r de Villeroy, qu'il vous a pleu m'envoier (par un home que le cors de la ville m'a envoié) pour m'avertir de l'heureuse expedition de leurs deputés. Le s^r de la Mote me mande avoir à me dire choses qui ne

se peuvent escrire, et que je lui mande s'il est besouin qu'il me vieigne trouver ici. Sur quoi je ne fois pouint de response ; mais, quand au comandemant qu'il vous plait me faire de vous aller trouver, je vous supplie tres humblemant croire qu'il n'est rien que je face plus volantiers, et ne me rejetterai jamais si avant en la solitude ny ne me deffairai tant des affaires publiques qu'il ne me reste une singuliere devotion à vostre service et affection de me trouver où vous serés. Pour cete heure, j'ai les botes aus jambes pour aller au Fleix, où le bon home presidant Ferrier et le sr de la Marseliere se doivent trouver demein aveq dessein de venir ici aprés demein ou mardi. J'espere vous aler baiser les meins un jour de la semmeine procheine, ou vous avertir s'il y a juste occurrance qui m'en empesche. Je n'ai receu aucunes nouvelles de Bearn, mais Poiferre, qui a esté à Bourdeaus, m'a escrit, à ce qu'on me mande, et doné la lettre à un home de qui je ne l'ai pouint encores receue. J'en suis marri.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

Monseignur, je viens d'arriver du Fleix. La Marseliere s'y est trouvé, et dautres de ce conseil. Ils disent que despuis l'accidant de Ferran, et pour cet effaict, Frontenac est venu à Nerac, auquel la reine de Navarre dict que, si ell' eut estimé le roy son mari si curieus, qu'elle eut faict passer par ses meins toutes ses despesches, et que ce qui s'est trouvé dans la lettre qu'elle escrit à la reine sa mere, qu'elle parle de s'en retourner en France, que c'est come en demandant avis et en deliberant, mais non pas come y estant resolue, et qu'elle le met en doubte pour le peu de conte qu'on faict d'elle, si apparamment que chacun le voit et conoit assés. Et Frontenac dict que ce que le roy de Navarre en a faict n'a esté que pour la deffiance qu'on lui avoit doné que Ferran portoit des memoires qui touchoient son estat et affaires publiques. Ils disent que le principal effaict est que plusieurs lettres des filles de cete court à leurs amis de France, je dis les lettres qui se sont sauvées, car ils disent que, quand Ferran

fut pris, il eut moien de jeter quelques papiers au feu, qui furent consomés avant qu'on les peut retirer, ces lettres qui restent appretent fort à rire. J'ai veu en repassant mr Ferrier malade à St Foi qui se resout de me venir voir un jour de cette semmeine. Dautres y seront dés ce soir. Je ne m'atan pas qu'il y vieigne, et me samble, atandu son eage, l'avoir laissé en mauvés estat. Toutesfois je l'atanderai, et, si vous ne me comandez le contrere, differerai à cete cause mon voïage vers vous sur le comancement de lautre semmeine, vous baisant sur ce treshumblement les meins, et suppliant Dieu,

Monseignur, vous doner longue et heureuse vie. De Montaigne, ce 12 fevr.

Votre tres humble servitur,

MONTAIGNE.

Le dict Ferran avoit mille escus sur lui, dict on, car toute cete information n'est guiere certeine.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

Monseignur, mr du Ferrier me vient d'escrire que le roy de Navarre se doit randre à Montauban. Ils sont ici autour en alarme de quelque trope de jans de cheval qu'ils disent estre logée de lautre costé de la riviere, en Basadois. Si j'en sçai nouvelles avant que ceteci soit close, je vous en avertirai, et y arenvoie cete nuit. Ce peut estre la compaignie du roy de Navarre qui s'assamble pour faire montre, de quoi j'ay ceans des jandarmes qui s'y vont randre. Vous verrés les bruits qui courent en ces cartiers parce que le marquis de Trans m'escrit. J'ai veu la lettre de Poiferre : il n'y a rien sinon qu'il avoit à parler à moi de la part des dames, chose qu'il estoit besouin que je sceusse, mais qu'il ne pouvoit lescrire ny retarder son partemant. Surquoi, esperant bien-

tost avoir cet heur de vous baiser les meins, je supplie Dieu vous doner,

Monseigneur, longue et hureuse vie.

De Montaigne, ce 13 fevr. 1585.

Vostre tres humble servitur,

MONTAIGNE.

MONSIEUR, jobliois à vous dire que les prisoniers qui estoient à Gensac, de quoi je vous ai escrit, sont en liberté, sauf le procureur de la terre de Monravel, qui a esté pris par compaignie et rancontré n'aiant aucune participation à tout cela, et s'estoit trouvé sur les lieus pour quelqu'execution de justice.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, je viens tout presantemant ce dimanche matin de recevoir vos deus lettres, suivant les quelles je monterois à mesme heure à cheval, sans ce que ie presidant Eimar, qui partit hier de ceans, a les miens, les quels jatans à ce soir avecq esperance de partir demein pour vous aler trouver; et ne pouvant faire à cet' heure, à cause des eaus desbordées partout ce chemin d'ici à Bourdeaus, en une journée, je m'en irai coucher à Faubrenet prés du port de Tourne, pour vous trancher chemin, si vous partés cepandant, et me pourrai randre mardi matin à Podensac pour y entandre ce qu'il vous plaira me comander. Si par ce porteur vous ne me changés d'assignation, je vous irai trouver mardi à Bourdeaus sans passer leau qu'à la Bastide. Les nouvelles que j'ai receu de Pau de lunsiesme, c'est que le roy de Navarre s'en aloit quelques jours aprés au Boucau de Baïone, dela à Nerac, de Nerac à Bragerac, et puis en Seintonge. Madame de Gramont estoit encore bien mal. Sur quoi, je

vous baise tres humblemant les meins, et supplie Dieu vous doner,

Monseigneur, tres heureuse et longue vie.

Votre tres humble serviteur,

MONTAIGNE.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

27 may 1585.

MONSEIGNUR, j'ai receu ce matin vostre lettre, que j'ai communiquée à mons^r de Gourgues, et avons disné ensamble chés mons^r de Bourdeaus. Quand à linconveniant du transport de larjant contenu en vostre memoire, vous voiés combien c'est chose malaisée à pourvoir, tant y a que nous y arons leuil de plus prés que nous pourrons. Je fis toute dilijance pour trouver l'home de quoi vous nous parlates. Il n'a point esté ici et m'a et mons^r de Bourdeaus montré une lettre par la quelle il mande ne pouvoir venir trouver le dict s^r de Bourdeaus come il deliberoit, aiant esté averti que vous vous deffiés de lui. Sa lettre est de avanthier. Si je l'eusse trouvé, j'eusse à lavanture suivi la voie plus douce, estant incertein de vostre resolution; mais je vous supplie pourtant ne faire nul doubte que je refuse rien à quoi vous serés resolu, et que je n'ay ny chois ny distinction d'affaire ny de persone où il ira de vostre comandement. Je souhete que vous aiés en Guiene

beaucoup de volantes autant vostres qu'est la mienne. On faict bruit que les galeres de Nantes s'en vienent vers Brouage. Monsr le mareschal de Biron n'est encores deslogé. Ceus qui avoient charge d'avertir mons^r d'Usa disent ne l'avoir peu trouver, et croi qu'il ne soit plus icy, s'il y a esté. Nous somes aprés nos portes et gardes, et y regardons un peu plus attantifvemant en vostre absance; laquelle je creins non sulemant pour la conservation de cete ville, mais aussi pour la conservation de vous mesmes, conoissant que les enemis du service du roy santent assés combien vous y estes necessere et combien tout se porteroit mal sans vous. Je creins que les affaires vous surpranderont de tant de costés au cartier où vous estes que vous serés longtamps à prouvoir par tout, et y arés beaucoup et longues difficultés. S'il survient aucune nouvelle occasion et importante, je vous despecherai soudein home exprés, et devés estimer que rien ne bouge si vous n'avés de mes nouvelles. Vous suppliant aussi de considerer que telle sorte de mouvemants ont acostumé d'estre si impourveus que, s'ils devoint avenir, on me tiendera à la gorge sans me dire gare. Je ferai ce que je pourrai pour santir nouvelles de toutes pars, et pour cet effaict visiterai et verrai le gout de toute sorte d'homes. Jusques à cete heure rien ne bouge. Mr du Londel m'a veu ce matin,

et avons regardé à quelques ajancemans pour sa place, où j'irai demein matin. Despuis ce comancement de lettre j'ai apris aus Chartreus qu'il est passé près de cette ville deus jantilshomes qui se disent à monsieur de Guise, qui vienent d'Agen sans avoir peu sçavoir qu'elle route ils ont tiré. On atant à Agen que vous y aillés. Le s^r de Mauvesin vint jusques à Canteloup, et de là s'en retourna aiant apris quelques nouvelles. Je cherche un capiteine Rous à qui Masparrante escrit pour le retirer à lui avecq tout plein de promesses. La nouvelles des deus galeres de Nantes prestes à descendre en Brouage est certeine, avecq deus compaignies de jans de pied. Monsieur de Mercure est dans la ville de Nantes. Le s^r de la Courbe a dict à m^r le presidant Nesmond que monsieur d'Elbeuf est audeça d'Angiers et a logé chés son pere tirant vers le bas Poitou, avecq quatre mill'homes de pied et quatre ou cinq çans chevaus, aiant recueilli les forces de mons^r de Brissac et d'autres, et que monsieur de Mercure se doit jouindre à lui. Le bruit court aussi que monsieur du Meine vient prandre ce qu'on leur a assamblé en Auvergne, et que par le pais de Forest il se rendera en Rouergue, et à nous, c'est à dire vers le roy de Navarre, contre lequel tout cela vient. Monsieur de Lansac est à Bourg, et a deus navires armés qui le suivent. Sa charge est

pour la marine. Je vous dis ce que j'aprans, et mesle les nouvelles des bruits de ville, que je ne treuve vraisamblables, avecq des verités, affin que vous sachés tout, vous suppliant tre' humblemant vous en revenir incontinant que les affaires le permetteront, et vous assurer que nous n'espargnerons cependant ny nostre souin, ny, s'il est besouin, nostre vie, pour conserver toutes choses en lobeissance du roy.

Monseignur, je vous baise treshumblemant les meins, et supplie Dieu vous tenir en sa garde. De Bourdeaus, ce mercredi la nuit 22 de mai.

Votre treshumble serviteur,

MONTAIGNE.

Je n'ai veu persone du roy de Navarre; on dict que mr de Biron la veu.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, je vous ai escrit bien amplemant ces jours passés. Je vous envoie deus lettres que j'ai receu pour vous par un home de mr de Rouillac. Le voisinage de mr de Vaillac nous remplit d'alarmes, et n'est jour qu'on ne m'en done cinquante bien pressantes. Nous vous supplions tres humblement de vous en venir incontinant que vos affaires le pourront permettre. J'ai passé toutes les nuits ou par la ville en armes ou hors la ville sur le port, et avant vostre avertissemant y avois desja veillé une nuit sur la nouvelle d'un bateau chargé d'homes armés qui devoit passer. Nous n'avons rien veu, et avant arsoir y fusmes jusques aprés minuit, où mr de Gourgues se trouva; mais rien ne vint. Je me servis du capiteine Seintes, aiant besouin de nos soldats. Lui et Massep ramplirent les trois pataches pour la garde du dedans de la ville. J'espere que vous la trouverrés en l'estat que vous nous la laissates. J'envoie ce matin deus jurats avertir la cour de parlement de tant de bruits qui courent et des

homes evidammant suspects que nous sçavons y estre. Sur quoi, esperant que vous soiés ici demein au plus tard, je vous baise tres-humblemant les meins, et supplie Dieu vous doner,

Monseignur, longue et hureuse vie,

Votre tres-humble servitur,

MONTAIGNE.

De Bourdeaus, ce 27 de mai 1585.

Il n'a esté jour que je n'aie esté au chateau Trompete. Vous trouverrés la plate forme faicte. Je vois larchevesché tous les jours aussi.

A MADEMOISELLE PAULMIER

MADEMOISELLE, mes amis sçavent que, dez l'heure que je vous eus veue, je vous destinay un de mes livres : car je sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paulmier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que je le deusse ; et me ferez cette grace de l'aymer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy ; et je garderay entiere la debte que j'ay envers monsieur Paulmier, pour m'en revencher, si je puis d'ailleurs, par quelque service.

A ***

Monsieur, je vous fai cet escrip veu laage aultrement que besoing le comande, vous asseurant je sçay recognoistre honestes de vostre dire mieulx que je vous le sest presentemant. Or, en lestat incertain de nostre espargne, jai print attention de ne faillir à lencontre de ce quavés montré de soing et d'attache que je sçais vous debvoir de longues années pour bons et loyaux services; mesme je vous le veus si bien prouver que voicy le tiltre dont Monsieur Estienne pourvoiera à lacquittement toutefois que se presenterés à luy. Voila ce que je supplie m'estre accordé comme tesmoignage de vostre bonne amitié et chose fort de mon goust, dont je tiens le caut pour recours. Sur ce je prie Dieu vous donner longue et heureuse vie. X de ma 1590.

Montaigne.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, mademoiselle de Mauriac est aprés à faire le mariage du s^r de Mauriac, son fils, aveq l'une des seurs de mons^r d'Aubeterre. Les choses sont si avancées, à ce qu'on me mande, qu'il n'y reste que l'assistance de mad^lle de Brigneus, sa fille aisnée, qui est à Lectore aveq son mari. Elle vous supplie tres-humblement ottroier un passeport à sa dicte fille et son petit trein pour venir à Mauriac, et, come estant son parant et aiant cet honur d'estre conu de vous, ell' a volu que je vous en fisse la requeste, et m'a envoié une lettre qu'elle dict estre de mons^r d'Aubeterre, je croi à ces mesmes fins. Je vous la fois tres humble et tres affectionée, si c'est chose qui ne vous apporte desplesir et inportunité; si non, au moins cete cy servira à me ramantevoir en vostre souvenance, doù me pourroit avoir deslogé et mon peu de merite et de long tamps qu'il y a que je n'eus l'honur de vous voir. Je suis,

Monseignur, vostre tres humble servitur,

MONTAIGNE.

De Montaigne, ce 12 juin.

AU MARESCHAL DE MATIGNON

MONSEIGNUR, vous avés sceu nostre bagage pris à la forest de Villebois à nostre veue; despuis aprés beaucoup de barbouillage et de longur, la prinse jugée injuste par monsieur le prince. Nous n'osions cepandant passer outre, pour l'incertitude de la sureté de nos persones; de quoi nous devions estre esclercis sur nos passepors. Le Ligueu a faict cete prinse qui prit mr de Barraut et mr de la Rochefocaut. La tampeste est tumbée sur moi, qui avois mon arjant en ma boite. Je nen ai rien recouvert, et la plus part de mes papiers et hardes leur sont demurées. Nous ne vismes pas monsieu le prince. Il s'est perdu cinquante tant descus pour monsieur le comte de Thorigny, un' eviere darjant et quelques hardes de peu. Il a destourné son chemin en poste pour aller voir les dames esplorées à Montresor, où sont les cors des deus freres et de la grand mere, et nous reprint hier en cette ville, d'où nous partons presante-

mant. Le voïage de Normandie est remis. Le roy a despesché messieurs de Bellievre et de la Guiche vers monsieur de Guise pour le semondre de venir à la court. Nous y serons judi.

D'Orleans, ce 16 fevr. au matin.

Vostre treshumble servitur,

MONTAIGNE.

A MESSIEURS, MESSIEURS LES JURATZ

DE LA VILLE DE BOURDEAUX

MESSIEURS, je communiqué à mr le mare[schal] la Lre que [vous] m'avés envoyé et ce que ce [porteur] ma dict avoir charge de vous de me fe[re] entandre, et ma donné charge de vous prier de luy envoy[er] le tambour quy a esté à Bourg de vostre part. Il ma dict aussy qu'il vous prie fre incontinant passer à luy les cappnes St. Aulaye et Mathelin, et fre amas du plus grand nombre de maliniers et matelotz quil se pourra trouver. Quand à ce mauvais exemple et inuzité de prandre des femmes et des enffans prisonniers, je ne suis aulcunement davis que nous limitons à l'exemple d'aultruy. Ce que je aussy dict à mon dict sieur le mareschal, quy ma chargé vous escripre sur ce faict, ne rien bouger que n'ayés plus amples nouvelles. Sur quoy je me recomande bien humblement à vos bonnes graces, et supplie Dieu vous donner, Messieurs, longue et heureuze vie.

Votre humble frere et serviteur,

MONTAIGNE.

De Feuilhas, ce xxxj julhet 1585.

AU ROY

SIRE,

C'EST estre au dessus du pois et de la foule de vos grans et importans affaires que de vous sçavoir prester et desmettre aus petits à leur tour suivant le devoir de vostre authorité royalle, qui vous expose à toute heure à toute sorte de degré d'homes et d'occupations ; toutesfois, ce que vostre majesté a deigné considerer mes lettres et y comander response, j'eime mieus le devoir à la benignité qu'à la vigur de son ame. J'ay de tout temps regardé en vous cette mesme fortune où vous estes, et vous peut souvenir que, lors mesme quil m'en faloit confesser à mon curé, je ne laissoit de voir aucunemant de bon euil vos succez ; à presant aveq plus de raison et de liberté je les embrasse de pleine affection. Ils vous servent là par effaict, mais ils ne vous servent pas moins icy par reputation : le retentissemant porte autant que le coup. Nous ne saurions tirer de la justice de vostre cause des argumans si fors à meintenir ou reduire vos subjetz come nous fesons des nou-

velles de la prosperité de vos entreprises, et puis assurer vostre majesté que les changemans nouveaus qu'elle voit par deça à son advantage, son heureuse issue de Diepe y a bien à point secondé le franc zelle et merveilleuse prudance de monsieur le mareschal de Matignon, duquel je me fois accroire que vous ne recevés pas journellemant tant de bons et seignalez services sans vous souvenir de mes assurances et esperances. J'atans de ce prochein esté non tant les fruits à me nourrir come ceus de nostre commune tranquillité, et qu'il passera sur vos affaires aveq mesme tenur de bon heur, faisant evanouir come les precedantes tant de grandes promesses de quoi vos adverseres nourrissent la volanté de leurs homes. Les inclinations des peuples se manient à ondées; si la pente est une fois prinse à vostre faveur, elle s'emportera de son propre branle jusques au bout. J'eusse bien desiré que le guein particulier des soldats de vostre armée, et le besouin de les contenter, ne vous eut desrobé noméemant en cette ville principale la belle recomandation d'avoir treté vos subjetz mutins en pleine victoire aveq plus de solagemant que ne font leurs protecturs, et qu'à la differance d'un credit passagier et usurpé vous eussiés montré qu'ils estoint vostres par une protection paternelle et vraïemant royalle. A conduire tels affaires que ceus que vous avés en main,

il se faut servir de voies non communes. Si s'est il tousjours veu qu'où les conquestes par leur grandur et difficulté ne se pouvoint bonemant parfaire par armes et par force, elles ont esté parfaictes par clemance et magnificence, excellans leurres à attirer les homes specialemant vers le juste et legitime parti. S'il y eschoit rigur et chastiemant, il doit estre remis aprés la possession de la maistrise. Un grand conquerur du temp passé se vante d'avoir doné autant d'occasion à ses enemis subjuguez de l'eimer qu'à ses amis. Et icy nous sentons desja quelqu'effaict de bon prognostique de l'impression que reçoivent vos villes desvoiées par la comparaison de leur rude tretemant à celluy des villes qui sont sous vostre obeissance. Desirant à vostre majesté une felicité plus presante et moins hasardeuse et qu'elle soit plus tost cherie que creinte de ses peuples, et tenant son bien necesseremant ataché au leur, je me rejouis que ce mesme avancemant qu'elle faict vers la victoire l'avance aussi vers des conditions de paix plus faciles. Sire, vostre lettre du dernier de novambre n'est venue à moi qu'asture et audela du terme qu'il vous plaisoit me prescrire de vostre sejour à Tours. Je reçois à grace singuliere qu'ell' aie deigné me faire sentir qu'elle pranderoit à gré de me voir, persone si inutille, mais siene plus par affection encore que par devoir. Ell' a treslouablemant

rangé ses formes externes à la hautur de sa nouvelle fortune, mais la debonaireté et facilité de ses humeurs internes, elle faict autant louablement de ne les changer. Il luy a pleu avoir respet non sulemant à mon eage, mais à mon desir aussi de m'apeler en lieu où elle fut un peu en repos de ses laborieuses agitations. Sera ce pas bien tost à Paris, Sire? et y ara il moiens ny santé que je n'estande pour m'y randre.

Vostre treshumble et tresobeissant servitur et subjet,

MONTAIGNE.

De Montaigne, le 18 de Janv.

AU ROY

SIRE,

CELLE quil a pleu a vostre majesté mescrire du vintiesme de juillet ne ma esté rendue que ce matin et ma trouvé engagé en une fiebvre tierce tres-violente, populaire en ce pais despuis le mois passé. Sire, je prens à tresgrand honneur de recevoir vos commandemens, et nay poinct failly descrire à monsieur le mareschal de Matignon trois fois bien expressement la deliberation et obligation enquoy jestois de laler trouver, et jusques à luy merquer la route que je prendrois pour laler joindre en seureté, sil le trouvoit bon; à quoy nayant heu aucune responce, jestime quil a consideré pour moy la longueur et hazard des chemins. Sire, vostre majesté me fera, sil luy plaist, ceste grace de croyre que je ne plaindray jamais ma bource aux occasions ausquelles je ne voudrois espargner ma vie. Je nay jamais receu bien quelconque de la liberalité des rois non plus que demandé ny merité, et nay receu nul payement des pas que j'ay employés à leur service,

desquels vostre majesté a heu en partie cognoissance; ce que j'ai faict pour ses predesseseurs, je le feray encores beaucoup plus volontiers pour elle. Je suis, Sire, aussy riche que je me souhaite; quand jauray espuisé ma bource auprés de vostre majesté à Paris, je prendray la hardiesse de le luy dire, et lors, sy elle mestime digne de me tenir plus long temps à sa suitte, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers.

Sire,

Je suplie Dieu pour vostre prosperité et santé.

Vostre tres-humble et tresobeissant servitur et subjet,

MONTAIGNE.

De Montaigne, ce second de septembre.

A MESSIEURS, MESSIEURS LES JURATS

DE LA VILLE DE BOURDEAUS

Messieurs, jay trouvé icy par rencontre de vos nouvelles par la part que monsieur le mareschal men a faict. Je n'espargneray ny vie ne aultre chose pour vostre service, et vous laisseray à juger sy celuy que je vous puis faire par ma presence à la prochaine élection vaut que je me hazarde daller en la ville, veu le mauvais estat en quoy elle est, notamment pour des gens quy viennent dun sy bon air comme je fais. Je maprocherai mercredy le plus prés de vous que je pourray, est à Feuillas, se le mal ny est arrivé, auquel lieu, comme jescris à monsieur de la Motte, je serai tres-ayse davoir cest honneur de voir quelquun dentre vous pour recevoir vos commandements et me décharger de la creance que monsieur le mareschal me donnera pour la compagnie; me recommandant sur ce bien humblement à vos bonnes graces et priant Dieu vous donner,

Messieurs, longue et heureuse vie. De Libourne, ce 30 juillet 1585.

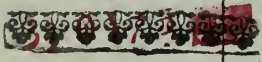
Votre humble serviteur et frere,

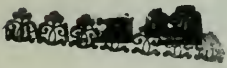
Montaigne.

PARIS
IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D





a39003 002339074b

CE PQ 1641
.A1 1886 V7
C00 MONTAIGNE, M ESSAIS DE
ACC# 1387339